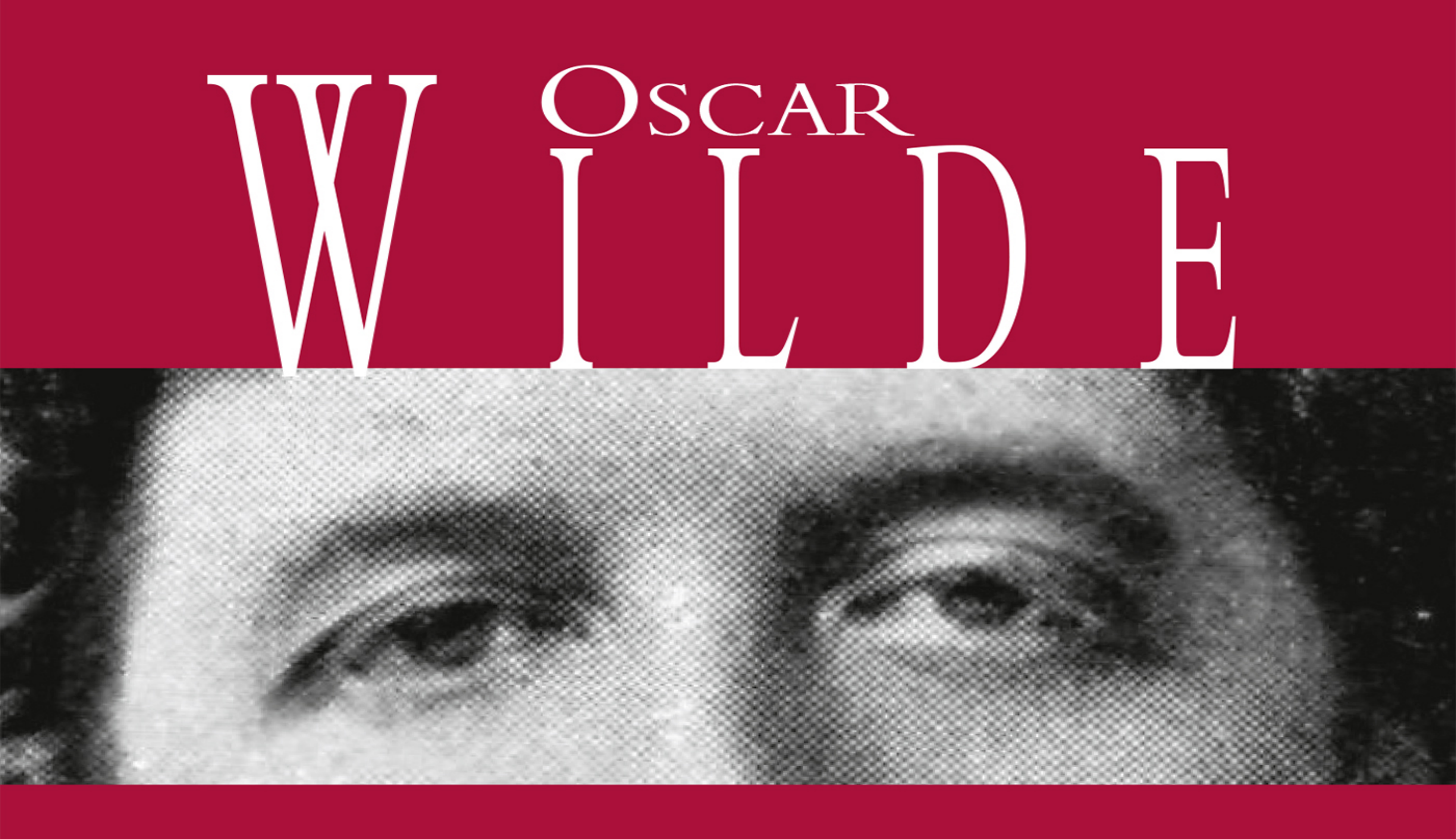


Oscar Wilde

Le Portrait de Dorian Gray non censuré

Inédit

Les Cahiers Rouges

Grasset

Oscar
Wilde

Le Portrait de Dorian Gray

non censuré

Traduit de l'anglais et préfacé par
Anatole Tomczak

Bernard Grasset
Paris

Oscar Wilde / Le Portrait de Dorian Gray

*Oscar Fingal O'Flahertie Wills Wilde naît le 16 octobre 1854 à Dublin, dans une famille de la vieille bourgeoisie irlandaise et protestante. Son père, William Wilde, est un chirurgien réputé dans tout le royaume et un spécialiste de l'histoire celte. Sa mère, l'exubérante Jane Wilde, est une pasionaria de la cause irlandaise ; sous le nom de Speranza, elle écrit des poèmes attisant les passions indépendantistes de ses compatriotes. Élève brillant, Oscar Wilde obtient en 1874 une bourse pour étudier au prestigieux Magdalen College d'Oxford. Il s'y distingue déjà par son extravagance, son humour et ses talents oratoires. Les cours d'histoire de l'art de Walter Pater, l'un des porte-parole du mouvement esthète, et les leçons de John Ruskin le marquent profondément : l'approche sensualiste du premier et l'ascétisme moral du second constitueront une polarité fondamentale dans toute son œuvre. En 1879 il s'installe à Londres, où il parfait son personnage de dandy et multiplie les exploits mondains. Deux ans plus tard il publie un recueil de poésie (*Poems*, 1881) applaudi par quelques artistes fin-de-siècle, et part aux États-Unis pour une tournée triomphale de conférences sur l'art. À la douane américaine, il aurait dit : « Je n'ai rien à déclarer, si ce n'est mon génie. » Il rentre en Europe en 1883 et séjourne plusieurs mois à Paris, où il rencontre les écrivains en vue (Hugo, Mallarmé, Verlaine, Lorrain…). Sa première pièce,* Véra ou les Nihilistes*, écrite trois ans plus tôt, est montée pour la première fois à New York, sans succès. En 1885 il devient un contributeur régulier de la* Pall Mall Gazette*, se querelle publiquement avec le peintre préraphaélite James Whistler et publie un premier essai d'esthétique :* La Vérité des masques. *Celui-ci reparaîtra en 1891 dans le recueil* Intentions*, aux côtés de trois autres essais écrits à la même époque :* Le Déclin du mensonge *(où il expose sa thèse selon laquelle c'est la vie qui imite l'art),* Plume, Crayon, Poison *et* Le Critique comme artiste. *En 1886, deux ans après son mariage*

avec Constance Lloyd, il rencontre Robert Ross, son premier amour et, jusqu'aux derniers jours, son ami le plus loyal. Mari infidèle mais père aimant, c'est pour ses deux fils qu'il écrit Le Prince heureux et autres contes *(1888), son premier succès littéraire. Dans* Le Portrait de Mr. W. H. *(1889), consacré au mystérieux dédicataire des* Sonnets *de Shakespeare, il se sert de la fiction pour évoquer l'homosexualité du dramaturge. En 1891 paraît son chef-d'œuvre et le seul roman qu'il écrira jamais :* Le Portrait de Dorian Gray. *Il lui apporte la gloire mais scandalise aussi une partie de l'opinion, qui y voit l'œuvre d'un esthète décadent et pervers. À partir de 1892, c'est au théâtre que Wilde triomphe : avec* L'Éventail de Lady Windermere *et* Une femme sans importance, *satires des mœurs de la société victorienne.* Salomé, *tragédie écrite en français et dont le premier rôle devait être interprété par Sarah Bernhardt, est interdite à quelques jours de la première au motif qu'il est illégal de représenter des personnages bibliques. Les sommes considérables que lui rapportent ses comédies sont englouties dans un train de vie dispendieux et dans le désir de plaire au jeune et beau Lord Alfred Douglas, avec qui il mène, depuis 1891, une idylle tumultueuse. En 1895, le père de ce dernier, le marquis de Queensberry, remet au portier du club Albermale sa carte sur laquelle il a écrit : « Pour Oscar Wilde, qui pose au somdomite (*sic*) ». Alors que ses deux dernières pièces,* Un mari idéal *et* L'Importance d'être Constant, *rencontrent un succès phénoménal, Wilde lui intente un procès en diffamation. Débouté, il se retrouve accusé à son tour et enfin jugé coupable d'outrage à la pudeur. Il est condamné à deux ans de travaux forcés. De sa cellule, ayant à force reçu la permission de posséder un petit matériel d'écriture, il écrit une longue lettre à Douglas, qui sera publiée en 1905 sous le titre* De Profundis. *À sa sortie de prison, ruiné, éreinté, abandonné par la plupart de ses amis, il s'exile en France sous le nom de Sebastian Melmoth, nom du héros du roman de Charles Maturin, son grand-oncle maternel. En 1898 paraît* La Ballade de la geôle de Reading, *sa dernière œuvre. Après une agonie de plusieurs mois, il meurt le 30 novembre 1900 dans un hôtel misérable de la rue des Beaux-Arts à Paris.*

Tout le monde connaît Le Portrait de Dorian Gray *tel qu'il a paru à Londres en 1891, en volume. Le roman avait été publié une première fois le 20 juin 1890 dans une revue américaine, le* Lippincott's Monthly Magazine. *Il y apparaissait sous une forme plus courte et aussi, à bien des égards, plus*

scandaleuse. Poussé par son éditeur anglais, qui redoutait le procès, Wilde avait dû reprendre son texte pour la publication en volume. Il lui avait ajouté six chapitres mais avait considérablement atténué ses aspects les plus sulfureux. C’est cette version, à la fois augmentée et édulcorée, qui est imprimée depuis. Les critiques qui ont accueilli le roman avec dégoût en 1890 ne savaient pas qu’ils lisaient une version déjà censurée par le directeur du magazine américain. En suivant l’édition établie par Nicholas Frankel (éd. Harvard Press, 2011), nous restaurons ici le chef-d’œuvre d’Oscar Wilde tel qu’il apparaissait sur son premier manuscrit, avant les censures successives.

Préface

Quand l'Angleterre découvre *Le Portrait de Dorian Gray*, le 20 juin 1890, elle est éblouie autant que scandalisée. « Au sommaire du *Lippincott's* ce mois-ci : des ordures », écrit un critique anonyme du *Daily Chronicle*. Il fait référence au *Lippincott's Monthly Magazine,* la revue américaine où le chef-d'œuvre d'Oscar Wilde a paru pour la première fois. Il ignore cependant, comme tout le monde à cette époque, que le roman qui vient de l'écœurer a déjà été censuré. Le rédacteur en chef du magazine, Joseph Marshall Stoddart, a pris l'initiative de « purger (le roman) de ses passages les plus scabreux », comme il l'indique dans une lettre à son directeur. Ces précautions ne suffisent pas à empêcher le tapage : pendant tout l'été, et avec un acharnement particulièrement vigoureux, la presse britannique multiplie les insultes contre ce « M. Wilde (qui) a écrit des choses qu'on préférerait ne jamais voir imprimées », suspecté de faire l'éloge d'une « vie de débauches contre-nature » (*Scots Observer*). On l'accuse de « prendre un plaisir malsain à étudier la corruption morale et physique d'un garçon beau comme un ange » et de faire étalage « d'une frivolité efféminée, d'une duplicité calculée, d'un cynisme affecté et d'un mysticisme sordide » (encore le *Daily Chronicle*). La *St. James's Gazette* appelle au procès.

Une société accuse toujours de blasphème ce qui met ses fondements en péril ; or c'est peu dire que ce « roman venimeux » (l'expression, répétée dans *Dorian Gray* comme un titre de gloire, est retournée en injure par nombre d'articles) ébranle les certitudes d'une Angleterre victorienne au paroxysme de la morosité. On pourrait lui pardonner cette insolente philosophie qui façonne les répliques de Lord Henry, dandy cynique et « prince du paradoxe », capable de corrompre un chérubin en une après-midi. Lui pardonner sa révérence au décadentisme, dont l'influence esthétique (vapeurs d'opium, roses capiteuses et rites sataniques) est explicitement proclamée. Si *Le Portrait de Dorian Gray* est tellement

intolérable, c’est qu’il y a, au cœur de son intrigue, l’amour d’un homme pour un autre, et tout autour, une foule d’autres désirs relevant de ce qu’on appelle alors le vice innommable. C’est bien l’homosexualité qui est visée au premier chef par les journaux anglais, usant d’un vocabulaire sournoisement médico-légal (« pathologique », « impur », « vicié », « frappé de démence », etc.).

C’est elle encore que Wilde entreprend de rendre moins explicite quand il retravaille son texte pour la publication en volume l’année suivante. Ainsi livre-t-il *Le Portrait de Dorian Gray* sous la forme qu’on lui connaît aujourd’hui, plus longue (il a ajouté six chapitres) et moins subversive. Lui qui n’était encore, peu de temps auparavant, que l’auteur d’un livre de poèmes et d’un recueil de contes est acclamé par les grands écrivains de ce XIX e siècle finissant. Mallarmé lui fait parvenir une lettre de louanges, écrite dans ce style inimitable : « Redevenir poignant à travers l’inouï raffinement d’intellect, et humain, en une pareille perverse atmosphère de beauté, est un miracle que vous accomplissez et selon quel emploi de tous les arts de l’écrivain ! » Seulement quatre ans séparent la parution en volume de *Dorian Gray* et la série de procès retentissants au terme desquels Oscar Wilde sera condamné aux travaux forcés et au déshonneur. L’avocat du marquis de Queensberry tentera de transformer le roman en pièce à conviction pour prouver la perversité de son auteur, en s’appuyant sur la version *Lippincott’s*, bien plus osée. Nul doute que s’il en avait eu connaissance, il aurait utilisé le manuscrit que Wilde avait remis au magazine américain, avant qu’il ne soit censuré. C’est sur ce manuscrit que la présente édition s’appuie, restaurant *Le Portrait de Dorian Gray* tel que l’avait imaginé son auteur au printemps 1890.

Comme le dit Charles Dantzig dans sa préface à *L’Importance d’être Constant* : Oscar Wilde est tombé pour la double conjonction d’être homosexuel et d’avoir du talent. Ce talent, Wilde n’a pas attendu d’être l’auteur d’un chef-d’œuvre pour l’exposer avec brio. Depuis qu’il s’y est établi en 1879, Londres est subjuguée par ce grand jeune homme à la démarche gauche, au visage lunaire et aux yeux de porcelaine, qui se transfigure dès qu’il commence à parler. Sa conversation est exquise et, pour le bonheur de certains et la jalousie d’autres, intarissable. « Il ne causait pas : il contait », a remarqué Gide après l’avoir rencontré chez Mallarmé. D’une voix ronde, suave et lyrique, il délivre à un public

enamouré les virevoltantes créations de son esprit. Inlassable, toujours en verve et d'humeur radieuse, il répond à toutes les invitations, multiplie les rencontres, devient en quelques années la coqueluche des milieux artistiques. Sur le Mall, on le voit déambuler en veste pourpre et manteau vert fourré, une fleur de tournesol à la main ; derrière les fenêtres des clubs, on raille déjà son excentricité et son penchant excessif pour la mise en scène. Il s'en moque bien. Comme le dit Lord Henry dans *Le Portrait de Dorian Gray* : « (…) il n'y a qu'une chose au monde qui soit pire que de faire l'objet de bavardages, c'est de ne faire l'objet d'aucun. » Wilde possède un talent inégalé pour se tourner lui-même en dérision. Telle est la plus belle, mais aussi la plus dangereuse de ses qualités : il ne prend rien au sérieux. Il vit son conte de fées.

En 1881, il part à la conquête des États-Unis pour une tournée de conférences sur l'art[1]. À un journaliste américain qui l'interroge sur ses intentions, il déclare : « Je suis venu diffuser la beauté. » Pendant un an, de New York à Los Angeles en passant par les régions les plus reculées (il s'est adressé à des Indiens de l'Iowa et à des mineurs de charbon du Colorado), on se presse pour l'entendre bavarder sur l'esthétisme et enjoindre aux foules, dans des élans mystiques, d'« aimer l'art pour lui-même ». Dans les métropoles cosmopolites, il court à un rythme effréné les raouts en cravate blanche et les dîners de gala donnés en son honneur. C'est à l'une de ces mondanités new-yorkaises qu'il fait la connaissance, en janvier 1882, de Joseph Marshall Stoddart, éditeur de Philadelphie qui publiera, sept ans plus tard, le premier *Dorian Gray*.

Le 30 août 1889, Stoddart est de passage à Londres et en profite pour inviter à dîner deux des écrivains anglais qu'il admire le plus : Arthur Conan Doyle et Oscar Wilde. Il leur propose d'écrire chacun une œuvre originale pour son journal, le *Lippincott's Monthly Magazine*. Conan Doyle donnera *Le Signe des quatre*, la deuxième aventure de Sherlock Holmes ; quant à Oscar Wilde, il promet de remettre au printemps 1890 le manuscrit d'un roman dont il commence à avoir l'idée. Ainsi entreprend-il la rédaction de l'œuvre qui le fera passer à la postérité, le seul roman qu'il écrira jamais, cause à la fois de sa renommée et de son infamie.

Sans doute inconséquent par certains côtés, Wilde n'ignore pas qu'il prend des risques en écrivant l'un des premiers romans de langue anglaise à explorer la nature du désir homosexuel. Dans l'Angleterre de la fin du XIX

e siècle, une crispation paranoïaque entoure le sujet de la sexualité en général. Deux ans avant la parution de *Dorian Gray*, Jack l'Éventreur massacrait des prostituées à Whitechapel. Quand a été votée, en 1885, la loi qui enverrait Oscar Wilde au bagne, l'inquiétude des députés ne concernait qu'un problème purement hétérosexuel : le proxénétisme sauvage qui réduisait en esclavage des jeunes filles de la classe ouvrière. C'est seulement à la onzième heure de délibération, comme le vote allait avoir lieu, qu'un certain Henry Labouchère a proposé de pénaliser du même coup les relations sexuelles entre hommes. Ainsi est né, du zèle d'un député voulant se faire remarquer, l'amendement qui donnait aux homosexuels le statut de criminels, eux qui devaient bien être les derniers à aller corrompre les orphelines de l'East End. Grâce à lui, les puritains avaient toutes raisons légales de pousser des cris quand a été révélé, à la fin de l'année 1889, le scandale de Cleveland Street : la police y avait découvert un bordel pour garçons, où des lords et des officiers à cordon s'offraient les faveurs de jeunes télégraphistes se prostituant à la sortie du bureau de poste. Dans cette abomination était impliqué l'écuyer du prince de Galles, Lord Arthur Somerset, forcé de quitter le pays, et aussi, murmurait-on, le duc de Clarence en personne, petit-fils de la reine Victoria. Son nom l'a protégé d'un déshonneur public et de poursuites judiciaires. L'opinion s'est sentie flouée. Elle n'avait pas fini de réclamer vengeance quand a paru *Le Portrait de Dorian Gray* : on ne lui volerait pas, cette fois, son grand procès de l'homosexualité.

La littérature était un motif suffisant pour rendre un homme condamnable. L'éditeur britannique de Zola avait passé trois mois en prison au début de l'année 1889. Tant de fois on a dit que Wilde n'était qu'un mondain étourdi, trop éloigné des réalités de la vie et trop persuadé de l'immunité de sa classe pour croire que rien ne pourrait jamais lui arriver (c'est notamment la réflexion que développe Camus dans « L'artiste en prison », la longue préface qu'il donne à *La Ballade de la geôle de Reading* en 1952) : il a surtout fait preuve d'un remarquable courage, et cela d'autant plus qu'il menait lui-même, depuis quatre ans au moins, une double vie clandestine. En 1886 il avait commencé à fréquenter Robert Ross, son premier amour homosexuel, qui resterait le plus fidèle de ses amis jusqu'aux derniers jours. Ce n'était pas encore Lord Alfred Douglas, rencontré en 1891, dont on jurerait pourtant qu'il a servi de modèle à Dorian Gray (même peau de nacre, même boucles blondes, même

méchanceté). Wilde pensait peut-être, en créant son héros, à un jeune poète anglais oublié depuis, John Gray. C'est après avoir été ébloui par *Le Portrait*, qu'il a lu neuf fois, que Douglas a cherché à entrer en contact avec Oscar Wilde. Ce souvenir ne le gênera pas, lui qui n'était pas à une trahison près, quand il utilisera le roman, quatre ans plus tard, pour fabriquer la preuve de son innocence : la corruption exercée par Lord Henry sur le candide Dorian Gray n'était que la préfiguration, assurera-t-il, du piège pervers où Oscar l'entraînerait. Cet enfant virginal oubliait aussi que c'était lui qui avait introduit son amant, plus âgé mais moins expérimenté, aux repaires souterrains de l'homosexualité londonienne. Si Wilde est loin d'imaginer, en 1890, quelles formes prendra la perfidie qu'on lui infligera, il sait parfaitement qu'il se met en danger. Après tout, il a exposé dans son roman le « secret de (son) âme », comme le fait Basil Hallward en peignant son portrait maudit.

Stoddart n'ignore pas les difficultés d'une telle publication. Il ne cache pas son embarras en découvrant, le 7 avril 1890, l'inconcevable manuscrit que lui a fait parvenir Wilde, œuvre d'art en soi, fleuri en tous sens d'ajouts à la plume et de flèches entrecroisées. Un comité de rédaction est réuni sur-le-champ, qui doit décider du sort à infliger à ce texte : faut-il seulement le publier, et si oui, sous réserve de quelles transformations ? Le *Lippincott's Monthly* était réputé publier les œuvres d'auteurs américains appartenant à la veine érotique ; que ses collaborateurs aient pu hésiter devant le texte d'Oscar Wilde montre à quel point celui-ci franchissait un seuil habituel de transgression. Trouvant le roman trop brillant pour ne pas l'imprimer, Stoddart se résout donc à une censure. Elle a d'abord pour conséquence d'atténuer la nature homo-érotique des sentiments que conçoit Basil Hallward pour Dorian Gray. Le chapitre VII en particulier est considérablement plus explicite et passionnel dans sa version originale, où Basil avoue à Dorian :

> C'est un fait, tu m'as inspiré des sentiments bien plus tendres que ceux qu'il est permis à un homme d'avoir pour un ami. Je ne me l'explique pas, mais je n'ai jamais été amoureux d'aucune femme. (…) Dès l'instant où je t'ai rencontré, ta personnalité a exercé sur moi une extraordinaire influence. Je reconnais avoir conçu pour toi un amour fou, extravagant, irrationnel. Dès que tu adressais la

parole à quelqu'un, j'en étais jaloux. Je te voulais pour moi seul. Il n'y a qu'avec toi que j'étais heureux.

Aveux qui inspirent à Dorian cette pensée que Stoddart a jugé plus prudent de supprimer : « (il y avait) quelque chose d'infiniment tragique dans une passion si ardente et si stérile à la fois. » Au même chapitre, le texte du manuscrit attribue à Basil une « tendresse toute féminine » et donne au portrait une charge érotique beaucoup plus forte : « L'amour se donnait à voir dans chaque trait ; sous chaque touche on trouvait la passion. »

C'est le même souci de nettoyer le roman de ses allusions homosexuelles qui a conduit à éliminer, au chapitre X, la description que fait Basil de la villégiature de Dorian : « On n'a qu'à dire d'un jeune homme qu'il va séjourner à Selby Royal pour entendre glousser et ricaner. » On ne trouvera pas non plus, dans la version du *Lippincott's*, ce détail qui donne une couleur bien différente à son errance nocturne à travers les rues de Londres (chapitre V) : « Un homme avait subitement braqué sur lui des yeux équivoques et l'avait pris en filature, le dépassant et se laissant dépasser par lui maintes fois. »

Il faut reconnaître à Stoddart de n'avoir pas été beaucoup moins prude en matière d'hétérosexualité. Après sa censure, Sybil Vane et Hetty Merton ne sont plus jamais désignées comme les « maîtresses » de Dorian. Celui-ci ne dit plus à propos de Hetty, au chapitre XIII : « (…) elle promit de m'accompagner à Londres. J'avais réservé une maison, je m'étais occupé de tout. » Un peu plus bas disparaît cette réplique où Lord Henry, évoquant son ex-femme, fait remarquer sur le ton de l'anecdote qu'elle a été « éperdument amoureuse de (Dorian) autrefois ». Au même Lord Henry, qui dit au chapitre I : « (…) je ne pense pas que dix pour cent des hommes du peuple vivent avec la femme qu'ils ont épousée », Stoddart fait dire : « (…) je ne pense pas que dix pour cent des hommes du peuple vivent comme il le faut ».

À part des modifications sur l'orthographe et la ponctuation (qui n'étaient pas si anodines tant elles étaient nombreuses, mais que Wilde a corrigées dans la version de 1891), le dernier effet de ce travail éditorial a été d'édulcorer l'atmosphère décadentiste des derniers chapitres. Au chapitre IX, dans le récit des turpitudes auxquelles se livre Dorian Gray, le

narrateur évoque un « abominable repaire près de Blue Gate Fields » où Dorian « restait plusieurs jours d'affilée, jusqu'à ce que ses ignobles occupants aient presque achevé de le rendre fou et que leurs appétits soient devenus monstrueusement insatiables ». Stoddart corrige : « jusqu'à ce qu'on l'en chassât ». Il était particulièrement inquiet de ce roman à couverture jaune qui entête Dorian comme une substance toxique et semble lui enseigner la perversion ; c'est pourquoi il l'a décapité du titre et du nom d'auteur que Wilde avait créés pour lui : « *Le Secret de Raoul*, par Catulle Sarrazin ». On y entendait trop de références dégoûtantes aux « *French Decadents* » (voir à ce sujet la note 1, p. 142). Pour les mêmes raisons, Stoddart a veillé à ce que Raoul, le héros du roman, ne soit plus présenté explicitement comme « une sorte de préfiguration de (Dorian) ».

En tout ce sont près de cinq cents mots qui ont été retranchés au manuscrit original. Il est à peu près certain que Wilde n'a pas été consulté sur ces caviardages et qu'il les a découverts en ouvrant son propre exemplaire du *Lippincott's Monthly*. Les éditeurs américains étaient beaucoup plus puissants que leurs confrères européens et, une fois le contrat signé, avaient une autorité absolue sur l'œuvre qu'ils allaient publier. Que Wilde ait conservé la quasi-totalité de ces modifications dans la version augmentée du *Portrait de Dorian Gray* (1891) ne veut pas dire qu'il les approuvait. Mais la campagne de calomnies qu'il venait d'affronter l'avait convaincu que les cinq cents mots de Stoddart étaient une moindre précaution. Ward, Lock, and Company, la maison londonienne qui allait éditer le roman en volume, avait insisté dans ce sens : pour que la publication soit possible, Wilde devait continuer à assagir son *Dorian Gray*. Elle se souvenait de ce que lui avait coûté la décision prise par W.H.Smith & Son, le plus grand *bookseller* britannique, de retirer de toutes ses librairies le numéro de juillet du *Lippincott's Monthly*, qu'elle avait charge de distribuer au Royaume-Uni.

Ces exigences n'ont pas empêché Wilde de livrer, en 1891, une nouvelle version du *Portrait de Dorian Gray* sans doute encore plus aboutie artistiquement. C'est sous cette forme, enrichie de six chapitres, qu'on ne cessera plus de l'imprimer. Nombre de spécialistes reconnaissent cependant l'importance et la valeur de sa version magazine, qui possède ses mérites propres. En révisant son roman, il est indéniable que Wilde répondait davantage à une nécessité de prudence qu'à des considérations littéraires. Plusieurs chapitres ont été écrits dans le but de donner au roman une

couleur plus mélodramatique, comme ces scènes dans la famille de Sybil Vane. Les lumineuses saillies de Lord Henry ont été multipliées afin de faire passer *Le Portrait de Dorian Gray* pour une « *silver-fork fiction* », soit un de ces romans de bon ton, gentiment impolis, dont raffolait la bonne société anglaise.

On découvrira ici un *Portrait de Dorian Gray* plus court, plus « primitif » certes, mais aussi plus conforme à la première vision que Wilde se faisait de son roman, quand il l'a écrit en 1889. Un *Portrait* qui, pourrait-on dire, va droit au but : du point de vue de l'action, plus resserrée, mais aussi et surtout du point de vue de son intention artistique. Wilde avait imaginé son livre comme un petit conte empoisonné, brillant de transgression, et c'est sous cette forme qu'il est ici restauré. À croire que son poison n'était pas encore devenu tout à fait inoffensif, il a fallu attendre 2011 et le travail de Nicholas Frankel pour que cette version non censurée soit accessible au lecteur anglais. La voici enfin traduite en français.

Anatole Tomczak

I

Le puissant parfum des roses emplissait l’atelier et, quand la brise d’été remuait parmi les arbres du jardin, la porte ouverte laissait entrer les lourds effluves du lilas ou la senteur plus délicate de l’aubépine.

Depuis le coin du divan à sacs de selle persans où il était étendu, fumant, comme à son habitude, d’innombrables cigarettes, Lord Henry Wotton apercevait tout juste l’éclat d’un cytise aux fleurs sucrées et colorées comme le miel dont les rameaux frémissants semblaient à peine capables de soutenir le poids d’une aussi flamboyante beauté. De temps à autre les ombres fantastiques projetées par des oiseaux en vol tourbillonnaient sur les longs rideaux de tussor tendus devant l’immense fenêtre, créant fugacement une sorte d’effet japonais, et lui faisant penser à ces peintres de Tokyo au visage blême comme le jade qui, au moyen d’un art par nature immobile, cherchent à transmettre le sentiment de la vitesse et du mouvement. Le murmure maussade des abeilles se frayant un chemin dans l’herbe haute qui n’avait pas été tondue, ou s’obstinant à décrire des cercles monotones autour des flèches à crochets noirs des roses trémières fleuries par les premiers jours de juin, semblait rendre le silence encore plus oppressant, et le sourd grondement de Londres était pareil au bourdon d’un orgue dans le lointain.

Au centre de la pièce, fixé à un chevalet droit, se dressait le portrait en pied d’un jeune homme à la beauté extraordinaire, et face à lui, à quelques pas, se tenait assis l’artiste en personne, Basil Hallward, dont la disparition soudaine, voici quelques années, a suscité un formidable émoi dans la société et donné naissance à tant d’étranges conjectures.

Comme il regardait la forme gracieuse et affable qu’il avait si artistement rendue sous son pinceau, un sourire de contentement traversa son visage et

parut vouloir s'y attarder. Tout à coup il sursauta et, fermant les yeux, posa les doigts sur ses paupières, comme s'il cherchait à emprisonner dans son cerveau quelque curieux rêve dont il craignait de se réveiller.

— C'est votre chef-d'œuvre, Basil, la meilleure chose que vous ayez jamais faite, dit Lord Henry d'une voix languissante. Il faut absolument que vous l'envoyiez à la Grosvenor Gallery l'an prochain. L'Académie est trop vaste et trop vulgaire. La Grosvenor est le seul endroit envisageable[1].

— Je ne pense pas l'envoyer où que ce soit, répondit-il en rejetant sa tête en arrière de cette façon bizarre qui suscitait les railleries de ses camarades à Oxford ; non, je ne l'enverrai nulle part.

Lord Henry haussa les sourcils et le regarda stupéfait à travers les fines volutes de fumée bleue qui s'élevaient en prodigieuses arabesques de sa lourde cigarette à l'opium.

— Vous ne l'enverrez nulle part ? Mais pourquoi donc, mon cher ami ? Avez-vous une raison, au moins ? Quels drôles d'oiseaux vous êtes, vous autres peintres ! Vous faites tout ce qui est possible pour obtenir la célébrité. À peine obtenue, vous semblez vouloir vous en débarrasser. C'est idiot, car il n'y a qu'une chose au monde qui soit pire que de faire l'objet de bavardages, c'est de ne faire l'objet d'aucun. Un portrait comme celui-ci vous placerait bien au-dessus de tous les jeunes gens d'Angleterre et rendrait les plus vieux jaloux, si tant est que les vieux aient la faculté de ressentir des émotions.

— Je sais que vous allez vous moquer de moi, répondit-il, mais je ne peux vraiment pas l'exposer. J'y ai mis trop de moi-même.

Lord Henry allongea ses longues jambes sur le divan et trépida de rire.

— Voilà, je savais bien que vous vous moqueriez ; ce que j'ai dit n'en est pas moins vrai.

— Trop de vous-même ! Sur ma parole, Basil, je ne vous savais pas si vaniteux ; et je ne trouve sincèrement aucune ressemblance entre vous, avec votre épais visage aux traits rudes et vos cheveux noir de charbon, et ce jeune Adonis qu'on dirait fait d'ivoire et de feuilles de rose. Allons, mon cher Basil, c'est un Narcisse, tandis que vous – bon, vous avez bien entendu l'air intellectuel et tout ce qui s'ensuit. Mais la Beauté, la vraie Beauté, s'arrête là où l'air intellectuel commence. L'intelligence est en soi une exagération, elle détruit l'harmonie de tout visage. Dès qu'on s'assied pour

réfléchir, on n'est plus que nez ou front, ou que sais-je d'affreux encore. Regardez ceux qui réussissent dans les professions de l'esprit. Ils sont tous parfaitement hideux ! Excepté, naturellement, dans l'Église. Il faut dire aussi que dans l'Église on ne pense pas. Un évêque continue de dire à quatre-vingts ans ce qu'on lui demandait de répéter quand il en avait dix-huit, en conséquence de quoi il ne cesse jamais d'être absolument ravissant. Votre jeune et mystérieux ami, dont vous ne m'avez pas dit le nom mais dont le portrait me fascine, ne pense jamais. J'en suis tout à fait certain. Il est une chose sans cerveau et pleine de beauté, qui devrait rester ici tout l'hiver quand nous n'avons pas de fleurs à contempler, et tout l'été quand nous avons besoin de quelque chose pour rafraîchir notre intellect. Ne vous flattez pas, Basil : vous ne lui ressemblez en rien.

— Vous ne me comprenez pas, Harry. Il va de soi que je ne lui ressemble pas. Je le sais parfaitement. En fait, je serais navré de lui ressembler. Vous haussez les épaules ? Je dis la vérité. Une fatalité commande à toutes les distinctions physiques et intellectuelles, ce genre de fatalité qui, à travers l'histoire, semble poursuivre les rois chaque fois qu'ils trébuchent. Mieux vaut ne pas se distinguer de ses congénères. Les laids et les sots sont les mieux lotis en ce monde. Ils peuvent rester tranquillement dans leur fauteuil et assister béats au spectacle. S'ils ignorent tout de la victoire, du moins la connaissance de la défaite leur est-elle épargnée. Ils vivent comme nous le devrions tous, paisibles, indifférents, sans inquiétude. Ils n'apportent pas plus la ruine aux autres qu'ils ne la reçoivent d'eux. Votre rang et votre fortune, Harry ; mon intelligence, quelle qu'elle soit, mon talent, pour ce qu'il vaut ; la beauté de Dorian Gray : tous nous souffrirons de ce que les dieux nous ont donné, nous en souffrirons terriblement.

— Dorian Gray ? Est-ce son nom ? dit Lord Henry en traversant l'atelier en direction de Basil Hallward.

— Oui ; c'est ainsi qu'il s'appelle. Je n'avais pas l'intention de vous le dire.

— Et pourquoi ?

— Oh, je ne saurais l'expliquer. Quand j'aime immensément quelqu'un, je ne dis jamais son nom. Je craindrais de livrer une part de lui-même. Vous savez comme j'aime le secret. C'est la seule chose qui puisse nous rendre la vie moderne merveilleuse ou mystérieuse. Pour peu qu'on le dissimule, le plus banal devient exquis. Quand je quitte Londres, je ne dis jamais où je

vais à personne de mon entourage. Mon plaisir en serait gâté. Mauvaise habitude, j'en suis sûr, mais d'une façon ou d'une autre elle semble introduire beaucoup de romanesque dans nos existences. Je suppose que ce sont là pour vous d'horribles bêtises ?

— Absolument pas, répondit Lord Henry en lui posant la main sur l'épaule ; absolument pas, mon cher Basil. Vous paraissez oublier que je suis marié ; l'unique charme du mariage tient à ce qu'il oblige les deux parties à mener une vie de mensonge. J'ignore toujours où ma femme se trouve, et ma femme ignore toujours ce que je fais. Lorsque nous nous rencontrons – car cela nous arrive, à l'occasion d'un dîner en ville ou d'un séjour chez le duc –, nous nous racontons les pires inepties de la mine la plus sérieuse qui soit. Ma femme a un très grand talent pour cela – à vrai dire bien plus que moi. Elle ne s'emmêle jamais dans les dates, tandis que moi, sans cesse. Quand elle me découvre, elle ne fait pas d'esclandre. Cela me plairait parfois, mais je n'ai droit qu'à son rire moqueur.

— Je hais la façon dont vous parlez de votre vie conjugale, Harry, dit Basil Hallward, repoussant sa main et gagnant la porte du jardin. Je crois que vous faites un excellent mari mais que vous avez profondément honte de vos vertus. Vous êtes extraordinaire. Vous ne dites jamais rien de moral et vous n'agissez jamais mal. Votre cynisme n'est qu'une pose.

— C'est le naturel qui n'est qu'une pose, et la plus horripilante que je connaisse, s'exclama Lord Henry dans un éclat de rire.

Les deux jeunes gens sortirent dans le jardin et se turent un moment.

Après un long silence, Lord Henry sortit sa montre.

— Hélas, je dois m'en aller, Basil, dit-il à voix basse, et avant mon départ, j'insiste pour que vous répondiez à une question que je vous ai posée tout à l'heure.

— Laquelle ? demanda Basil Hallward sans détacher les yeux du sol.

— Vous le savez très bien.

— Pas du tout, Harry.

— Eh bien, je vais vous le dire.

— Je vous en prie, non.

— Je n'ai pas le choix. Je veux que vous m'expliquiez pourquoi vous refusez d'exposer le portrait de Dorian Gray. Je veux la vraie raison.

— Je vous ai donné la vraie raison.

— Non, c’est faux. Vous avez dit que c’était parce qu’il contenait trop de vous-même. C’est un enfantillage.

— Harry, dit Basil Hallward en le regardant droit dans les yeux, tout portrait peint avec sensibilité est un portrait de l’artiste, non du modèle. Celui-ci n’est que l’incident, l’occasion. Ce n’est pas lui qui est révélé par le peintre ; c’est le peintre qui, sur la toile colorée, se révèle lui-même. La raison pour laquelle je n’exposerai pas ce tableau est que je redoute d’avoir, en le peignant, révélé le secret de mon âme.

Lord Henry se mit à rire.

— Et quel est-il ? demanda-t-il.

— Je vais vous le dire, fit Hallward, et une expression de perplexité s’empara de son visage.

— Je ne désire rien d’autre, Basil, murmura son compagnon en le regardant.

— Oh, il y a très peu à raconter, Harry, répondit le jeune peintre ; et je crains que vous ne compreniez à peu près rien de ce que je vais vous dire. Peut-être ne le croirez-vous pas.

Lord Henry sourit et, se penchant, cueillit une pâquerette aux pétales roses pour l’examiner.

— Je suis persuadé que je comprendrai, répliqua-t-il en contemplant le petit disque doré serti de plumes blanches, et je peux tout croire pourvu que ce soit incroyable.

Des fleurs se détachaient des arbres sous l’effet du vent, tandis que les lourdes grappes du lilas, amas d’étoiles, se balançaient dans l’air engourdi. Une sauterelle se mit à striduler, et une libellule passa en flottant sur ses ailes de gaze brune. Lord Henry avait l’impression d’entendre battre le cœur de Basil Hallward, il se demandait ce qui se préparait.

— Eh bien, c’est précisément incroyable, dit Hallward avec une sorte d’amertume, même pour moi, parfois. Je ne sais pas ce que tout cela veut dire. Voici l’histoire. Il y a deux mois, je me rendis à un raout chez Lady Brandon. Vous savez que nous autres pauvres artistes devons nous montrer en société de temps à autre, simplement pour rappeler au public que nous ne sommes pas des sauvages. Avec un habit et une cravate blanche, m’avez-

vous dit un jour, tout le monde, même un agent de change, peut acquérir une réputation d'être civilisé. Eh bien, alors que je me trouvais à l'intérieur depuis une dizaine de minutes, à faire la conversation à d'énormes douairières parées comme pour un bal et à de fastidieux académiciens, je me rendis compte que quelqu'un me regardait. Je me retournai à demi, et je vis Dorian Gray pour la première fois. Quand nos regards se croisèrent, je me sentis pâlir. Un curieux réflexe de terreur me saisit. Je savais que je faisais face à un individu dont la seule personnalité était si fascinante que, si je ne l'en empêchais pas, elle absorberait mon être entier, mon âme entière, mon art enfin. Je ne voulais aucune influence extérieure sur ma vie. Vous savez bien, Harry, combien je suis indépendant de nature. Mon père me destinait à l'armée. J'ai insisté pour aller à Oxford. Puis il m'a fait m'inscrire au Middle Temple. Avant que j'aie eu le temps d'y avaler une demi-douzaine de dîners, j'abandonnai le barreau et déclarai mon intention de devenir peintre. J'ai toujours été mon propre maître ; du moins était-ce le cas jusqu'à ce que je rencontre Dorian Gray. Ensuite… mais je ne sais pas comment vous l'expliquer. Quelque chose semblait me dire que ma vie se trouvait au bord d'une crise terrible. J'éprouvais la sensation étrange que le Sort me réservait des joies exquises et des peines tout aussi exquises. Je savais que si je parlais à Dorian, je lui deviendrais entièrement dévoué et qu'il fallait que je m'en abstienne. Je pris peur et tournai les talons pour quitter la pièce. Ce n'était pas par conscience que j'agissais ainsi : c'était par lâcheté. Je ne me fais aucun mérite d'avoir essayé de prendre la fuite.

— La conscience et la lâcheté sont une seule et même chose. La conscience est le nom commercial de la compagnie. Voilà tout.

— Je ne le crois pas, Harry. Ce qui est sûr en revanche c'est que, quelle que fût ma motivation – et peut-être était-ce l'orgueil, car il m'arrivait d'en avoir trop –, je finis par arriver jusqu'à la porte. Là, naturellement, je devais buter contre Lady Brandon. « Vous n'allez pas vous sauver si tôt, M. Hallward ? » hurla-t-elle. Vous connaissez son affreuse voix stridente.

— Oui, elle a tout d'un paon sauf la beauté, dit Lord Henry en déchiquetant la pâquerette de ses longs doigts nerveux.

— Je ne parvenais pas à me débarrasser d'elle. Elle me produisit auprès de têtes couronnées, de chevaliers à rubans et de dames d'un âge avancé affublées de diadèmes démesurés et de nez crochus. Elle parlait de moi comme de son plus cher ami. Je ne l'avais rencontrée qu'une fois

auparavant, mais elle s'était mis en tête de faire de moi le héros du jour. Je crois qu'un de mes tableaux rencontrait un grand succès à ce moment-là, du moins les journaux à quatre sous avaient-ils pondu quelques commentaires à son sujet, ce qui constitue le critère de l'immortalité au XIX e siècle. Tout à coup je me retrouvai face à ce jeune homme dont la personnalité m'avait si bizarrement troublé. Nous étions très proches, nous nous touchions presque. Nos yeux se croisèrent à nouveau. C'était une folie, mais je priai Lady Brandon de me présenter à lui. Peut-être n'était-ce pas si insensé après tout. C'était tout simplement inévitable. Nous nous serions parlé de toute façon. J'en suis certain. Dorian me l'a dit plus tard. Lui aussi avait le sentiment que nous étions destinés à nous connaître.

— Et comment Lady Brandon s'y prit-elle pour décrire ce merveilleux jeune homme ? Je sais qu'elle se plaît à donner une biographie succincte de chacun de ses invités. Je la revois me produire devant un vieux monsieur rubicond et extrêmement colérique, bardé de médailles et de cordons, et me glisser à l'oreille, dans un chuchotement tragique qui a dû être entendu par tout le salon, quelque chose comme : « M. Humpty Dumpty – vous savez – la frontière afghane – le dossier russe : grande réussite – femme tuée par un éléphant – assez inconsolable – veut épouser une belle veuve américaine – qui ne le veut pas de nos jours – déteste M. Gladstone – mais grand intérêt pour les coléoptères – demandez-lui ce qu'il pense de Chouvalov. » Je me suis tout bonnement enfui. J'aime apprendre à connaître les gens par moi-même. Mais cette pauvre Lady Brandon traite ses invités exactement comme un commissaire-priseur ses articles. Ou bien elle ne dit pas un mot de vrai à leur sujet, ou bien elle les décrit par le menu en omettant la seule chose qu'on veuille savoir. Alors qu'a-t-elle dit de M. Dorian Gray ?

— Oh, elle a murmuré : « Garçon charmant – sa pauvre mère et moi étions absolument inséparables – avons été fiancées au même homme – fiancées en même temps, j'entends – quelle idiote j'ai été ! Ai oublié ce qu'il fait – bien peur qu'il – ne fasse rien – Oh, si, joue du piano – à moins que ce ne soit du violon, cher M. Gray ? » Nous ne pûmes, ni l'un ni l'autre, réprimer notre rire et nous devînmes amis sur-le-champ.

— Rire n'est pas une mauvaise manière de commencer une amitié, et c'est la meilleure pour en conclure une, dit Lord Henry, qui effeuillait une autre pâquerette.

Hallward prit sa tête entre ses mains.

— Vous ne comprenez pas ce qu'est l'amitié, Harry, souffla-t-il, ni ce qu'est l'inimitié, d'ailleurs. Vous appréciez tout le monde ; ce qui signifie que tout le monde vous indiffère.

— Vous êtes horriblement injuste ! s'écria-t-il, remontant son chapeau et levant les yeux en direction des petits nuages qui dérivaient dans la turquoise caverneuse du ciel d'été, pareils à des écheveaux effilés de lumineuse soie blanche. Oui, horriblement injuste. Je fais une différence de taille entre les gens. Je choisis mes amis pour leur apparence, mes simples relations pour leur caractère, et mes ennemis pour leur intelligence. On ne choisit jamais ses ennemis avec trop de soin. Je n'en compte aucun qui soit sot. Ces hommes ont tous certaines facultés intellectuelles et, par conséquent, sont tous bien disposés à mon égard. Fais-je preuve de beaucoup de vanité ? Mes propos ne m'en semblent pas dénués.

— C'est aussi mon avis, Harry. Mais d'après votre classement je ne suis donc pour vous qu'une relation.

— Mon cher vieux Basil, vous êtes bien plus qu'une relation.

— Et bien moins qu'un ami. Une sorte de frère, je suppose ?

— Oh, les frères ! Je n'ai guère de sympathie pour les frères. Mon frère aîné refuse de mourir, quant à mes frères cadets, ils semblent ne faire que ça.

— Harry !

— Mon cher ami, je ne suis pas complètement sérieux. Mais je ne peux m'empêcher de détester ma famille. Cela vient du fait, j'imagine, que nous ne supportons pas de retrouver nos défauts chez d'autres que nous. Je comprends assez la colère des démocrates anglais envers ce qu'ils appellent les vices de la haute société. Ils estiment que l'ivrognerie, la stupidité et l'immoralité devraient être leur propriété exclusive et que si l'un d'entre nous se prend à faire l'imbécile, il chasse sur leurs terres. Il fallait voir leur indignation quand ce pauvre Southwark a comparu au tribunal des divorces. Pourtant je ne pense pas que dix pour cent des hommes du peuple vivent avec la femme qu'ils ont épousée.

— Je n'adhère à aucun des mots que vous venez de dire et je crois que vous, pas davantage.

Lord Henry caressa sa barbe brune taillée en pointe puis tapota le bout de sa botte vernie avec une canne à glands en rotin.

— Comme vous êtes anglais, Basil ! Quand on fait part d’une idée à un véritable Anglais – ce qui n’est jamais prudent –, à aucun moment il ne conçoit de se demander si elle est juste ou fausse. La seule chose qui lui importe est de savoir si l’on y croit soi-même. Or la valeur d’une idée n’a absolument rien à voir avec la sincérité de celui qui l’exprime. Selon toute probabilité, moins cet homme est sincère, plus l’idée sera purement intellectuelle, puisque alors elle ne sera teintée ni de ses besoins, ni de ses désirs, ni de ses préjugés. Néanmoins je n’ai pas l’intention de discuter politique, sociologie ou métaphysique avec vous. Je préfère les personnes aux concepts. Dites-m’en plus à propos de Dorian Gray. Le voyez-vous souvent ?

— Tous les jours. Je serais malheureux si je ne le voyais pas chaque jour. Bien sûr, ce ne sont parfois que quelques minutes. Mais quelques minutes en compagnie de quelqu’un que l’on adore comptent beaucoup.

— Mais vous ne l’adorez pas réellement ?

— Si.

— C’est extraordinaire ! Je pensais que vous ne tiendriez jamais à rien d’autre que votre peinture – votre art, devrais-je dire. Art sonne mieux, n’est-ce pas ?

— Pour moi, tout mon art se réduit à lui désormais. Il m’arrive de me dire, Harry, qu’il n’advient jamais que deux moments importants dans l’histoire du monde. Le premier correspond à l’apparition d’un nouveau mode d’expression artistique, et le second à l’apparition d’une nouvelle personnalité, artistique également. Ce que l’invention de la peinture à l’huile fut pour les Vénitiens, le visage d’Antinoüs le fut pour la sculpture grecque tardive, et le visage de Dorian Gray le sera un jour pour moi. Ce n’est pas seulement que je peins d’après lui, dessine d’après lui, sculpte d’après lui. Bien entendu, j’ai fait tout cela. Il a posé en Pâris dans une petite armure ravissante, et en Adonis avec cape de chasse et épieu. Coiffé d’une lourde couronne de fleurs de lotus, il a chevauché la proue de la barque d’Hadrien, le regard plongé dans les eaux vertes et troubles du Nil. Il s’est penché au-dessus d’une source étale au milieu d’un bois grec et a vu dans l’argenté de l’eau silencieuse le miracle de sa propre beauté. Mais il est bien plus que cela. Je ne vous dirai pas que je ne suis pas satisfait de mon travail avec lui ou que sa beauté est telle que l’art ne saurait l’exprimer. Il n’y a rien que l’art ne puisse pas exprimer, et je sais que ce

que j’ai fait depuis ma rencontre avec Dorian Gray est du bon travail, le meilleur travail de ma vie. Mais d’une façon curieuse – réussirez-vous à me comprendre ? – sa personnalité m’a suggéré une manière de peindre entièrement nouvelle, une modalité de style entièrement neuve. Je vois les choses différemment, je pense à elles différemment. Je suis maintenant en mesure de recréer la vie d’une façon qui m’était dissimulée jusque-là. « Un rêve de forme qui le réveilla de ses pensées » – qui a dit cela, déjà ? Je ne sais plus… Mais c’est cela que Dorian Gray a été pour moi. La seule présence visuelle de cet enfant – car je ne le vois guère que comme un enfant, bien qu’il ait vingt ans passés –, sa seule présence visuelle – ah ! je me demande si vous vous rendez compte de tout ce que cela signifie. Sans en avoir conscience, il dessine pour moi les lignes d’une école nouvelle, d’une école qui devra réunir toute la passion de l’esprit romantique et toute la perfection de l’esprit grec. L’harmonie de l’âme et du corps – comme c’est immense ! Dans notre folie, nous les avons séparés, nous avons inventé un réalisme bestial et un idéalisme vide. Harry ! Harry ! Si vous saviez ce que Dorian Gray représente pour moi ! Vous vous souvenez de ce paysage que j’ai peint, pour lequel Agnew m’offrait un prix colossal mais dont je ne voulais pas me séparer ? C’est une des meilleures œuvres que j’aie jamais réalisées. Et pourquoi ? Parce que, pendant que je le peignais, Dorian Gray était assis à mes côtés.

— Basil, tout cela est absolument extraordinaire ! Il faut que je rencontre Dorian Gray.

Hallward se leva de son siège et arpenta le jardin un moment. Puis il revint.

— Vous ne comprenez pas, Harry, dit-il. Dorian Gray est pour moi une pure motivation artistique. Il n’est jamais si présent dans mes œuvres que lorsque son image en est absente. Il me suggère simplement, comme je l’ai dit, une nouvelle manière. Je le retrouve dans les courbes de certaines lignes, dans le charme et dans les subtilités de certaines couleurs. C’est tout.

— Alors pourquoi ne pas vouloir exposer son portrait ?

— Parce que j’y ai mis tout entière cette flamme inouïe qu’il m’inspire et dont, bien entendu, je n’ai jamais osé lui parler. Il n’en sait rien. Il n’en saura jamais rien. Mais le monde pourrait la deviner ; et je refuse de dévoiler mon âme à tous ces yeux dénués de profondeur et de décence. Mon

cœur ne sera jamais examiné par leur microscope. Il y a trop de moi-même là-dedans, Harry, trop de moi-même !

— Les poètes n'ont pas tant de scrupules. Ils savent comme la passion aide à la publication. De nos jours un cœur brisé repart sous presse de nombreuses fois.

— Je les hais pour cela. Un artiste doit créer de belles choses, mais ne doit rien y mêler de sa propre vie. Nous vivons à une époque qui traite l'art comme s'il était censé être une forme d'autobiographie. Nous avons perdu le sens abstrait de la beauté. Si je vis assez longtemps, je montrerai au monde ce que c'est ; pour cette raison, le monde ne verra jamais le portrait que j'ai fait de Dorian Gray.

— Je pense que vous vous trompez, Basil, mais je ne vais pas argumenter avec vous. Il n'y a jamais que les gens égarés intellectuellement qui argumentent. Dites-moi ; Dorian Gray vous aime-t-il beaucoup ?

Hallward réfléchit quelques instants.

— Il m'aime bien, répondit-il après un silence ; je sais qu'il m'aime bien. C'est normal après tout, je le flatte en diable. Je prends un plaisir étrange à lui dire des choses que je sais que je regretterai ensuite. Je m'offre sans retenue. En règle générale, il est charmant avec moi et nous marchons du club jusqu'ici bras dessus bras dessous, ou bien nous restons assis dans l'atelier à parler de mille choses. Mais de temps à autre, il manque cruellement d'égards et semble se délecter de me faire de la peine. Dans ces moments-là, Harry, j'ai le sentiment d'avoir fait don de toute mon âme à quelqu'un qui la tient pour une fleur à mettre à sa boutonnière, une décoration qui caresse sa vanité, une parure pour un jour d'été.

— En été, Basil, les journées ont tendance à s'éterniser. Peut-être vous lasserez-vous avant lui. Ceci est triste à penser, mais il ne fait pas de doute que le Génie survit à la Beauté. Ce qui explique pourquoi nous nous donnons tant de mal afin de nous éduquer à l'excès. Dans la lutte acharnée pour l'existence, nous voulons posséder quelque chose de perdurable ; ainsi nous bourrons-nous l'esprit d'âneries et de faits, dans le vain espoir de tenir notre place. L'homme parfaitement bien informé : c'est cela, l'idéal moderne. Or l'esprit de l'homme parfaitement bien informé est une chose épouvantable. Il est comme un magasin de bric-à-brac : infesté de monstres et de poussière, et tout s'y vend trop cher. Je pense que vous vous lasserez le premier malgré tout. Un jour vous le regarderez et vous ne trouverez pas

ses traits tout à fait harmonieux, ou bien vous n'aimerez pas les nuances de son teint, ou bien autre chose encore. Vous lui adresserez en vous-même des reproches amers et penserez qu'il s'est décidément très mal comporté à votre égard. Quand il appellera, vous serez froid et indifférent. Ce sera fort regrettable, car vous ne serez plus le même. Quand un roman d'amour s'achève, on n'a plus une once de romantisme en soi.

— Harry, ne dites pas des choses pareilles. Si longtemps que je vivrai, je serai soumis à la personnalité de Dorian Gray. Vous ne pouvez pas savoir ce que c'est. Vous êtes trop inconstant.

— Ah, mon cher Basil, c'est précisément la raison pour laquelle je peux le savoir. Quand on est fidèle, on ne connaît de l'amour que ses plaisirs ; c'est quand on est infidèle qu'on en connaît les tragédies.

Lord Henry craqua une allumette sur un petit étui en argent et commença à fumer une cigarette, l'air très absorbé et satisfait par lui-même, comme s'il venait de résumer la vie en une formule. On entendait des passereaux pépier dans la vigne vierge et les ombres bleues des nuages se donnaient la chasse à travers la pelouse comme des hirondelles. Qu'il faisait bon être dans ce jardin ! Et que les émotions des autres étaient délectables ! Bien plus délectables que leurs idées, selon lui. Son âme à soi et les embrasements d'un ami : voilà tout ce qu'il y avait de fascinant dans l'existence ! Il songeait avec délice à l'ennuyeux déjeuner qu'il avait raté en restant si longtemps avec Basil Hallward. S'il s'était rendu chez sa tante, il n'aurait pas manqué d'y rencontrer Lord Goodbody et toute la conversation aurait tourné autour du logement des pauvres et de la nécessité de construire des hospices modèles. Il était charmant d'avoir échappé à tout cela ! Comme il pensait à sa tante, une idée parut le frapper. Il se tourna vers Hallward et lui dit :

— Cher ami, cela me revient à l'instant.

— Qu'est-ce qui vous revient, Harry ?

— Où j'ai entendu le nom de Dorian Gray.

— Où était-ce ? demanda Hallward en esquissant une grimace.

— Ne prenez pas cet air contrarié, Basil. C'était chez ma tante, Lady Agatha. Elle m'a dit qu'elle avait déniché un jeune homme fantastique qui allait lui prêter main-forte dans l'East End[2], et qu'il s'appelait Dorian Gray. Force m'est de préciser qu'elle n'a jamais mentionné qu'il était beau. Les

femmes ne savent pas apprécier la beauté. Du moins les femmes vertueuses. Elle a dit qu’il était très sérieux et qu’il avait une très jolie nature. Sur le moment, je me suis figuré une créature à lunettes et à cheveux grêles, maculée de vilaines taches de rousseur et se déplaçant péniblement sur ses énormes pieds. Si seulement j’avais su qu’il s’agissait de votre ami !

— Je suis ravi qu’il en ait été ainsi, Harry.

— Pourquoi ?

— Je ne veux pas que vous le rencontriez.

— M. Dorian Gray est dans l’atelier, monsieur, dit le maître d’hôtel en entrant dans le jardin.

— Vous êtes bien obligé de me présenter, maintenant, s’exclama Lord Henry en riant.

Basil Hallward se retourna vers le domestique, qui clignait les yeux debout dans la lumière du soleil.

— Priez M. Gray de bien vouloir patienter, Parker : je vais rentrer dans quelques instants.

L’homme s’inclina et s’éloigna dans l’allée. Il revint à Lord Henry :

— Dorian Gray est mon ami le plus cher. Il a une nature simple et belle. Votre tante ne se trompait pas à son sujet. Ne le gâtez pas pour moi. N’essayez pas de l’influencer. Votre influence serait néfaste. Le monde est vaste et recèle quantité de gens merveilleux. Ne m’enlevez pas le seul être qui me rende la vie si agréable et qui confère à mon art ce je ne sais quel charme qui s’en dégage. Attention, Harry, je vous fais confiance.

Il s’exprimait très lentement et on aurait dit que les mots lui étaient arrachés contre son gré.

— Que ne faut-il pas entendre ! dit Lord Henry dans un sourire et, prenant Hallward par le bras, il le tira presque à l’intérieur de la maison.

II

En entrant, ils virent Dorian Gray. Il était installé au piano, dos à eux, et tournait les pages d'un volume des *Scènes de la forêt* de Schumann.

— Il faut que tu me les prêtes, Basil, s'exclama-t-il. Je veux les apprendre. Elles sont absolument charmantes.

— Il ne tient qu'à toi de bien poser aujourd'hui, Dorian.

— Oh, j'en ai assez de poser, et je n'ai pas besoin d'un portrait de moi grandeur nature, répondit le garçon en faisant des tours sur son tabouret comme un enfant capricieux.

Lorsqu'il aperçut Lord Henry, ses joues commencèrent à rougir, puis il se reprit.

— Je te prie de m'excuser, Basil, mais j'ignorais que tu étais avec quelqu'un.

— Je te présente Lord Henry Wotton, Dorian, un vieux camarade d'Oxford. J'étais en train de lui dire quel modèle épatant tu faisais, mais voilà que tu gâches tout.

— Vous n'avez pas gâché le plaisir que j'ai de faire votre connaissance, M. Gray, fit Lord Henry en s'avançant pour lui serrer la main. Ma tante m'a souvent parlé de vous. Vous êtes l'un de ses chouchous et, j'en ai peur, également l'une de ses victimes.

— Je ne figure pas dans les petits papiers de Lady Agatha en ce moment, répondit Dorian en prenant une mine penaude. J'avais promis de l'accompagner à son club de Whitechapel[1] mardi dernier et cela m'est complètement sorti de la tête. Nous devions jouer un morceau à quatre mains… trois morceaux, je crois. Je ne sais pas ce qu'elle va me dire. Je redoute beaucoup trop de l'appeler.

— Oh, je vous réconcilierai avec ma tante. Elle est folle de vous. Et je ne crois pas que votre présence là-bas eût changé quoi que ce soit. Le public a probablement cru qu'il s'agissait d'un duo. Quand tante Agatha est au piano, elle fait au moins du bruit pour deux.

— C'est horrible pour elle, et ce n'est pas très gentil pour moi, répondit Dorian en riant.

Lord Henry le regarda. Oui, cela ne faisait pas de doute, il était divinement beau avec ses lèvres écarlates finement dessinées, ses yeux bleus au regard franc, les boucles de ses cheveux d'or. Quelque chose dans son visage engendrait une confiance immédiate. La jeunesse déployait là toute sa candeur et sa pureté passionnée. On aurait dit qu'il s'était préservé de la souillure du monde. Il n'était pas étonnant que Basil lui vouât un culte. Il était fait pour être vénéré.

— Vous êtes trop charmant pour vous adonner à la philanthropie, M. Gray – bien trop charmant.

Là-dessus Lord Henry s'élança sur le divan et ouvrit son étui à cigarettes.

Hallward, pendant ce temps, avait mélangé ses couleurs et préparé ses pinceaux. Il avait l'air inquiet et, quand il entendit la dernière remarque de Lord Henry, il lui jeta un coup d'œil, hésita un moment, puis dit :

— Harry, je veux finir ce tableau aujourd'hui. Serais-je le dernier des rustres si je vous demandais de partir ?

Lord Henry sourit et regarda Dorian Gray.

— Dois-je m'en aller, M. Gray ? demanda-t-il.

— Oh, s'il vous plaît, non, Lord Henry. Je vois que Basil est dans une de ses humeurs boudeuses ; et je ne le supporte pas quand il boude. De plus, je voudrais que vous m'expliquiez pourquoi je ne devrais pas m'adonner à la philanthropie.

— Je ne sais pas s'il serait raisonnable de vous le dire, M. Gray. En revanche, il n'est plus question que je me sauve maintenant que vous m'avez demandé de rester. Cela ne vous ennuie pas vraiment, Basil, rassurez-moi ? Vous m'avez souvent dit apprécier que vos modèles aient quelqu'un avec qui discuter.

Hallward se mordit la lèvre.

— Si Dorian le souhaite, il va de soi que vous devez rester. Les caprices de Dorian sont des lois pour tout le monde, sauf pour lui-même.

Lord Henry prit son chapeau et ses gants.

— Vous faites tout pour me retenir, Basil, mais je crains de ne pas avoir le choix. Je dois partir. J'ai promis de retrouver quelqu'un à l'Orleans[2]. Au revoir, M. Gray. Passez me voir une après-midi à Curzon Street. Je suis presque toujours chez moi à cinq heures. Écrivez-moi pour me prévenir de votre visite. Je serais désolé de vous manquer.

— Basil, s'écria Dorian. Si Lord Henry s'en va, je m'en vais aussi. Tu n'ouvres jamais les lèvres quand tu peins et rien n'est plus ennuyeux que d'être debout sur une estrade à essayer de prendre un air agréable. Demande-lui de rester. J'insiste.

— Restez donc, Harry, pour faire plaisir à Dorian, et pour me faire plaisir à moi, dit Hallward, le regard concentré sur son tableau. C'est vrai, après tout, je ne parle jamais quand je travaille et je n'écoute pas davantage ; ce doit être un calvaire pour mes malheureux modèles. Je vous prie instamment de rester.

— Et cet homme qui m'attend à l'Orleans ?

Hallward se mit à rire.

— Je ne m'en fais pas pour cela. Rasseyez-vous, Harry. Et maintenant, Dorian, monte sur cette estrade, ne bouge pas trop et ne prête aucune attention à ce que dit Lord Henry. Il a une très mauvaise influence sur tous ses amis, à l'exception de moi-même.

Dorian se hissa sur la plate-forme avec des airs de jeune martyr grec et adressa une petite moue mécontente à Lord Henry, pour qui il s'était pris d'une affection particulière. Il était tellement différent de Hallward. Ils faisaient un délicieux contraste. Et sa voix était si belle. Au bout d'un moment il lui dit :

— Est-ce vrai que vous avez une très mauvaise influence, Lord Henry ? Aussi mauvaise que le dit Basil ?

— Il n'y a pas de bonne influence, M. Gray. Toute influence est immorale – immorale du point de vue scientifique.

— Pourquoi ?

— Parce que influencer quelqu'un revient à lui faire don de son âme. Il ne pense plus par lui-même et ne brûle plus de ses propres passions. Ses vertus ne sont plus vraiment les siennes. Ses péchés, si pareilles choses existent, sont empruntés. Il devient l'écho d'une musique étrangère, l'acteur d'un rôle qui n'a pas été écrit pour lui. Le but de la vie est le développement de soi. Réaliser notre nature à la perfection : telle est notre raison d'être ici-bas. De nos jours les gens ont peur d'eux-mêmes. Ils ont oublié le plus capital des devoirs, celui qu'on a envers soi-même. Bien sûr, ils sont charitables. Ils nourrissent les affamés et vêtent les mendiants. Mais leur âme crie famine et elle est nue. Le courage a déserté notre race. Peut-être n'en avons-nous jamais vraiment eu. La terreur que nous inspire la société et qui constitue le fondement de la morale, la terreur que nous inspire Dieu et qui est le secret de la religion : voilà les deux éléments qui nous gouvernent. Et pourtant…

— Sois gentil, Dorian, tourne la tête un peu plus à droite, dit Hallward, absorbé dans son travail, seulement conscient qu'était apparue sur le visage du garçon une expression qu'il n'y avait jamais vue.

— Et pourtant, reprit Lord Henry de sa voix grave et mélodieuse, accompagnée de ce geste gracieux de la main qui n'appartenait qu'à lui et qu'il avait déjà quand il était à Eton, je crois que si un seul homme vivait sa vie pleinement et entièrement, donnait une forme à chaque sentiment, une expression à chaque pensée, une réalité à chaque rêve – je crois que le monde recevrait un tel élan de joie que nous oublierions toutes les maladies dues au médiévalisme et reviendrions à l'idéal hellénique, voire peut-être à quelque chose de plus fin, de plus riche que l'idéal hellénique. Mais le plus courageux des hommes a peur de lui-même. Les mutilations que s'infligeaient les sauvages se perpétuent de façon tragique dans cet esprit d'abnégation qui pourrit nos vies. Nous sommes punis de notre austérité. Chaque fois que nous nous efforçons d'étouffer une impulsion, elle reflue dans notre esprit et nous empoisonne. Le corps, lui, pèche une fois puis en a fini, car l'action est une forme de purification. Il n'en reste rien d'autre que le souvenir d'un plaisir, ou le luxe d'un regret. Le seul moyen de se défaire d'une tentation est d'y succomber. Résistez-y et votre âme deviendra malade à force de désirer toutes ces choses qu'elle s'est interdites, tout ce que ses lois monstrueuses ont décrété être monstrueux et illicite. On a pu dire que c'est à l'intérieur du cerveau qu'ont lieu les grands événements du monde. C'est à l'intérieur du cerveau, et seulement à l'intérieur de lui, que

sont aussi commis les grands péchés de ce monde. Vous, M. Gray, oui, vous-même, avec votre jeunesse rouge et blanche comme un panache de roses, vous avez connu des émotions qui vous ont insufflé la peur, des pensées qui vous ont rempli de terreur, des rêves éveillés ou endormis dont la simple réminiscence pourrait vous faire rougir de honte…

— Arrêtez ! souffla Dorian Gray. Arrêtez ! Vous m’étourdissez. Il y a des arguments à vous opposer, mais je n’arrive pas à trouver lesquels. Ne parlez plus. Laissez-moi penser en paix, ou plutôt laissez-moi essayer de ne pas penser.

Pendant près de dix minutes il resta là, immobile, les lèvres entrouvertes et les yeux éclairés d’une étrange lueur. Il avait la vague sensation que des élans entièrement nouveaux étaient à l’œuvre à l’intérieur de lui, mais il pensait bien en être lui-même l’origine. Les quelques paroles que venait de prononcer l’ami de Basil – paroles lancées au hasard, cela ne faisait aucun doute, et volontairement paradoxales – avaient pourtant touché en lui une corde secrète jusque-là jamais effleurée qu’il sentait maintenant vibrer et palpiter au rythme de curieuses pulsations.

La musique l’avait ému de façon similaire. La musique l’avait troublé de nombreuses fois. Mais la musique n’était pas un langage articulé. Ce n’était pas un monde nouveau qu’elle créait en nous, mais plutôt un nouveau chaos. Les mots ! Les simples mots ! Comme ils étaient terribles ! Et nets et pénétrants et cruels ! Impossible de leur échapper. Pourtant il s’y trouvait une magie si subtile ! Ils semblaient détenir le pouvoir de donner une forme plastique à des choses informes et posséder une musique interne aussi douce qu’un air de viole ou de luth. Les seuls mots ! Existait-il quelque chose d’aussi réel que les mots ?

Oui ; il y avait eu, dans son enfance, des choses qu’il n’avait pas comprises. Il les comprenait à présent. La vie lui apparaissait soudain irisée d’une couleur incandescente. Il avait le sentiment d’avoir marché au milieu des flammes. Pourquoi ne s’en était-il pas rendu compte avant ?

Lord Henry le regardait avec son sourire triste. Il connaissait le moment précis où, psychologiquement, il est plus judicieux de ne rien dire. Tout cela le captivait. Il était surpris de la subite répercussion qu’avaient eue ses paroles et, se rappelant un livre qu’il avait lu quand il avait seize ans et qui lui avait révélé tant de choses qu’il ignorait jusque-là, il se demanda si Dorian Gray n’était pas en train de vivre une expérience semblable. Il avait

simplement décoché une flèche. Avait-elle atteint sa cible ? Comme ce garçon était fascinant !

Hallward recouvrait la toile avec cette formidable audace qui caractérisait sa touche, avec ce raffinement véritable et cette délicatesse parfaite qui ne peuvent venir que de la force. Il ne remarquait pas le silence.

— Basil, j’en ai assez d’être debout, s’écria tout à coup Dorian Gray. Il faut que je sorte m’asseoir dans le jardin. On étouffe ici.

— Mon cher ami, je suis tellement désolé. Lorsque je peins, je suis incapable de penser à autre chose. Mais tu n’as jamais si bien posé. Tu es resté parfaitement immobile. Et j’ai pu saisir l’effet que je recherchais, les lèvres à demi entrouvertes et cet éclat dans le regard. Je ne sais pas ce que Harry te racontait, mais il t’a donné l’expression la plus fabuleuse qui soit. Je suppose qu’il te faisait des compliments. Tu ne dois pas croire un mot de ce qu’il dit.

— En aucun cas il ne m’a complimenté. Peut-être est-ce pour cela que ses paroles ne m’ont pas totalement convaincu.

— Vous savez bien que vous les croyez toutes, dit Lord Henry en le regardant de ses yeux rêveurs et langoureux. Je vais vous accompagner au jardin. Il fait une chaleur épouvantable dans l’atelier. Basil, nous prendrons un rafraîchissement, quelque chose qui contienne des fraises.

— Bien entendu, Harry. Vous n’avez qu’à sonner et quand Parker sera là je lui dirai ce que vous voulez. Il faut encore que je travaille cet arrière-plan, je vous rejoindrai plus tard. Ne gardez pas Dorian trop longtemps. Je n’ai jamais été dans une aussi bonne veine. Ceci sera mon chef-d’œuvre. C’est dès à présent mon chef-d’œuvre.

Lord Henry sortit dans le jardin, où il trouva Dorian qui enfouissait son visage dans les grandes grappes fraîches du lilas, s’abreuvant goulûment de leur parfum comme si c’eût été du vin. Il s’approcha de lui et posa la main sur son épaule.

— Vous avez bien raison, murmura-t-il. Il n’y a que les sens qui peuvent guérir l’âme, de même qu’il n’y a que l’âme qui peut guérir les sens.

Le garçon eut un sursaut et recula. Il était tête nue et les feuilles avaient semé le désordre parmi ses boucles rebelles et emmêlé tous leurs fils d’or. Il y avait dans ses yeux un regard d’effroi, pareil à celui qu’on a lors d’un

réveil subit. Ses narines au tracé délicat frémissaient et quelque nerf caché faisait trembler le vermeil de ses lèvres.

— Oui, continua Lord Henry, c'est un des grands secrets de la vie : on guérit l'âme au moyen des sens et les sens au moyen de l'âme. Vous êtes une créature merveilleuse. Vous en savez plus que vous ne le pensez et vous en savez moins que vous ne l'aimeriez.

Dorian Gray se renfrogna et détourna la tête. Il ne pouvait s'empêcher d'apprécier le grand et gracieux jeune homme qui se tenait à côté de lui. Son visage romantique au teint mat, son expression lasse l'intéressaient. Il y avait, dans sa voix grave et traînante, quelque chose d'absolument fascinant. Même ses mains, fraîches, blanches, pareilles à des fleurs, possédaient un charme singulier. Quand il parlait, elles battaient la musique ; elles paraissaient avoir leur propre langage. Mais il avait peur de lui, et cette peur lui faisait honte. Pourquoi fallait-il que ce fût un étranger qui le révélât à lui-même ? Cela faisait des mois qu'il connaissait Basil Hallward et leur amitié n'avait jamais rien changé en lui. Voilà qu'un homme avait surgi sur son chemin et semblait lui avoir révélé le mystère de la vie. Pourtant, que pouvait-il craindre ? Il n'était ni un écolier ni une petite fille. Il était absurde d'avoir peur.

— Allons nous asseoir à l'ombre, dit Lord Henry. Parker a apporté les boissons et si vous restez encore sous ce soleil aveuglant, il va vous esquinter et alors Basil ne vous peindra jamais plus. Vous ne devez surtout pas laisser votre peau se brunir. Cela vous siérait fort mal.

— Quelle importance ? répondit Dorian avec désinvolture, tandis qu'il prenait place sur le siège installé au fond du jardin.

— Mais une importance capitale pour vous, M. Gray.

— Pourquoi ?

— Parce que vous possédez aujourd'hui la jeunesse la plus merveilleuse qui soit et que la jeunesse est le seul bien qui vaille.

— Ce n'est pas mon sentiment, Lord Henry.

— Ça ne l'est pas maintenant. Un jour, quand vous serez vieux et ridé et laid, quand la réflexion aura strié votre front comme une viande grillée et que la passion aura marqué vos lèvres de ses feux hideux, vous l'éprouverez, vous l'éprouverez terriblement. Pour le moment, où que vous alliez, vous charmez le monde. En sera-t-il toujours ainsi ? Vous avez un

visage d’une beauté exceptionnelle, M. Gray. Inutile de faire la grimace. C’est la vérité. Et la Beauté est une forme de Génie ; elle est supérieure au Génie à vrai dire, car elle se passe d’explication. Elle appartient à ces miracles de la nature, comme la lumière du soleil, le printemps ou la réflexion dans les eaux sombres de ce coquillage argenté que nous appelons la lune. On ne peut la mettre en doute. Elle est souveraine de droit divin. Elle fait princes ceux qui la possèdent. Vous souriez ? Ah ! vous ne sourirez plus quand elle vous aura échappé. On dit parfois que la Beauté est purement superficielle. Cela se peut. Du moins n’est-elle pas aussi superficielle que la Pensée. Pour moi la Beauté est la merveille des merveilles. Seuls les gens peu profonds s’abstiennent de juger selon les apparences. Le vrai mystère du monde, c’est le visible, non l’invisible. Oui, M. Gray, les dieux ont été bons à votre égard. Mais ce qu’ils donnent, les dieux ont tôt fait de le reprendre. Vous ne disposez que de quelques années pour vivre vraiment. Quand votre jeunesse passera, votre beauté s’en ira avec elle, et vous découvrirez soudain que plus aucuns triomphes ne vous attendent ; ou vous devrez vous contenter de ces piètres triomphes que le souvenir de votre passé rendra plus amers que des défaites. Chaque mois qui s’écoule vous rapproche de quelque chose d’épouvantable. Le temps est jaloux de vous et fait la guerre à vos lys et à vos roses. Votre teint deviendra cireux, vos joues se creuseront et vos yeux se terniront. Votre souffrance sera terrible. Accomplissez votre jeunesse pendant que vous l’avez. Ne dilapidez pas la richesse de vos jours à écouter les ennuyeux, à essayer de sauver les causes perdues ou à vous consacrer à l’ignorance, au commun et au vulgaire, qui constituent les buts, les faux idéaux de notre époque. Vivez ! Vivez la vie merveilleuse qui est en vous ! Soyez réceptif à tout. Cherchez sans cesse de nouvelles sensations. N’ayez peur de rien. Un nouvel hédonisme ! Voilà ce que veut notre siècle. Vous pourriez en être le symbole visible. Avec votre personnalité, il n’y a rien que vous ne puissiez faire. Le monde vous appartient le temps d’une saison. À l’instant où je vous ai rencontré, j’ai vu que vous n’aviez pas conscience de ce que vous êtes vraiment, de ce que vous pourriez vraiment être. Tant de choses en vous m’ont charmé que j’ai senti la nécessité de vous parler un peu de vous. Je me suis dit que ce serait une tragédie si vous étiez gâché. Car il est si court, le temps que votre jeunesse durera, si court. Les fleurs des champs se fanent, mais elles refleurissent. Le cytise sera aussi doré en juin prochain qu’il l’est aujourd’hui. Dans un mois des étoiles pourpres apparaîtront sur la

clématite et, année après année, la verte nuit de son feuillage retrouvera ses étoiles. Mais nous ne recouvrons jamais notre jeunesse. La pulsation de joie qui bat en nous à vingt ans finit par s'affaiblir. Nos membres nous font défaut, nos sens se corrompent. Nous nous dégradons en pantins hideux, hantés par le souvenir de ces passions qui nous faisaient trop peur et de ces tentations exquises auxquelles nous n'osions pas céder. La jeunesse ! La jeunesse ! Rien ne compte que la jeunesse !

Dorian Gray écoutait, les yeux grands ouverts, stupéfait. Le rameau de lilas qu'il tenait dans la main tomba sur le gravier. Une duveteuse abeille vint bourdonner autour un moment. Puis elle se mit à voleter en tout sens parmi la pourpre chantournée des minuscules fleurs. Il l'observa avec cet étrange intérêt que l'on tente de porter à des détails insignifiants quand des choses cruciales nous effraient, ou quand nous agite une émotion nouvelle que nous ne savons pas exprimer, ou encore quand une pensée terrifiante assiège notre cerveau et nous presse de capituler. Au bout d'un moment, elle s'éloigna. Il la vit se faufiler à l'intérieur de la trompette tachée d'un convolvulus de Tyr. La fleur parut frissonner puis commença à se balancer doucement.

Hallward apparut soudain à la porte de l'atelier, les priant de rentrer par de grands gestes frénétiques. Ils se tournèrent l'un vers l'autre et sourirent.

— J'attends, cria Hallward. Allez, rentrez. La lumière est absolument parfaite, et vous pouvez apporter vos verres.

Ils se levèrent et descendirent l'allée d'un pas traînant. Deux papillons vert et blanc passèrent à côté d'eux et, dans le poirier au fond du jardin, une grive se mit à chanter.

— Vous êtes heureux d'avoir fait ma connaissance, M. Gray, dit Lord Henry en le regardant.

— Oui, j'en suis heureux à présent. Je me demande si ce sera toujours le cas.

— Toujours ! Quel mot affreux. Je frissonne chaque fois que je l'entends. Les femmes adorent l'utiliser. Elles ruinent toutes les histoires d'amour en essayant de les faire durer pour toujours. De plus, c'est un mot qui ne veut rien dire. L'unique différence entre un caprice et la passion de toute une vie est que le caprice dure un peu plus longtemps.

Comme ils pénétraient dans l'atelier, Dorian Gray posa sa main sur le bras de Lord Henry.

— Alors, que notre amitié soit un caprice, murmura-t-il en rougissant de sa propre audace, avant de monter sur l'estrade et de reprendre sa pose.

Lord Henry se laissa tomber dans un large fauteuil en osier et l'observa. Le silence n'était rompu que par le bruit du pinceau s'affairant sur la toile, et il devenait complet chaque fois que Hallward se reculait pour regarder son œuvre à distance. Dans les paisibles rayons qui filtraient en oblique par la porte entrouverte, la poussière dansait comme des paillettes d'or. Les lourds effluves des roses semblaient tout recouvrir.

Au bout d'un quart d'heure environ, Hallward s'arrêta de peindre. Il regarda Dorian Gray un long moment puis le tableau un long moment encore, mordant l'extrémité d'un de ses énormes pinceaux et souriant.

— Il est terminé, s'exclama-t-il enfin, sur quoi il se baissa pour inscrire son nom en fines lettres vermillon dans le coin gauche de la toile.

Lord Henry s'approcha et examina le portrait. C'était sans aucun doute une œuvre d'art extraordinaire, aussi extraordinaire que sa ressemblance avec le modèle.

— Mon cher ami, je vous félicite chaleureusement, dit-il. M. Gray, venez donc vous admirer.

Le garçon sursauta comme si on l'avait tiré d'un rêve.

— C'est vrai ? Il est fini ? murmura-t-il en descendant de l'estrade.

— Pour de bon, fit Hallward. Et tu as superbement posé aujourd'hui. Je te dois beaucoup.

— J'en suis le seul responsable, interrompit Lord Henry. N'est-ce pas, M. Gray ?

Dorian ne répondit rien, mais passa avec nonchalance devant son portrait puis se tourna vers lui. À sa vue, il eut un mouvement de recul et ses joues se colorèrent un instant de plaisir. Une expression de joie illumina ses yeux comme s'il se reconnaissait pour la première fois. Il resta immobile, confondu, tout juste conscient que Hallward lui parlait, mais incapable de saisir le sens de ses paroles. Le sentiment de sa propre beauté lui parvenait comme une révélation. C'était la première fois qu'il l'éprouvait. Il n'avait pris les compliments de Basil Hallward que pour ces charmantes

exagérations que l'on prononce sous le coup de l'amitié. Il les avait écoutés, en avait ri et les avait oubliés. Ils n'avaient eu aucune influence à l'intérieur de lui. Puis était arrivé Lord Henry avec son curieux panégyrique de la jeunesse et sa terrible mise en garde contre sa brièveté. Il avait été touché sur le moment et maintenant, alors qu'il contemplait le reflet de sa propre beauté, toute l'acuité de cette description le foudroyait. Oui, un jour viendrait où son visage serait ridé et flétri, ses yeux éteints et ternis, sa gracieuse silhouette usée et déformée. Le pourpre s'effacerait de ses joues et l'or disparaîtrait de sa chevelure. La vie qui façonnerait son âme allait abîmer son corps. Il deviendrait ignoble, hideux et fruste.

À cette pensée, une douleur aiguë le transperça comme un couteau et fit trembler toutes les délicates fibres de son être. Ses yeux prirent la couleur profonde de l'améthyste et se voilèrent de larmes. Il avait l'impression qu'une main glacée recouvrait son cœur.

— Il ne te plaît pas ? finit par s'écrier Hallward, quelque peu piqué par le silence du garçon, dont il ne comprenait pas le sens.

— Bien sûr qu'il lui plaît, dit Lord Henry. Qui ne l'aimerait pas ? C'est l'une des plus grandes choses qu'ait produites l'art moderne. Je vous en donnerai tout ce que vous demanderez. Il me le faut.

— Il ne m'appartient pas, Harry.

— À qui appartient-il ?

— À Dorian, bien entendu.

— Il est bien chanceux.

— Comme c'est triste ! murmura Dorian Gray, dont les yeux fixaient toujours son portrait. Comme c'est triste ! Je vais devenir vieux et affreux et repoussant. Mais ce portrait restera toujours jeune. Il ne dépassera jamais l'âge qu'il avait en ce jour précis de juin… Si seulement c'était l'inverse ! Si c'était moi qui restais éternellement jeune et ce portrait qui vieillissait ! Pour cela – pour cela – je donnerais tout ! Oui, il n'y a rien au monde que je ne donnerais pas !

— Je doute qu'un tel arrangement vous convienne, Basil, s'exclama Lord Henry en riant. Ce serait plutôt malheureux pour vous.

— Je m'y opposerais très fermement, Harry.

Dorian Gray se tourna vers lui.

— Je n’ai pas de mal à te croire, Basil. Tu préfères ton art à tes amis. J’ai autant de valeur à tes yeux qu’une statue de bronze vert. Si ce n’est moins.

Hallward le regardait stupéfait. Cela ressemblait si peu à Dorian. Qu’était-il arrivé ? Il semblait presque en colère. Son visage était rouge et ses joues en feu.

— Oui, reprit-il, je vaux moins pour toi que ton Hermès en ivoire ou ton Faune en argent. Tu les aimeras toute ta vie. Moi, combien de temps m’aimeras-tu ? Jusqu’à ce que ma première ride apparaisse, je suppose. Je sais maintenant qu’en perdant sa beauté, quoi que ce mot veuille dire, on perd tout. Ton tableau me l’a appris. Lord Henry a parfaitement raison. La jeunesse est le seul bien qui vaille. Quand je m’apercevrai que j’ai commencé à vieillir, je me tuerai.

Hallward blêmit et lui prit la main.

— Dorian ! Dorian ! s’écria-t-il, ne dis pas des choses pareilles. Je n’ai jamais eu un ami comme toi et je n’en aurai jamais d’autre. Serais-tu jaloux des objets ?

— Je suis jaloux de tout ce dont la beauté ne meurt pas. Je suis jaloux de ce portrait que tu as peint de moi. Pourquoi devrait-il conserver ce que moi, je perdrai ? Chaque instant qui passe m’enlève quelque chose pour le lui donner. Oh ! si seulement c’était le contraire ! Si le portrait pouvait s’altérer et moi, rester à jamais tel que je suis aujourd’hui. Pourquoi l’as-tu peint ? Un jour viendra où il me narguera, et atrocement.

Des larmes brûlantes inondèrent ses yeux ; il lui arracha sa main et, se jetant sur le divan, enfouit son visage dans les coussins comme s’il était en prière.

— Tout cela, c’est votre faute, Harry, dit Hallward d’une voix amère.

— Ma faute ?

— Oui, la vôtre, et vous le savez.

Lord Henry haussa les épaules.

— Nous avons affaire au véritable Dorian Gray, voilà tout.

— C’est faux.

— Si c’est faux, qu’ai-je à voir là-dedans ?

— Vous auriez dû vous en aller quand je vous l’ai demandé.

— Je suis resté quand vous me l’avez demandé.

— Harry, je refuse de me disputer avec mes deux meilleurs amis en même temps ; mais à vous deux, vous avez réussi à me faire détester la plus belle œuvre que j’ai jamais réalisée et je vais la détruire. Ce n’est jamais que de la toile et de la couleur. Je ne la laisserai pas pourrir nos vies à tous trois.

Dorian Gray releva sa tête dorée du coussin et, le visage livide et les yeux embués de larmes, le regarda s’approcher de la table à peinture en bois clair installée sous la haute fenêtre à rideaux. Qu’était-il en train de faire ? Ses doigts parcouraient l’amoncellement de tubes en étain et de pinceaux séchés, à la recherche de quelque chose. Voilà, le long couteau à palette avec sa fine lame d’acier souple. Il l’avait trouvé. Il allait lacérer la toile.

Réprimant un sanglot, il bondit du canapé et se rua sur Hallward pour lui voler le couteau et s’enfuir avec à l’autre bout de l’atelier.

— Non, Basil, ne fais pas ça ! cria-t-il. Ce serait commettre un meurtre !

— Je suis heureux de voir que finalement tu apprécies mon travail, Dorian, dit froidement Hallward une fois remis de sa surprise. Je ne pensais pas que cela arriverait un jour.

— Que je l’apprécie ? J’en suis amoureux, Basil. C’est une part de moi-même, je le sens.

— Eh bien dès que tu seras sec, on te vernira, on t’encadrera et on t’expédiera chez toi. Alors tu pourras disposer de toi-même comme il te plaira.

Il traversa la pièce et sonna pour le thé.

— Dorian, tu prendras du thé, naturellement ? Vous de même, Harry ? Le thé est le seul plaisir simple qui nous reste.

— Je ne suis pas amateur de plaisirs simples, fit Lord Henry. Ni de scènes, sauf au théâtre. Vous êtes insensés, tous les deux ! Je me demande bien qui a pu définir l’homme comme un animal rationnel. Jamais définition plus hâtive ne fut donnée. L’homme est beaucoup de choses, mais il n’est pas rationnel. Et c’est tant mieux en fin de compte : même si je préférerais que vous ne vous chamailliez pas à propos de ce portrait. Vous feriez mieux de me le céder, Basil. Ce jeune imbécile n’en veut pas vraiment ; moi, oui.

— Si tu laisses un autre que moi s’en emparer, Basil, je ne te le pardonnerai jamais ! s’écria Dorian Gray. Et je ne permets pas que l’on me traite de jeune imbécile.

— Tu sais bien que ce tableau t’appartient, Dorian. Je te l’ai donné avant même qu’il n’existe.

— Vous savez aussi que vous vous êtes quelque peu comporté comme un imbécile, M. Gray, et que cela ne vous fâche pas vraiment qu’on dise que vous êtes jeune.

— J’en aurais été très fâché ce matin, Lord Henry.

— Ah ! ce matin ! Vous avez vécu depuis.

On frappa à la porte ; le maître d’hôtel entra avec le plateau à thé et le posa sur une petite table japonaise. Il y eut un cliquetis de tasses et de soucoupes et le sifflement d’une théière géorgienne à cannelures. Un page apporta deux plats surmontés de cloches en porcelaine. Dorian Gray servit le thé. Les deux hommes s’approchèrent lentement de la table et examinèrent ce qui se trouvait sous les couvercles.

— Allons au théâtre ce soir, dit Lord Henry. Il se joue forcément quelque chose quelque part. J’ai promis de dîner au White’s[3], mais ce n’est qu’avec un vieil ami ; je peux lui expédier un télégramme disant que je suis malade ou que je suis empêché car j’ai pris un engagement ultérieur. Ce serait une excuse charmante, je trouve : sa franchise créerait la surprise.

— Quelle corvée de s’habiller pour sortir, marmonna Hallward. En plus un habit de soirée est toujours affreux quand on le porte.

— Oui, répondit Lord Henry d’un air songeur, le costume de notre temps est détestable. Il est si sombre, si déprimant. Le péché est la seule touche de couleur qui subsiste dans la vie moderne.

— Vous devez vous abstenir de parler ainsi devant Dorian, Harry.

— Devant quel Dorian ? Celui qui est en train de nous servir le thé ou celui du portrait ?

— Devant aucun.

— J’aimerais aller au théâtre avec vous, Lord Henry, dit le garçon.

— Alors venez donc ; vous venez aussi, Basil, n’est-ce pas ?

— Vraiment, je ne peux pas. Cela vaut mieux. J’ai beaucoup de travail à faire.

— Eh bien, dans ce cas, nous n’irons que vous et moi, M. Gray.

— J’en serais fou de joie.

Basil Hallward se mordit la lèvre et se dirigea, tasse à la main, vers le portrait.

— Je vais rester en compagnie du vrai Dorian, fit-il tristement.

— Est-ce bien le vrai Dorian ? s’écria le modèle original en se précipitant vers lui. Suis-je vraiment comme ça ?

— Oui ; tu es exactement comme ça.

— Comme c’est merveilleux, Basil !

— Du moins en apparence. Mais lui ne changera jamais, dit Hallward. Cela compte.

— Les gens font une telle histoire de la fidélité, murmura Lord Henry. Alors qu’au fond, c’est une question purement physiologique. Elle n’a rien à voir avec notre volonté. Elle s’attrape ou bien par accident, ou bien par un désagréable effet du caractère. Les jeunes veulent être fidèles et ne le sont pas ; les vieux veulent être infidèles et ne le peuvent pas : voilà tout ce qu’on peut dire.

— Ne va pas au théâtre ce soir, Dorian, dit Hallward. Reste dîner avec moi.

— Je ne peux pas.

— Pourquoi ?

— Parce que j’ai promis à Lord Henry de l’accompagner.

— Tenir tes promesses ne le fera pas t’aimer plus. Il enfreint toujours les siennes. Je t’en prie, n’y va pas.

Le garçon eut un rire et hocha la tête.

— Je t’en supplie.

Il hésita et tourna son regard vers Lord Henry, qui les observait de la table à thé avec un sourire amusé.

— Il faut que je m’en aille, Basil, répondit-il.

— Très bien, fit Hallward, qui alla poser sa tasse sur le plateau. Il se fait tard et vous devez vous habiller, vous feriez mieux de ne pas perdre de temps. Au revoir, Harry. Au revoir, Dorian. Reviens me voir bientôt. Viens demain.

— Certainement.

— Tu n'oublieras pas ?

— Non, bien sûr que non.

— Et… Harry !

— Oui, Basil ?

— Rappelez-vous ce que je vous ai demandé quand nous étions dans le jardin ce matin.

— Je l'ai oublié.

— Je vous fais confiance.

— J'aimerais pouvoir me faire confiance, dit Lord Henry en riant. Venez, M. Gray, mon fiacre est devant la porte, je peux vous déposer chez vous. Au revoir, Basil. Ce fut une après-midi tout à fait passionnante.

Lorsque la porte se referma derrière eux, Hallward se laissa choir sur un canapé et une expression de douleur s'empara de son visage.

III

Un mois plus tard, par une après-midi, Dorian Gray reposait dans un luxueux fauteuil de la petite bibliothèque de Lord Henry, à sa maison de Curzon Street. C'était une pièce fort charmante dans son genre, avec ses hauts lambris de chêne vert impérial, sa frise couleur crème, son plafond à moulures et sa moquette de feutre brique jonchée de tapis en soie persans à longues franges. Sur une minuscule table en bois de satin se dressait une statuette de Clodion[1], à côté de laquelle était posé un volume des *Cent Nouvelles*[2] relié par Clovis Ève[3] pour Marguerite de Valois[4] et semé des marguerites d'or que la reine s'était choisies pour emblème. De grands vases en porcelaine bleue contenant des tulipes perroquet étaient disposés sur la tablette de la cheminée et les petits carreaux plombés de la fenêtre diffusaient la lumière aux tons abricot de l'été londonien.

Lord Henry n'était pas encore là. Il était toujours en retard par principe, son principe étant que la ponctualité est une voleuse de temps. C'est donc l'air un peu boudeur que le jeune homme feuilletait, de sa main paresseuse, une édition richement illustrée de *Manon Lescaut* trouvée sur un des rayons. Le tic-tac solennel et monotone de la pendule Louis XIV l'agaçait. Une fois ou deux il songea à partir.

Il finit par entendre des pas sourds sur le palier et la porte s'ouvrit.

— Vous êtes très en retard, Harry ! murmura-t-il.

— Je crains que ce ne soit pas Harry, M. Gray, répondit une voix féminine.

Il jeta un rapide coup d'œil derrière lui et se releva aussitôt.

— Je vous demande pardon, je pensais…

— Vous pensiez qu'il s'agissait de mon mari. Ce n'est que sa femme. Permettez-moi de me présenter. Je vous connais très bien par vos photographies. Je crois que mon mari en a vingt-sept de vous.

— Vingt-sept, vraiment, Lady Henry ?

— Disons vingt-six. Et je vous ai vu en sa compagnie l'autre soir à l'Opéra.

Un rire nerveux accompagnait ses paroles et elle l'observait de ses yeux pleins de vague couleur du myosotis, cette fleur qui dit : « Ne m'oubliez pas. » C'était une curieuse femme dont toutes les robes semblaient avoir été dessinées dans la fureur et enfilées dans la tempête. Elle était toujours amoureuse de quelqu'un et, sa passion n'étant jamais partagée, elle avait conservé toutes ses illusions. Elle essayait d'avoir l'air pittoresque mais ne réussissait qu'à paraître négligée. Elle s'appelait Victoria et se rendait à l'église de façon compulsive.

— C'était à *Lohengrin*, Lady Henry, je me trompe ?

— Oui, c'était pour ce cher *Lohengrin*. J'aime la musique de Wagner plus que toute autre. Elle est si bruyante que l'on peut discuter pendant toute la représentation sans que les gens vous entendent. C'est un grand avantage, ne croyez-vous pas, M. Gray ?

Le même rire nerveux en saccades s'échappa d'entre ses minces lèvres, et ses doigts se mirent à jouer avec un long coupe-papier.

Dorian sourit et hocha la tête.

— Hélas, ce n'est pas mon avis, Lady Henry. Je ne parle jamais lorsqu'il se joue de la musique – du moins de la bonne musique. Quand on entend de la mauvaise musique, c'est notre devoir de la couvrir par le bruit de la conversation.

— Ah ! c'est une des théories de Harry, n'est-ce pas, M. Gray ? Mais n'allez pas croire que je n'apprécie pas la bonne musique. Je l'adore, mais elle me fait peur. Elle me rend trop romantique. J'ai été vouée à certains pianistes – parfois à deux en même temps. Je ne sais pas ce qui les rend si spéciaux. Qu'ils soient étrangers, peut-être. Ils le sont tous, n'est-ce pas ? Même ceux nés en Angleterre finissent par le devenir, non ? C'est une prouesse de leur part et un beau compliment adressé à l'art. Cela en fait une chose tout à fait cosmopolite, n'ai-je pas raison ? Vous n'êtes jamais venu à une de mes soirées, n'est-ce pas, M. Gray ? Il faut que vous veniez. Je ne

peux pas m’offrir d’orchidées, mais je ne lésine pas sur les étrangers. Ils confèrent tant de cachet à un salon. Mais voici Harry ! Harry, je vous cherchais, je voulais vous demander quelque chose, je ne sais plus quoi, et je suis tombée sur M. Gray ici présent. Nous avons eu une discussion exquise à propos de la musique. Nous partageons les mêmes avis. Non, je crois qu’ils divergent complètement. Mais il a été exquis. Je suis si contente de l’avoir vu.

— J’en suis enchanté, mon amour, absolument enchanté, dit Lord Henry qui levait ses sombres sourcils en croissant et les regardait tous deux avec un sourire amusé. Je suis navré d’être en retard, Dorian. J’étais allé acheter un brocart ancien dans Wardour Street et j’ai dû le marchander des heures durant. De nos jours les gens savent le prix de tout, mais ne connaissent la valeur de rien.

— Malheureusement je dois partir, s’exclama Lady Henry, rompant de son rire bête le silence gênant qui s’était installé. J’ai promis à la duchesse de prendre la voiture avec elle. Au revoir, M. Gray. Au revoir, Harry. Vous sortez dîner, je suppose ? Moi aussi. Peut-être vous verrai-je chez Lady Thornbury.

— C’est fort probable, ma chère, dit Lord Henry.

Et il referma la porte après qu’elle fut sortie, battant des ailes comme un oiseau de paradis qui aurait traversé l’orage et laissant dans son sillage un léger parfum de patchouli. Il serra ensuite la main de Dorian Gray, alluma une cigarette et s’élança sur le canapé.

— N’épousez jamais une femme aux cheveux blonds, Dorian, fit-il après avoir pris quelques bouffées.

— Pourquoi, Harry ?

— Elles sont trop sentimentales.

— J’aime les personnes sentimentales.

— Ne vous mariez même jamais, Dorian. Les hommes se marient par lassitude ; les femmes, par curiosité : tous finissent déçus.

— Je crois qu’il est peu probable que je me marie ; je suis trop amoureux pour cela. C’est un de vos aphorismes. Je le mets en pratique, comme je le fais pour tout ce que vous dites.

— De qui êtes-vous amoureux ? dit Lord Henry en l’observant avec un sourire étrange.

— D’une actrice, dit Dorian qui rougissait.

Lord Henry haussa les épaules.

— Voilà des débuts plutôt clichés, murmura-t-il.

— Vous ne diriez pas cela si vous la voyiez, Harry.

— Qui est-ce ?

— Elle s’appelle Sybil Vane.

— Jamais entendu parler.

— Comme tout le monde. Mais les gens entendront parler d’elle un jour. C’est un génie.

— Mon cher enfant, aucune femme n’est un génie ; les femmes sont un sexe ornemental. Elles n’ont rien à dire, mais le font avec beaucoup d’agrément. Elles représentent le triomphe de la matière sur l’esprit, de même que nous, les hommes, représentons le triomphe de l’esprit sur la morale. Il n’y a que deux sortes de femmes : les femmes naturelles et les femmes fardées. Les premières sont très utiles. Pour obtenir une réputation de respectabilité, il suffit de les emmener souper. Les autres sont fort charmantes. Elles commettent cependant une erreur. Elles se maquillent pour avoir l’air jeunes. Nos grand-mères le faisaient afin de parler avec brio. Il fut un temps où esprit et rouge à joues allaient de pair. C’en est fini aujourd’hui. Dès lors qu’elle peut paraître dix ans de moins que sa fille, une femme est comblée. Pour ce qui est de la conversation, Londres ne compte que cinq femmes qui méritent qu’on discute avec elles, et deux d’entre elles ne sauraient être admises dans la bonne société. Enfin, parlez-moi quand même de votre génie. Depuis combien de temps la connaissez-vous ?

— Environ trois semaines. Même pas. Deux semaines et deux jours.

— Comment l’avez-vous rencontrée ?

— Je vais vous le dire, Harry, mais ne soyez pas dur. Après tout, ce ne serait jamais arrivé si je n’avais pas fait votre connaissance. Vous m’avez empli d’un fougueux désir de tout connaître de la vie. Après notre rencontre, pendant des jours, j’ai eu l’impression que quelque chose palpitait dans mes veines. Quand je flânais au Parc[5] ou que je parcourais Piccadilly, je regardais toutes les personnes que je croisais en me

demandant, pris d’une folle curiosité, quel genre de vie elles pouvaient mener. Certaines me séduisaient. D’autres me terrorisaient. Un poison exquis flottait dans l’air. J’avais soif de sensations. Un soir, vers sept heures, je décidai de sortir en quête d’aventure. J’avais le sentiment que dans notre Londres gris et monstrueux, avec ses myriades d’habitants, ses pécheurs magnifiques et ses péchés sordides, pour reprendre une de vos formules, quelque chose m’attendait. J’avais envie de faire mille choses. Le danger suffisait à me combler d’allégresse. Je me suis souvenu de vos paroles lors de cette merveilleuse soirée où nous dînâmes ensemble pour la première fois : vous m’aviez dit que la recherche de la beauté constituait le pernicieux secret de l’existence. J’ignore ce que j’espérais, mais je sortis et commençai à marcher vers l’est, ne tardant pas à perdre mon chemin dans un labyrinthe de rues crasseuses et de places noires où pas un brin d’herbe ne poussait. Vers huit heures et demie, je passai devant un petit théâtre miteux éclairé par d’immenses brûleurs à gaz et couvert d’affiches tapageuses. Un Juif hideux, vêtu du gilet le plus inconcevable qu’il m’ait été donné de voir, se tenait à l’entrée, fumant un infâme cigare. Ses cheveux retombaient en boucles graisseuses et un énorme diamant brillait au milieu de sa chemise pleine de taches. « Une loge, milord ? » dit-il en me voyant, sur quoi il ôta son chapeau dans une superbe démonstration de servilité. Je lui trouvai, Harry, quelque chose d’amusant. Il était tellement monstrueux. Vous allez vous moquer de moi, je le sais, mais je suis bel et bien entré, et je me suis acquitté de toute une guinée pour une loge. Je ne comprends toujours pas pourquoi j’ai agi ainsi ; et pourtant, si je ne l’avais pas fait, j’aurais manqué la plus grande histoire d’amour de ma vie. Je vois que vous riez. Vous êtes odieux !

— Je ne ris pas, Dorian ; du moins pas de vous. Mais vous ne devriez pas dire la plus grande histoire d’amour de votre vie. Vous devriez dire la première. Vous serez toujours aimé et vous serez toujours amoureux de l’amour. L’avenir vous réserve des choses exquises. Ceci n’est que le début.

— Me croyez-vous si superficiel ? s’écria Dorian Gray avec colère.

— Non, je vous crois très profond.

— Que voulez-vous dire ?

— Mon cher enfant, les êtres superficiels sont ceux qui n’aiment qu’une fois dans leur vie. Ce qu’ils appellent leur loyauté et leur dévouement est ce que j’appelle la léthargie de la routine ou le manque d’imagination. La

fidélité est à la vie affective ce que la cohérence est à la vie intellectuelle : un simple aveu d'échec. Mais je ne veux pas vous interrompre. Continuez votre histoire.

— Eh bien, je me suis retrouvé assis dans une affreuse petite loge avec, face à moi, un rideau de scène des plus vulgaires. De derrière le rideau de ma loge, j'examinai la salle. Le mauvais goût régnait ; partout, des cupidons et des cornes d'abondance, comme sur un gâteau de mariage de troisième choix. La galerie et le parterre étaient plutôt remplis, mais les deux rangées de fauteuils défraîchis qui formaient l'amphithéâtre étaient complètement vides et il n'y avait presque personne dans ce qu'ils devaient appeler la corbeille. Des femmes circulaient proposant des oranges et de la bière de gingembre, et on s'adonnait à une consommation frénétique de noisettes.

— Cela devait ressembler en tout point à la belle époque du Drame anglais.

— En tout point, j'imagine, et c'était épouvantable. Je commençais à vouloir partir quand j'aperçus le programme. Et quelle pièce croyez-vous qu'on jouait, Harry ?

— Je dirais *Le Jeune Sot, ou Idiot mais innocent*[6]. Je crois que c'est le genre de pièces qui plaisait à nos aïeux. Plus je vis, Dorian, plus je suis persuadé que rien de ce qui était bon pour nos ancêtres n'est bon pour nous. En art comme en politique, *les grand-pères ont toujours tort*[7].

— Cette pièce-là était assez bonne pour nous, Harry. C'était *Roméo et Juliette*. Je dois reconnaître que l'idée de voir jouer du Shakespeare dans un lieu pareil ne m'enchantait guère. Pourtant, j'éprouvais aussi une certaine curiosité. Je décidai de rester au moins pour le premier acte. Il y eut un orchestre atroce, dirigé par un jeune Juif assis à un piano délabré, qui faillit me faire fuir, mais finalement le rideau se leva et la pièce commença. Roméo était un gros monsieur d'un certain âge, aux sourcils charbonnés, à la voix de tragédien éraillée et au gabarit de tonneau. Mercutio était presque aussi mauvais. Il était interprété par le bouffon de la troupe, qui avait introduit des pitreries de son cru et semblait dans les meilleurs termes avec le parterre. Ils étaient aussi grotesques que le décor, qu'on aurait dit sorti d'une pantomime d'il y a cinquante ans. Mais Juliette ! Harry, représentez-vous une fille d'à peine dix-sept ans, le visage comme une fleur, une petite tête grecque à la chevelure brun sombre coiffée en nattes torsadées, des yeux violets où se puisait la passion, des lèvres pareilles aux pétales d'une

rose. De ma vie je n'avais jamais vu chose aussi ravissante. Vous m'avez dit un jour que le pathos vous laissait de marbre, mais que la beauté, la simple beauté, pouvait vous émouvoir aux larmes. Croyez-moi, Harry, c'est à peine si je voyais cette fille tant mes yeux étaient mouillés. Et sa voix… Je n'en avais jamais entendu de semblable. D'abord très basse, avec des notes profondes et moelleuses qui semblaient se détacher parfaitement. Puis elle monta quelque peu, prenant le timbre d'une flûte ou d'un hautbois éloigné. Dans la scène du jardin, il y avait en elle toute cette extase vibrante qu'on entend juste avant l'aube quand chantent les rossignols. Il y eut des moments, plus tard, où elle était pleine de l'impétueuse passion d'un ensemble de violons. Vous savez comme une voix peut être bouleversante. Votre voix et celle de Sybil Vane sont deux choses que je n'oublierai jamais. Si je ferme les yeux, je les entends, et chacune me parle à sa manière. Je ne sais pas laquelle écouter. Pourquoi ne devrais-je pas aimer cette jeune fille ? Harry, je l'aime, c'est un fait. Elle est tout pour moi. Soir après soir, je vais la voir jouer. Un soir elle est Rosalinde et le lendemain elle est Imogène[8]. Sous mes yeux elle est morte dans les ténèbres d'un tombeau italien, buvant le poison des lèvres de son amant. Je l'ai regardée parcourir la forêt d'Ardenne, déguisée en joli garçon portant des hauts-de-chausses, un pourpoint et un mignon petit chapeau. Elle est devenue folle et s'est présentée à un roi coupable pour lui faire porter de la rue et goûter des herbes amères. Elle a été innocente et les mains noires de la jalousie ont écrasé son cou frêle comme un roseau[9]. Je l'ai vue à tous les âges et dans tous les costumes. Les femmes ordinaires ne sollicitent jamais l'imagination. Elles sont circonscrites à leur siècle. Aucune magie ne les transfigure jamais. Leur âme se donne à voir aussi facilement que leur bonnet. On peut toujours les deviner. Pas une ne possède quelque once de mystère. Le matin elles se font promener dans le Parc, et l'après-midi elles bavardent à des thés. On connaît leur sourire stéréotypé et leurs manières à la mode. Elles sont tellement prévisibles. Mais une actrice ! Quelle différence ! Pourquoi ne pas m'avoir dit, Harry, que les seules choses dignes d'être aimées étaient les actrices ?

— Parce que j'en ai aimé tellement, Dorian.

— Oh, bien sûr, d'horribles créatures aux cheveux teints et au visage fardé.

— Ne dénigrez pas les cheveux teints et les visages fardés. Ils ont un charme extraordinaire, parfois.

— Maintenant je regrette de vous avoir parlé de Sybil Vane.

— Vous n'auriez pas pu vous en empêcher, Dorian. Toute votre vie vous me rapporterez ce que vous faites.

— Oui, Harry, je crois que vous avez raison. Je ne peux rien vous cacher. Vous exercez une curieuse influence sur moi. Si je commettais un crime, je viendrais vous le confesser. Vous me comprendriez.

— Les êtres comme vous, les rayons de soleil obstinés de la vie, ne commettent pas de crimes, Dorian. Je vous sais gré du compliment, malgré tout. À présent, dites-moi – passez-moi donc les allumettes, vous serez gentil ; merci – Sybil Vane est-elle votre maîtresse ?

Dorian Gray se leva d'un bond, les joues écarlates et les yeux enflammés.

— Comment osez-vous insinuer pareille chose, Harry ? C'est immonde. Sybil Vane est sacrée !

— Seules les choses sacrées méritent qu'on les touche, Dorian, dit Lord Henry avec un étrange accent pathétique. Mais pourquoi vous énerver ? Je présume qu'elle deviendra votre maîtresse un jour. Quand on est amoureux, on commence toujours par se tromper soi-même et on finit toujours par tromper les autres. C'est ce que le monde appelle une histoire d'amour. Vous avez fait sa connaissance, au moins ?

— Bien entendu, j'ai fait sa connaissance. Lors de ma première soirée au théâtre, l'affreux Juif est passé dans ma loge après la représentation et a proposé de m'emmener en coulisses pour me la présenter. Je lui ai rétorqué, furieux, que Juliette était morte depuis plusieurs siècles et que son corps reposait dans un tombeau de marbre à Vérone. À en juger par son air éberlué, il dut se dire que j'avais bu trop de champagne, ou quelque chose d'approchant.

— Cela ne m'étonne pas.

— Je ne fus pas étonné non plus. Il me demanda ensuite si j'écrivais dans un journal. Je lui dis que je n'en lisais même jamais. Il parut affreusement déçu, et me confia que tous les critiques dramatiques tramaient un complot contre lui et qu'ils étaient tous corrompus.

— Je crois que, sur ce point, il a entièrement raison. D’un autre côté, la plupart se laissent acheter pour presque rien.

— En tout cas, il semblait penser qu’ils étaient au-dessus de ses moyens. Au même moment, on éteignait les lumières dans la salle et il me fallut partir. Il voulut me faire goûter des cigares dont il faisait grand éloge. Je refusai. Le lendemain soir, bien sûr, je revins au théâtre. En me voyant, il me gratifia d’une révérence et insista pour me qualifier de grand protecteur des arts. C’était une brute de la pire espèce, bien qu’il conçût une formidable passion pour Shakespeare. Il m’a dit un jour, non sans fierté, qu’il devait ses trois banqueroutes entièrement au poète, qu’il tenait absolument à appeler le « Barde ». Il en parlait comme de glorieux faits d’armes.

— C’en sont, mon cher Dorian, et même de très glorieux. Mais quand avez-vous parlé pour la première fois à Mlle Sybil Vane ?

— Le troisième soir. Elle venait de jouer Rosalinde. Je ne pus m’empêcher d’aller à sa rencontre. Je lui avais lancé des fleurs et elle m’avait regardé. Du moins l’avais-je cru. Le vieux Juif se faisait insistant. Il paraissait résolu à m’amener en coulisses alors j’y consentis. N’est-il pas curieux que j’aie été si réticent à faire sa connaissance ?

— Non, je ne crois pas.

— Pourquoi, mon cher Harry ?

— Je vous le dirai une autre fois. Ce que je veux à présent, c’est que vous me parliez d’elle.

— Sybil ? Oh, elle était si timide, et si douce. Il y a chez elle quelque chose d’enfantin. Elle ouvrit des yeux ronds ravissants quand je lui dis ce que je pensais de son jeu ; elle ne semblait pas du tout consciente de son pouvoir. Je crois que nous étions tous deux assez nerveux. Le vieux Juif attendait à l’entrée de ce poussiéreux foyer, arborant un sourire grimaçant et nous débitant des discours contournés, pendant que nous restions à nous regarder comme des enfants. Comme il s’obstinait à m’appeler « Milord », je dus assurer à Sybil que je n’étais rien de tel. Elle me répondit avec la plus grande simplicité : « Vous avez plutôt l’air d’un prince. »

— Ma foi, Dorian, Mlle Sybil sait tourner un compliment.

— Vous ne la comprenez pas, Harry. Je n’étais pour elle qu’un personnage de théâtre. Elle ne sait rien de la vie. Elle vit avec sa mère, une

femme fatiguée et défraîchie qui, le premier soir, interprétait Lady Capulet dans une sorte de peignoir magenta, et qui a l'air d'avoir connu des jours meilleurs.

— Je connais cet air. Il me déprime toujours.

— Le Juif voulut me raconter son histoire, mais je répondis que cela ne m'intéressait pas.

— Vous avez eu raison. Les tragédies d'autrui ont toujours quelque chose d'infiniment mesquin.

— Seule Sybil m'intéresse. Que m'importe d'où elle vient ? De sa petite tête jusqu'à ses petits pieds, elle est absolument, entièrement divine. Je vais la voir jouer chaque jour que Dieu fait, et chaque jour elle est plus admirable.

— Voilà sans doute pourquoi vous ne dînez plus jamais avec moi. Je me disais que vous deviez avoir quelque curieuse idylle en train. C'est le cas ; mais je n'imaginais pas tout à fait les choses ainsi.

— Mon cher Harry, nous déjeunons ou soupons ensemble tous les jours, et je vous ai accompagné plusieurs fois à l'Opéra.

— Vous arrivez toujours terriblement en retard.

— C'est que je ne peux m'empêcher d'aller voir jouer Sybil, même pour un seul acte. J'ai faim de sa présence ; et quand je songe à l'âme merveilleuse qui se cache dans ce petit corps d'ivoire, je me sens tout entier pénétré d'une crainte sacrée.

— Vous pouvez dîner en ma compagnie ce soir, Dorian, je me trompe ?

Il secoua la tête.

— Ce soir elle est Imogène, répondit-il, et demain soir elle sera Juliette.

— Quand est-elle Sybil Vane ?

— Jamais.

— Je vous félicite.

— Comme vous êtes méchant ! Elle est toutes les grandes héroïnes du monde en une seule femme. Elle est plus qu'une simple personne. Vous riez, mais je vous assure qu'elle a du génie. Je l'aime et il faut que j'obtienne son amour en retour. Vous qui connaissez tous les secrets de la vie, dites-moi comment séduire Sybil Vane ! Je veux rendre Roméo jaloux.

Je veux que tous les amants défunts de cette terre entendent notre rire et se mettent à pleurer. Je veux que le souffle de notre passion ranime leur poussière, qu'il réveille leurs cendres et les fasse souffrir. Mon Dieu ! Si vous saviez, Harry, à quel point je l'adore !

Il arpentait la pièce en même temps qu'il parlait. Des taches fiévreuses enflammaient ses joues. Il était en effervescence.

Lord Henry l'observait avec délectation. Il était si différent à présent du garçon timide et craintif rencontré dans l'atelier de Basil Hallward. Sa nature s'était épanouie comme une plante et embellie de fleurs rougeoyantes. Son Âme s'était coulée hors de sa cachette secrète et le Désir était venu à sa rencontre.

— Et que proposez-vous ? finit par dire Lord Henry.

— Je veux que Basil et vous veniez la voir jouer un soir. Je n'ai pas la moindre inquiétude : vous serez forcés de reconnaître son génie. Ensuite il faudra la tirer des griffes du Juif. Elle est liée à lui pour trois ans, ou plutôt deux ans et huit mois à compter d'aujourd'hui. J'aurai, bien entendu, à lui verser quelque chose. Quand tout cela sera réglé, je choisirai un théâtre du West End[10] et la produirai comme il se doit. Elle entêtera le monde comme elle m'a entêté.

— Impossible, mon cher enfant !

— Si, elle le fera. Elle n'a pas seulement du talent, le sens inné du jeu, elle a aussi de la personnalité ; et vous m'avez souvent dit que ce sont les personnalités, non les concepts, qui émeuvent notre époque.

— Bien, quand y allons-nous ?

— Voyons. Nous sommes mardi. Disons demain. Elle interprétera Juliette.

— Très bien. Huit heures au Bristol ; je passerai prendre Basil.

— Pas huit heures, Harry, je vous en prie. Six heures et demie. Il faut y être avant le lever du rideau. Vous devez la voir au premier acte, où elle rencontre Roméo.

— Six heures et demie ! Quelle heure ! On aura l'impression de prendre un goûter dînatoire. Enfin, comme vous voudrez. Aurez-vous vu Basil d'ici là ? Ou faut-il que je lui écrive ?

— Ce cher Basil ! Il y a une semaine que je ne l'ai pas même entraperçu. Ce n'est vraiment pas gentil, alors qu'il m'a envoyé mon portrait encadré de la plus jolie des façons, dans un cadre qu'il a conçu lui-même ; et bien que je jalouse quelque peu ce portrait, d'un mois entier plus jeune que moi, je dois reconnaître qu'il me procure un plaisir immense. Peut-être feriez-vous mieux de lui écrire. Je ne veux pas le voir seul. Il dit des choses qui m'irritent.

Lord Henry sourit.

— J'imagine qu'il vous donne de bons conseils. Les gens adorent dispenser ce dont eux-mêmes ont le plus besoin.

— Suggérez-vous que Basil serait capable de passion ou d'amour ?

— Pour la passion, je ne sais pas, mais il éprouve des sentiments amoureux, sans aucun doute, dit Lord Henry avec un regard amusé. Il ne vous l'a jamais fait savoir ?

— Jamais. Il faudra que je lui pose la question. Je suis assez surpris de l'apprendre. C'est un excellent camarade, mais je le trouve un tout petit peu philistin. C'est depuis que je vous connais, Harry, que j'ai fait cette découverte.

— Mon cher enfant, Basil investit tout ce qu'il a de charmant dans son travail. Aussi ne lui reste-t-il plus pour la vie que ses préjugés, ses principes et son sens commun. Les seuls artistes que je connaisse et qui soient délicieux sur le plan personnel sont de mauvais artistes. Les bons artistes donnent tout à leur art et n'ont donc aucun intérêt en tant qu'êtres. Un grand poète, un poète génial, est la créature la moins poétique qui soit. Mais les poètes mineurs sont absolument fascinants. Plus leurs rimes sont mauvaises, plus ils ont l'air pittoresques. Avoir publié un recueil de sonnets médiocres suffit à rendre un homme tout à fait irrésistible. Il vit la poésie qu'il ne peut pas écrire. Les autres écrivent la poésie qu'ils n'osent pas traduire en actes.

— Je me demande, Harry, s'il en est bien ainsi, dit Dorian Gray en saisissant sur la table un grand flacon à bouchon doré et humectant son mouchoir de parfum. Ce doit être vrai puisque vous le dites. Et maintenant, je vous quitte. Imogène m'attend. N'oubliez pas pour demain. Au revoir !

Lorsqu'il sortit de la pièce, Lord Henry abaissa ses lourdes paupières et se mit à réfléchir. Peu de gens l'avaient intéressé autant que Dorian Gray ; pourtant, que le garçon fût follement épris de quelqu'un d'autre ne lui

causait pas le moindre pincement d'irritation ou de jalousie. Il était enchanté. Cela en faisait un objet d'étude plus intéressant. Les méthodes de la Science l'avaient toujours fasciné, mais ce qu'elle décrivait d'ordinaire lui semblait trivial et sans intérêt. Ainsi avait-il commencé à pratiquer la vivisection sur lui-même, ayant fini par la pratiquer sur les autres. La vie humaine : telle était, pour lui, la seule chose digne d'examen. Tout était dérisoire en comparaison. Quand on regardait la vie se fondre dans son curieux creuset de souffrances et de plaisirs, il était impossible de se protéger derrière un masque de verre, d'empêcher que les vapeurs sulfureuses ne dérèglent notre cerveau et que des idées monstrueuses ou des rêves tordus ne tourmentent notre imagination. Certains poisons étaient si subtils qu'on était obligé, pour en connaître les propriétés, de se laisser contaminer par eux. Certaines maladies étaient si étranges qu'il fallait les avoir contractées pour en comprendre la nature. Mais ensuite, quelle récompense prodigieuse ! Comme le monde devenait merveilleux ! Ah ! grand délice que celui de remarquer la logique singulièrement rigoureuse de la passion et le bouillonnement émotionnel de l'intelligence ; d'observer où ils se rencontraient et où ils se séparaient, en quel point ils étaient à l'unisson et en quel point ils étaient en désaccord. Qu'importait le prix ? On ne payait jamais trop cher une sensation.

Une lueur de plaisir éclaira ses yeux d'agate brune : il savait que c'était grâce à des paroles prononcées par lui, des paroles mélodieuses exprimées par une voix mélodieuse, que l'âme de Dorian Gray s'était tournée vers cette candide jeune fille et était tombée en adoration. Pour une large part, ce garçon était sa création. Il l'avait rendu précoce. Cela n'était pas anodin. Les gens ordinaires attendaient que la vie leur révélât ses secrets mais, à une poignée d'élus, les mystères de l'existence étaient divulgués avant que le voile ne soit levé. C'était parfois le fait de l'Art, et surtout de la littérature, qui traitait directement des passions et de l'intellect. Mais il arrivait qu'une personnalité complexe prît la place de l'art et assumât sa charge, qu'elle fût elle-même, à sa façon, une véritable œuvre d'art, la Vie produisant ses chefs-d'œuvre pleins de subtilité au même titre que la poésie, la sculpture ou la peinture.

Oui, le jeune homme était précoce. Le printemps n'était pas achevé qu'il faisait déjà ses vendanges. L'ardeur et la passion de la jeunesse étaient en lui, mais il devenait lucide. Le regarder était exquis. Avec son beau visage et sa belle âme, il suscitait l'émerveillement. La tournure que les choses

prenaient, ou étaient destinées à prendre, n'avait pas d'importance. Il ressemblait à une de ces silhouettes gracieuses aperçues au milieu d'un cortège ou sur une scène de théâtre, dont les joies nous paraissent lointaines, mais dont les chagrins attisent notre sensibilité esthétique et dont les blessures sont comme des roses rouges.

L'âme et le corps, le corps et l'âme : que de mystère là-dedans ! Il y avait de l'animalité dans l'âme et le corps avait ses moments de spiritualité. Les sens pouvaient s'affiner et l'intelligence se dégrader. Qui savait dire où l'élan charnel s'arrêtait, où l'élan psychique commençait ? Les définitions arbitraires des psychologues étaient si futiles ! Et pourtant, quelle difficulté à trancher entre les affirmations des différentes écoles ! L'âme était-elle un fantôme siégeant dans la maison du vice ? Ou le corps était-il situé à l'intérieur de l'âme, comme le pensait Giordano Bruno ? La séparation de l'esprit et de la matière était mystérieuse, et leur union l'était tout autant.

Serions-nous jamais capables de faire de la psychologie une science si exacte qu'elle nous révélerait tous les infimes ressorts de l'existence ? Pour l'heure, nous nous méprenions toujours sur nous-mêmes et comprenions rarement autrui. L'expérience n'avait pas de valeur éthique. C'était simplement le nom que nous donnions à nos erreurs. En règle générale, les hommes l'avaient considérée comme un indicateur de danger, lui avaient reconnu une certaine efficacité morale dans la formation du caractère et l'avaient vantée comme quelque chose qui enseignait les exemples à suivre et montrait ceux à éviter. Mais l'expérience n'était pas une force motrice. Elle influait aussi peu sur nos actions que la conscience elle-même. Elle se contentait de démontrer que notre avenir serait identique à notre passé ; qu'un péché, commis une première fois avec répugnance, ne cesserait d'être reproduit dans la jubilation.

Il était clair pour lui que la méthode expérimentale était la seule qui permettrait d'arriver à une analyse scientifique des passions ; et Dorian Gray constituait un sujet à sa mesure, semblant promettre de riches et féconds résultats. Son amour subit pour Sybil Vane était un phénomène psychologique des plus intéressants. Certainement la curiosité y était-elle pour beaucoup, la curiosité et le désir d'expériences nouvelles ; pour autant il s'agissait d'une passion non pas simple, mais fort complexe. L'instinct purement sensuel de la jeunesse s'était transformé sous l'effet de l'imagination ; il s'était changé en quelque chose qui paraissait, au garçon

lui-même, ne plus avoir de lien avec la sensibilité, et n’en était donc que plus dangereux. C’étaient les passions dont nous méconnaissions les causes qui nous tyrannisaient avec le plus de force. Nos motifs les moins pressants étaient ceux que nous savions analyser. Bien souvent nous croyions faire des expériences sur les autres, quand nous étions en fait notre propre cobaye.

Tandis que Lord Henry méditait ces pensées, on frappa à la porte et son valet entra, lui rappelant qu’il était temps de s’habiller pour aller dîner. Il se leva et jeta par la fenêtre un regard sur la rue. Le soleil couchant avait frappé d’or pourpre les fenêtres supérieures des maisons d’en face. Les carreaux rougeoyaient comme des plaques de métal incandescent. Au-dessus, le ciel était une rose aux tons délavés. Il songea à la jeune vie couleur de feu de Dorian Gray, et se demanda comment tout cela finirait.

Lorsqu’il rentra chez lui, vers minuit et demi, il trouva un télégramme sur la table du vestibule. Il l’ouvrit et vit qu’il était de Dorian. Il annonçait ses fiançailles avec Sybil Vane.

IV

— Je suppose que vous connaissez la nouvelle, Basil ? dit Lord Henry le lendemain soir, alors que Hallward faisait son entrée dans un petit salon privé du Bristol où le couvert était mis pour trois.

— Non, Harry, répondit Hallward en remettant son chapeau et son manteau au garçon, qui attendait le buste incliné. De quoi s'agit-il ? Pas de politique, j'espère ? La politique ne m'intéresse pas. Il n'y a pas, dans toute la Chambre des communes, un seul homme dont il vaille la peine de faire le portrait. Quoique, en fait de peinture, nombre d'entre eux eussent bien besoin d'un petit blanchiment.

— Dorian Gray est fiancé, dit Lord Henry en le couvant du regard.

Hallward blêmit ; ses yeux furent traversés d'un étrange éclat avant de s'éteindre complètement.

— Dorian fiancé ! s'écria-t-il. Impossible !

— C'est la stricte vérité.

— À qui ?

— À je ne sais plus quelle petite comédienne.

— Je ne peux pas le croire. Dorian est bien trop raisonnable.

— Dorian est bien trop sage pour ne pas s'autoriser une folie de temps en temps, mon cher Basil.

— Le mariage n'est pas tout à fait une chose qui puisse se faire « de temps en temps », Harry, dit Hallward avec un sourire.

— Sauf en Amérique ! Mais je n'ai pas dit qu'il était marié. J'ai dit qu'il était fiancé. C'est très différent. Je me rappelle chaque détail de ma vie

d'homme marié, mais n'ai pas le moindre souvenir de mon état de fiancé. J'aurais tendance à penser que je ne l'ai jamais été.

— Mais songez à l'extraction de Dorian, à son rang, à sa fortune. Épouser quelqu'un d'une condition si inférieure serait inepte.

— Dites-lui cela si vous voulez qu'il épouse cette fille, Basil. Vous achèverez de le convaincre. Lorsqu'un homme commet un acte parfaitement stupide, il obéit toujours aux motifs les plus nobles qui soient.

— J'espère que la jeune fille est convenable, Harry. Je ne tiens pas à voir Dorian s'attacher à une vile créature susceptible de souiller son être et d'abîmer son intelligence.

— Oh, elle est mieux que convenable, elle est très belle, murmura Lord Henry en prenant une gorgée de vermouth à l'orange amère. Dorian dit qu'elle est très belle ; et il se trompe rarement en cette matière. Le portrait que vous avez peint de lui a aiguisé son sens de la beauté physique. Il a eu, entre autres, cette heureuse conséquence. Nous la verrons ce soir, si ce garnement n'oublie pas notre rendez-vous.

— Mais est-ce que vous l'approuvez, Harry ? demanda Hallward, qui faisait les cent pas dans le salon en se mordant la lèvre. Vraiment, vous ne pouvez pas. Cet entichement est ridicule.

— Je n'approuve ni ne désapprouve plus rien. C'est une attitude absurde face à la vie. Nous n'avons pas été envoyés sur terre pour émettre des jugements moraux. Je ne tiens jamais compte de ce que disent les gens ordinaires, et je ne m'immisce jamais dans ce que font les gens charmants. Quand je suis fasciné par une personnalité, quoi qu'elle fasse me ravit. Dorian Gray est tombé amoureux d'une jolie jeune fille qui joue du Shakespeare et il envisage de l'épouser. Pourquoi pas ? S'il épousait Messaline, il n'en serait pas moins intéressant. Vous savez que je ne suis pas un champion de la vie conjugale. Le véritable inconvénient du mariage est qu'il vous apprend à partager. Et les gens qui ont le sens du partage sont ternes. Ils manquent d'individualité. Cela dit, il existe des tempéraments qui s'enrichissent sous l'effet du mariage. Ils conservent leur amour-propre et se créent une multitude d'autres moi à aimer. Ils sont contraints de mener plusieurs vies à la fois. Ils savent bien mieux s'organiser. En outre, toute expérience vaut d'être vécue, et quoi qu'on puisse opposer au mariage, on ne lui enlèvera pas que c'est une expérience. J'espère que Dorian Gray fera d'elle sa femme, l'aimera à la folie pendant six mois, puis tombera

brusquement sous la fascination d'une autre. Tout cela serait formidable à étudier.

— Vous n'en pensez pas un mot, Harry ; vous le savez très bien. Si la vie de Dorian Gray venait à être gâchée, vous seriez le premier désolé. Vous êtes bien meilleur que vous ne le prétendez.

Lord Henry se mit à rire.

— Si nous sommes tous prompts à penser du bien des autres, c'est que nous craignons tous pour nous-mêmes. L'optimisme est fondé sur la terreur pure et simple. Nous croyons être généreux parce que nous attribuons à autrui des vertus qui pourraient nous profiter. Nous louons le banquier pour obtenir un découvert et trouvons un bon fond au bandit de grand chemin dans l'espoir qu'il épargnera nos poches. Je pense tout ce que j'ai dit. J'ai pour l'optimisme un mépris souverain. Quant à sa vie qui serait gâchée, une vie n'est jamais gâchée que lorsqu'on entrave son épanouissement. Pour abîmer un être, il suffit de le réformer. Mais voici Dorian en personne. Il vous en dira plus long que moi.

— Mon cher Harry, mon cher Basil, j'attends vos félicitations à tous deux ! dit le garçon, qui se débarrassa de sa cape à doublure satinée et serra tour à tour la main de ses deux amis. Je n'ai jamais été aussi heureux. Bien sûr cela est très soudain. C'est le propre de tous les événements délicieux. Et pourtant j'ai l'impression de l'avoir attendu toute ma vie.

Il rougissait d'excitation et de plaisir, et irradiait une beauté extraordinaire.

— Je te souhaite d'être heureux pour toujours, Dorian, dit Hallward, mais je peine à te pardonner de ne pas m'avoir annoncé tes fiançailles. Tu en as informé Harry.

— Et moi, je ne vous pardonne pas d'être en retard pour le dîner, interrompit Lord Henry, posant la main sur son épaule et ne se départant pas de son sourire. Allons, asseyons-nous et voyons ce que vaut ce nouveau chef ; ensuite vous nous direz comment tout cela est arrivé.

— Il y a fort peu à raconter, s'écria Dorian tandis qu'ils prenaient place autour de la petite table ronde. L'histoire se résume à ceci. Hier soir, après vous avoir quitté, Harry, j'ai dîné dans ce curieux restaurant italien de Rupert Street que vous m'avez fait connaître, puis je me suis rendu au théâtre. Sybil interprétait Rosalinde. Naturellement le décor était hideux et

Orlando, grotesque. Mais Sybil ! Vous auriez dû la voir ! Quand elle est apparue dans son costume de garçon, elle était tout simplement merveilleuse. Elle portait un pourpoint de velours vert mousseux avec des manches cannelle, de sveltes hauts-de-chausses bruns à jarretières croisées, un ravissant petit chapeau émeraude orné d'une plume de faucon piquée dans un bijou, et un manteau à capuchon doublé de grenat. Elle ne m'avait jamais paru plus exquise. Elle possédait toute la grâce délicate de cette tanagra qui se trouve dans ton atelier, Basil. Ses cheveux encadraient son visage comme le sombre feuillage autour d'une rose pâle. Pour ce qui est de son jeu – eh bien, vous la verrez ce soir. C'est une artiste-née. Au fond de ma loge crasseuse, j'étais tout entier captivé. J'oubliais que j'étais à Londres, au XIXe siècle. J'étais transporté en compagnie de ma bien-aimée dans une forêt inconnue. À la fin de la représentation, je suis allé en coulisses pour lui parler. Nous étions assis l'un en face de l'autre quand soudain, je surpris dans ses yeux un regard que je n'y avais encore jamais vu. Mes lèvres s'approchèrent des siennes. Nous échangeâmes un baiser. Je ne puis vous décrire ce que je ressentis en cet instant. J'eus l'impression que toute ma vie s'était concentrée en un unique point de joie parfaite, couleur de rose. Elle tremblait de tous ses membres, frissonnait comme un blanc narcisse. Puis elle tomba à genoux et me baisa les mains. Sans doute ai-je tort de vous raconter tout cela, mais c'est plus fort que moi. Il va de soi que nos fiançailles sont un secret absolu. Sa mère n'en sait même rien. J'ignore ce que diront mes tuteurs ! Lord Ridley sera furieux, c'est certain. Je m'en moque. Dans moins d'un an je serai majeur et je pourrai faire ce qui me plaît. N'ai-je pas eu raison, Basil, de trouver l'amour dans la poésie et de prendre femme dans le théâtre de Shakespeare ? Des lèvres que Shakespeare a éduquées ont susurré leur secret au creux de mon oreille. Les bras de Rosalinde m'ont enlacé et j'ai embrassé Juliette sur la bouche.

— Oui, Dorian, je suppose que tu as eu raison, dit Hallward d'une voix traînante.

— L'avez-vous vue aujourd'hui ? demanda Lord Henry.

Dorian secoua la tête.

— Je l'ai quittée au milieu de la forêt d'Ardenne et je vais la retrouver dans un verger à Vérone.

Lord Henry sirotait son champagne d'un air rêveur.

— À quel moment précis avez-vous prononcé le mot mariage, Dorian ? Et qu'a-t-elle répondu ? Peut-être ne vous en souvenez-vous plus.

— Mon cher Harry, je ne traitais pas une transaction commerciale, et je n'ai pas fait de demande en bonne et due forme. Je lui ai dit que je l'aimais et elle m'a dit qu'elle ne méritait pas d'être ma femme. Qu'elle ne le méritait pas ! À mes yeux tout est si peu de chose à côté d'elle.

— Les femmes sont fabuleuses d'esprit pratique, murmura Lord Henry, elles en recèlent bien plus que nous. Nous omettons souvent, dans des situations comme celle-ci, de mentionner le mariage, et elles ne manquent jamais de nous y faire penser.

Hallward mit la main sur son bras.

— Arrêtez, Harry. Vous avez irrité Dorian. Il est différent des autres hommes. Il ne causerait jamais le malheur de qui que ce soit. Il a une trop belle nature.

Lord Henry dirigea son regard de l'autre côté de la table.

— Dorian n'est jamais irrité avec moi. J'ai posé cette question pour la meilleure raison du monde, pour la seule, à vrai dire, qui autorise à poser des questions : la pure curiosité. Ma théorie est que ce sont toujours les femmes qui proposent le mariage, et non pas nous ; sauf bien sûr dans la bourgeoisie. Il faut dire que les bourgeois ne sont pas modernes.

Dorian Gray éclata de rire, la tête rejetée en arrière.

— Vous êtes absolument incorrigible, Harry. Mais je ne vous en veux pas. On ne peut pas se fâcher contre vous. Quand vous verrez Sybil Vane, vous vous rendrez compte que seul un monstre sans cœur pourrait lui faire du mal. Je ne comprends pas comment on peut chercher à humilier l'objet de son amour. J'aime Sybil Vane. Je voudrais l'installer sur un piédestal en or et que le monde vénère la femme qui est mienne. Qu'est-ce que le mariage ? Un vœu irrévocable. Et c'en est un que je veux prononcer. La confiance qu'elle m'accorde me rend fidèle, sa foi me rend meilleur. Lorsque je suis avec elle, je regrette que vous m'ayez appris toutes ces choses. Je deviens un autre homme. J'ai changé, et une caresse de Sybil Vane suffit à me faire oublier toutes vos théories si fallacieuses, si fascinantes, si venimeuses et si délicieuses.

— Vous aurez toujours de l'affection pour moi, Dorian, dit Lord Henry. Prenez-vous du café, messieurs ? Garçon, apportez du café et de la fine

champagne et des cigarettes. Non, oubliez les cigarettes, j'en ai. Basil, je ne puis vous laisser fumer le cigare. Vous devez fumer une cigarette. La cigarette est le parfait type de plaisir parfait : c'est exquis et cela laisse insatisfait. Que souhaiter de plus ? Oui, Dorian, vous m'aimerez toujours beaucoup. J'incarne pour vous tous ces péchés que vous n'avez jamais osé commettre.

— Que de bêtises dans votre bouche, Harry ! s'écria Dorian Gray, allumant sa cigarette à la flamme que crachait un dragon d'argent placé sur la table par le garçon. Allons au théâtre. Quand Sybil entrera en scène, vous aurez un nouvel idéal de vie. Elle incarnera pour vous quelque chose que vous n'avez jamais connu.

— J'ai tout connu, dit Lord Henry avec un regard triste, mais je suis toujours disposé à une nouvelle émotion. Je ne crois pas qu'une telle chose existe, hélas, en tout cas pour ce qui me concerne. Cela dit, votre merveilleuse jeune fille m'éblouira peut-être. J'adore le théâtre. C'est tellement plus réel que la vie. Mettons-nous en route. Dorian, vous monterez avec moi. Je suis navré, Basil, mais le coupé n'a que deux places. Il faudra que vous nous suiviez en fiacre.

Ils se levèrent et enfilèrent leur manteau, finissant leur café debout. Hallward se taisait, il était préoccupé. Quelque chose assombrissait son âme. Ce mariage lui était intolérable, et pourtant il lui semblait préférable à bien d'autres situations qui auraient pu se produire. Ils ne tardèrent pas à descendre tous les trois. Hallward prit la voiture seul, comme convenu, et regarda clignoter les feux du petit coupé qui le précédait. Un étrange sentiment d'abandon s'empara de lui. Dorian Gray ne serait plus jamais pour lui ce qu'il avait été. Ses yeux s'assombrirent ; les rues pleines de monde, crépitantes de lumières, n'étaient plus qu'un brouillard flou. Quand le fiacre s'arrêta devant le théâtre, il se sentit vieilli de plusieurs années.

V

Ce soir-là, pour une raison indéterminée, le théâtre faisait salle comble, et le gros directeur juif qui les accueillit à l'entrée affichait une mine radieuse, la bouche fendue jusqu'aux oreilles d'un sourire mielleux et tremblotant. Il les conduisit à leur loge avec une sorte d'humilité obséquieuse, remuant ses mains dodues couvertes de bijoux et parlant aussi haut qu'il le pouvait. Dorian Gray ne l'avait jamais tant exécré. C'était comme si, parti à la recherche de Miranda, il avait rencontré Caliban[1]. Lord Henry en revanche le trouva plutôt sympathique. C'est du moins ce qu'il déclara, et il insista pour lui serrer la main, l'assurant qu'il était fier de rencontrer un homme qui avait découvert un véritable génie et s'était ruiné pour Shakespeare. Hallward s'amusait à observer les visages du parterre. La chaleur était suffocante et l'énorme lustre flambait comme un monstrueux dahlia aux pétales de feu. Dans la galerie, les jeunes gens avaient ôté vestes et gilets pour les pendre à la balustrade. Ils se parlaient d'un bout à l'autre de la salle et partageaient leurs oranges avec les jeunes filles trop maquillées assises à leurs côtés. Au parterre, des femmes riaient ; leurs voix discordantes stridaient affreusement. Du bar s'élevait le bruit des bouchons qui sautaient.

— Quel endroit pour y chercher sa déesse ! dit Lord Henry.

— Oui ! répondit Dorian Gray. C'est ici que je l'ai trouvée et il n'y a pas au monde créature plus divine. Lorsqu'elle jouera, vous oublierez tout. Ces gens vulgaires, avec leur visage grossier et leurs gestes de brute, deviennent méconnaissables quand elle est sur scène. Ils restent silencieux et la regardent. Ils pleurent et rient quand elle le leur commande. Elle les rend aussi sensibles qu'un violon. Elle en fait des êtres spirituels et on découvre alors que nous sommes faits, eux et nous, de la même chair et du même sang.

— Oh, j’espère que non ! murmura Lord Henry, qui promenait ses jumelles sur les occupants de la galerie.

— Ne fais pas attention à lui, Dorian, dit Hallward. J’ai compris ce que tu voulais dire, et je crois en cette jeune fille. Pour que tu l’aimes, il faut qu’elle soit fabuleuse, et si elle produit l’effet que tu décris, elle ne peut être que d’une rare noblesse. Rendre son siècle spirituel : voilà une admirable mission. Si elle est capable de donner une âme à ceux qui en étaient dépourvus, si elle peut insuffler le sens de la beauté à des malheureux dont la vie n’a été que laideur, les dépouiller de leur égoïsme et leur tirer des larmes pour des peines qui ne sont pas les leurs, alors elle mérite que tu l’adores et le monde entier avec toi. Ce mariage est une excellente chose. Ce n’était pas mon avis au début, mais à présent je le reconnais. Dieu a créé Sybil Vane pour toi. Sans elle tu aurais été incomplet.

— Merci, Basil, répondit Dorian Gray en lui pressant la main. Je savais que tu me comprendrais. Harry est tellement cynique, il m’épouvante. Ah, voici l’orchestre. Il est abominable, mais ne joue que cinq minutes environ. Ensuite le rideau se lèvera et vous verrez celle à qui je vais faire don de ma vie, celle à qui j’ai donné tout le bon en moi.

Un quart d’heure plus tard, sous des applaudissements tonitruants, Sybil Vane entra en scène. À n’en pas douter, elle ravissait le regard ; c’était même, songea Lord Henry, l’un des êtres les plus ravissants qu’il eût jamais vus. Il y avait quelque chose du faon dans sa timidité gracieuse et ses yeux effarouchés. Une légère rougeur, pareille au reflet d’une rose dans un miroir d’argent, couvrit ses joues quand elle vit la salle pleine de monde, électrisée. Elle fit quelques pas en arrière et ses lèvres parurent frémir. Basil Hallward se leva d’un bond et se mit à applaudir. Dorian Gray la contemplait, immobile, comme absorbé dans un rêve. Lord Henry l’observait à la lorgnette en murmurant : « Charmante ! Charmante ! »

La scène se déroulait dans le vestibule de la maison des Capulet, et Roméo venait d’entrer en habit de pèlerin accompagné de Mercutio et de ses autres amis. Ce qui tenait lieu d’orchestre joua quelques mesures et la danse commença. Parmi la foule disgracieuse des comédiens au costume râpé, Sybil Vane paraissait une créature descendue d’un autre monde. Quand elle dansait, son corps ondulait à la manière d’une plante au fil de l’eau. Sa gorge avait le tracé d’un lys blanc et ses mains semblaient faites d’ivoire onctueux.

Elle était pourtant frappée d’une curieuse apathie. Elle ne manifesta aucune joie quand ses yeux se posèrent sur Roméo. Les quelques phrases qu’elle avait à prononcer :

> Bon pèlerin, vous êtes trop sévère pour votre main
>
> Qui n’a fait preuve en ceci que d’une respectueuse dévotion ;
>
> Les saintes mêmes ont des mains que peuvent toucher les mains des pèlerins ;
>
> Et cette étreinte est un pieux baiser…[1]

ainsi que le court dialogue qui suit, furent dits avec la plus grande affectation. Sa voix était enchanteresse, mais le ton sonnait faux. Sa couleur jurait. Elle vidait la poésie de sa substance. Elle ôtait toute réalité aux sentiments.

Dorian Gray pâlissait en la regardant. Ses compagnons n’osaient rien dire. Ils la trouvaient d’une nullité consommée. Ils étaient horriblement déçus. Ils se dirent cependant que, pour éprouver la valeur d’une Juliette, il n’y avait jamais que la scène du balcon au deuxième acte. Ils attendraient jusque-là. Si elle y échouait, elle n’était bonne à rien.

Elle était charmante lorsqu’elle apparut au clair de lune. Comment le nier ? Mais le grandiloquent de son jeu était insupportable et ne fit qu’empirer. Ses gestes devinrent grotesques de maniérisme. Elle outrait chacune de ses répliques. Pour déclamer ce magnifique passage :

> Tu sais que le masque de la nuit est sur mon visage ;
>
> Sans cela, tu verrais une virginale couleur colorer ma joue,
>
> Quand je songe aux paroles que tu m’as entendue dire cette nuit…

elle s’appliqua péniblement comme une écolière formée à la récitation par un mauvais professeur d’éloquence. Quand elle se pencha au balcon et parvint à ces vers grandioses :

Quoique tu fasses ma joie,

Je ne puis goûter cette nuit toutes les joies de notre rapprochement :

Il est trop brusque, trop imprévu, trop subit,

Trop semblable à l'éclair qui a cessé d'être

Avant qu'on ait pu dire : « Il brille. » Doux ami, bonne nuit !

Ce bouton d'amour, mûri par l'haleine de l'été,

Pourra devenir une belle fleur, à notre prochaine entrevue…

elle les dit comme si les mots ne signifiaient rien pour elle. Elle n'était pourtant pas nerveuse. Au contraire, elle semblait entièrement maîtresse d'elle-même. Elle était mauvaise, tout simplement. C'était un désastre.

Même les incultes spectateurs du parterre et de la galerie se désintéressèrent de la pièce. Ils commencèrent à s'agiter, à parler fort, à siffler. Le directeur juif, debout derrière les fauteuils de corbeille, trépignait de rage et lançait des jurons. La seule qui restât impassible était la jeune fille elle-même.

La fin du second acte déclencha une tempête de sifflets. Lord Henry se leva de son siège et mit son pardessus.

— Elle est très belle, Dorian, dit-il. Mais elle ne sait pas jouer. Allons-nous-en.

— Je vais rester jusqu'à la fin, répondit le garçon d'une voix enrouée par l'amertume. Je suis affreusement désolé de vous avoir fait perdre une soirée, Harry. Je vous présente mes excuses à tous deux.

— Mon cher Dorian, mademoiselle Vane était sans doute souffrante, interrompit Hallward. Nous reviendrons une autre fois.

— J'aimerais qu'elle fût souffrante, répondit-il. Mais elle m'a seulement paru froide et insensible. Elle n'est plus la même. Hier soir c'était une grande artiste. Aujourd'hui elle n'est qu'une comédienne banale et sans talent.

— Ne parle pas ainsi de quelqu'un que tu aimes, Dorian. L'amour est bien plus précieux que l'art.

— Ce ne sont jamais que deux formes d'imitation, murmura Lord Henry. Mais partons donc. Dorian, vous ne devez pas rester ici plus longtemps. Cela sape le moral de voir du mauvais théâtre. Par ailleurs je suppose que vous ne destinez plus votre femme aux planches. Alors quelle importance si elle interprète Juliette comme une poupée de bois ? Elle est adorable, et si elle est aussi ignorante de la vie que du métier d'actrice, elle sera pour vous une expérience délicieuse. Il n'y a que deux types de personnes vraiment fascinantes : celles qui savent tout sur tout et celles qui ne savent rien sur rien. Au nom du ciel, mon cher enfant, ne prenez pas cet air tragique ! Le secret de la jeunesse éternelle est de bannir toute émotion malséante. Accompagnez-nous au club, Basil et moi. Nous fumerons des cigarettes et boirons à la beauté de Sybil Vane. Car elle est très belle. Que pouvez-vous souhaiter de plus ?

— S'il vous plaît, Harry, allez-vous-en, s'exclama le garçon. J'ai besoin d'être seul. Basil, tu veux bien partir aussi ? Ah ! ne voyez-vous pas que mon cœur se brise ?

Des larmes brûlantes envahirent ses yeux. Ses lèvres tremblèrent. Il courut au fond de la loge se blottir contre le mur, le visage caché entre les mains.

— Allons-nous-en, Basil, dit Lord Henry avec un étrange accent de tendresse ; et les deux jeunes hommes sortirent ensemble.

Quelques instants plus tard, les feux de la rampe s'allumèrent et le rideau s'ouvrit sur le troisième acte. Dorian Gray regagna son fauteuil. Sur son visage blafard, on lisait de la fierté et de la résignation. La pièce se traînait, elle paraissait interminable. La moitié du public s'en alla dans un vacarme de rires et de piétinements. La soirée était un *fiasco*. Le dernier acte se joua devant des banquettes presque vides.

Aussitôt le spectacle terminé, Dorian Gray se précipita dans les coulisses pour gagner le foyer des artistes. La jeune fille s'y trouvait seule et arborait un air de triomphe. Un feu sublime brûlait dans ses yeux. Elle rayonnait. Ses lèvres souriaient à quelque secret seulement connu d'elle.

Quand elle le vit entrer, elle éclata d'une joie sans bornes.

— Comme j'ai mal joué ce soir, Dorian ! s'écria-t-elle.

— C'était horrible ! répondit-il en la regardant effaré, horrible ! Vous avez été atroce. Êtes-vous malade ? Vous n'avez pas idée combien j'ai

souffert.

La jeune fille sourit.

— Dorian, répondit-elle en laissant sa voix mélodieuse s’attarder sur son prénom comme s’il eût été plus doux que le miel aux rouges pétales de ses lèvres. Dorian, vous auriez dû comprendre. Mais vous comprenez à présent, n’est-ce pas ?

— Comprendre quoi ? demanda-t-il furieux.

— Pourquoi j’ai été si mauvaise ce soir. Pourquoi je le serai toujours. Pourquoi je ne jouerai plus jamais bien.

Il haussa les épaules.

— Je suppose que vous êtes souffrante. Vous ne devriez pas jouer dans ces cas-là. Vous vous ridiculisez. Mes amis se sont ennuyés. Je me suis ennuyé.

Elle semblait ne pas l’entendre. La joie la transfigurait. Elle était plongée dans une extase de bonheur.

— Dorian, Dorian, s’exclama-t-elle, avant de vous connaître toute ma vie se résumait au théâtre. Je ne commençais à vivre que sur scène. Je pensais que tout ce qui s’y passait était vrai. Un soir j’étais Rosalinde et un autre, Portia. La joie de Béatrice était ma joie et les souffrances de Cordélia étaient aussi les miennes. J’étais dupe de tout. Ces gens communs qui jouaient avec moi me semblaient de nature divine. Les décors peints étaient mon univers. Je ne connaissais que des simulacres et ils me semblaient pourtant si réels. Vous êtes apparu, ô mon bel amour ! et avez libéré mon âme de sa prison. Vous m’avez éveillée à la vraie réalité. Ce soir, pour la première fois de ma vie, j’ai pénétré le néant, l’imposture, l’idiotie de ce cirque où je joue depuis toujours. Pour la première fois, je me suis rendu compte que notre Roméo était hideux et vieux et fardé, que le clair de lune dans le verger était faux, que les décors étaient vulgaires et que les paroles qui s’échappaient de ma bouche étaient imaginaires, n’étaient pas les miennes, n’étaient pas ce que moi je voulais dire. Vous m’aviez apporté quelque chose de plus élevé, quelque chose dont l’art n’est que le reflet. Grâce à vous j’ai compris ce qu’est vraiment l’amour. Mon amour ! mon amour ! Je ne souffre plus les imitations. Vous êtes plus pour moi que l’art ne pourra jamais être. Qu’irais-je faire avec des marionnettes de théâtre ? Ce soir, quand je suis entrée sur scène, je ne comprenais pas pourquoi aucun

souffle ne m’animait plus. Puis le jour se fit en moi. Je compris ce que tout cela signifiait et je m’en délectai. Entendant leurs sifflets, je souriais. Que savaient-ils de l’amour ? Emmenez-moi, Dorian. Emmenez-moi avec vous là où nous serons seuls. Je hais la scène. Je sais peut-être simuler les passions que je n’éprouve pas, mais je suis incapable de jouer celles qui me consument comme un brasier. Oh, Dorian, Dorian, vous comprenez à présent ? Même si j’y parvenais, j’aurais le sentiment de commettre une profanation en jouant à l’amoureuse. Je le sais depuis que je vous connais.

Il se laissa choir sur le sofa et détourna la tête.

— Vous avez tué mon amour, souffla-t-il.

Elle le regarda, surprise, et se mit à rire. Il ne répondit pas. Elle s’approcha de lui et caressa ses cheveux de ses doigts délicats. Elle s’agenouilla, lui prit les mains et les pressa contre sa bouche. Il les lui retira et un frisson le parcourut.

D’un bond il se leva et gagna la porte.

— Oui, s’écria-t-il, vous avez tué mon amour. Vous excitiez mon imagination, vous ne piquez même plus ma curiosité. Vous êtes devenue insipide. Je vous aimais parce que vous étiez merveilleuse, que vous aviez du génie et de l’intelligence, que vous exauciez les rêves des grands poètes et donniez vie aux ombres de l’art. Tout cela, vous l’avez balayé. Vous êtes creuse et stupide. Mon Dieu ! Fallait-il que je sois fou pour vous aimer ! Quel imbécile j’ai été ! Vous n’êtes plus rien pour moi à présent. Je ne vous reverrai plus jamais. Je ne penserai plus jamais à vous. Je ne prononcerai plus jamais votre nom. Vous ne pouvez pas savoir ce que vous représentiez pour moi. Vous étiez… oh, cette pensée m’est insupportable. Je voudrais que mes yeux ne se fussent jamais posés sur vous. Vous avez ruiné la grande histoire de ma vie. Vous êtes bien ignorante de l’amour si vous affirmez qu’il altère votre art ! Qu’êtes-vous sans votre art ? Rien. Je vous aurais rendue célèbre, splendide, éblouissante. Le monde vous aurait adorée et vous m’auriez appartenu. Qu’êtes-vous maintenant ? Une actrice de troisième ordre avec un joli minois.

La jeune fille pâlit et commença à trembler. Elle joignit les mains et sa voix parut s’étouffer dans sa gorge.

— Vous n’êtes pas sérieux, Dorian ? murmura-t-elle. Vous jouez la comédie.

— La comédie ! Je vous laisse cela. Vous êtes si douée, répondit-il avec aigreur.

Elle se releva et, le visage tordu par une grimace pathétique, traversa la pièce jusqu'à lui. Elle posa la main sur son bras et le regarda dans les yeux. Il la repoussa.

— Ne me touchez pas ! cria-t-il.

Elle laissa échapper un sourd gémissement et se jeta à ses pieds, où elle resta gisante comme une fleur foulée au pied.

— Dorian, Dorian, ne me quittez pas ! murmura-t-elle. Je suis tellement désolée d'avoir mal joué. Je pensais sans arrêt à vous. Mais je ferai des efforts, je vous assure, j'essaierai. Mon amour pour vous s'est déclaré de façon si fulgurante. Je crois qu'il serait resté contenu si vous ne m'aviez pas embrassée, si nous ne nous étions pas embrassés. Embrassez-moi encore, mon amour. Ne partez pas loin de moi. Je ne pourrais le supporter. Vous est-il impossible de me pardonner ce qui s'est passé ce soir ? Je vais travailler dur et faire tout ce qui est en mon pouvoir pour m'améliorer. Ne soyez pas cruel avec moi parce que je vous aime plus que tout au monde. Après tout, je ne vous ai déplu qu'une fois. Mais vous avez tout à fait raison, Dorian. J'aurais dû me montrer davantage artiste. J'ai agi comme une idiote ; et pourtant c'était plus fort que moi. Oh, ne me quittez pas, ne me quittez pas.

Elle s'étrangla en sanglots passionnés. Alors qu'elle était recroquevillée sur le sol, pauvre chose blessée, Dorian Gray abaissa ses beaux yeux sur elle et, de ses lèvres ciselées, esquissa une splendide moue de dédain. On trouve toujours quelque ridicule aux passions des gens qu'on a cessé d'aimer. Sybil Vane lui semblait grotesquement dramatique. Ses larmes et ses plaintes l'agaçaient.

— Je pars, dit-il enfin de sa voix calme et claire. Je ne veux pas être désobligeant, mais je ne vous reverrai jamais. Vous m'avez déçu.

Elle pleura en silence et ne répondit rien, se contentant de ramper jusqu'à lui. Ses petites mains tâtonnaient dans le vide, comme cherchant à l'atteindre. Il tourna les talons et quitta la pièce. Quelques instants plus tard, il était sorti du théâtre.

Où ses pas le menèrent, il aurait été bien incapable de le dire. Il se rappela avoir erré à travers des rues mal éclairées, le long de passages lugubres et de maisons menaçantes. Des femmes à la voix rauque et au rire

sec l'avaient interpellé. Des ivrognes avaient titubé sur sa route, lançant des injures et marmonnant pour eux-mêmes comme des singes monstrueux. Un homme avait subitement braqué sur lui des yeux équivoques et l'avait pris en filature, le dépassant et se laissant dépasser par lui maintes fois. Il avait vu des enfants difformes amassés en petits groupes sur des perrons, et entendu des cris et des jurons monter de sinistres arrière-cours.

Comme le jour commença à poindre, il se trouvait à l'entrée de Covent Garden[2]. D'énormes charrettes pleines de lys dodelinants roulaient lentement dans la rue déserte au pavage poli. L'air était chargé du parfum des fleurs et leur beauté était un baume à ses souffrances. Il suivit le convoi à l'intérieur du marché et observa les hommes décharger leurs chariots. Un roulier en blouse blanche lui offrit des cerises. Il le remercia, se demanda pourquoi il refusait d'être payé en retour et commença à les manger négligemment. Elles avaient été cueillies à minuit et le froid de la lune les avaient pénétrées. Des garçons portant des cageots de tulipes zébrées et de roses rouges et jaunes passèrent en long cortège devant lui, se faufilant entre les immenses tas de légumes vert jade. Sous le portique aux piliers gris blanchis par le soleil, un peloton de filles déguenillées, tête nue, flânait en attendant la fin des enchères. Au bout de quelque temps, il héla un fiacre. Le ciel était à présent de pure opale, et les toits des maisons y miroitaient comme de l'argent.

Comme il traversait la bibliothèque en direction de sa chambre à coucher, son regard tomba sur le portrait que Basil Hallward avait peint de lui. Surpris, il sursauta en arrière, puis se rapprocha afin de l'examiner. Dans le demi-jour qui frayait ses faisceaux par les stores de soie crème, le visage lui apparaissait quelque peu changé. Son expression semblait différente. On eût dit que sa bouche était marquée d'un pli de cruauté. C'était vraiment étrange.

Il se retourna et alla à la fenêtre pour lever le store. Une aurore éclatante inonda la pièce et renvoya les ombres fantastiques frémir dans des recoins obscurs. Mais la curieuse expression qu'il avait remarquée sur le visage du portrait avait subsisté et semblait même s'être intensifiée. L'ardente et vibrante lumière du soleil lui montrait les sillons de la cruauté autour de la bouche aussi clairement que s'il s'était regardé dans une glace après avoir commis une action abominable.

Il tressaillit et, prenant sur la table un miroir ovale encadré de cupidons d’ivoire, cadeau de Lord Henry, il se hâta d’observer son reflet. Aucun trait semblable n’abîmait ses lèvres rouges. Qu’est-ce que cela signifiait ?

Il se frotta les yeux, avança au plus près du portrait et l’examina à nouveau. Le tableau en lui-même ne portait aucune marque visible d’altération, et pourtant il ne faisait aucun doute que l’expression tout entière avait changé. Ce n’était pas qu’un effet de son imagination. L’évidence était terrible.

Il s’effondra dans un fauteuil et commença à réfléchir. Lui revint tout à coup ce qu’il avait dit dans l’atelier de Basil Hallward, le jour où celui-ci avait achevé le tableau. Oui, il s’en souvenait parfaitement. Il avait formulé le vœu insensé de pouvoir rester jeune quand le portrait vieillirait. Il avait souhaité que sa beauté restât intacte quand le visage sur la toile assumerait le fardeau de ses passions et de ses péchés ; que l’image peinte pût se rider sous l’effet de la souffrance et de la pensée et lui, conserver toute la fraîcheur, tout l’éclat de sa jeunesse alors à peine consciente d’elle-même. Sa prière ne pouvait avoir été exaucée… De telles choses étaient impossibles. Y songer seulement paraissait monstrueux. Et cependant le portrait était là, sous ses yeux, avec au coin de la bouche son pli de cruauté.

De cruauté ! Avait-il été cruel ? C’était la faute de la jeune fille, non la sienne. Il avait rêvé d’elle comme d’une grande artiste, il lui avait donné son amour parce qu’il la croyait géniale. Puis elle l’avait déçu. Elle s’était montrée superficielle, sans valeur. Pourtant quand il la revit couchée à ses pieds, sanglotant comme une enfant, le sentiment d’un très profond regret s’empara de lui. Il se rappela avec quelle froideur il l’avait regardée. Pourquoi était-il ainsi fait ? Pourquoi avait-il reçu pareille âme ? Mais lui aussi avait souffert. Au cours des trois effroyables heures qu’avait duré la pièce, il avait subi une éternité de souffrance, des siècles et des siècles de torture. Sa vie valait bien celle de Sybil. S’il l’avait meurtrie à jamais, elle l’avait esquinté pour un temps. Au reste, les femmes étaient plus aptes à supporter le chagrin que les hommes. Elles vivaient de leurs émotions. Elles ne pensaient qu’à leurs émotions. Si elles prenaient un amant, c’était à la seule fin d’avoir quelqu’un à qui faire des scènes. Lord Henry le lui avait dit, et Lord Henry connaissait les femmes. Pourquoi se tourmenter pour Sybil Vane ? Elle n’était plus rien pour lui à présent.

Mais le portrait ? Que fallait-il en penser ? Il renfermait le secret de sa vie et racontait son histoire. Il lui avait transmis l'amour de sa propre beauté. Lui apprendrait-il à exécrer son âme ?

Non ; ce n'était qu'une illusion née du trouble de ses sens. L'horrible nuit qui se terminait avait laissé des fantômes dans son sillage. À l'intérieur de son cerveau s'était insinué ce petit grain rouge écarlate qui fait perdre la raison. Le portrait n'avait pas changé. C'était folie de le croire.

Mais le jeune homme du tableau le regardait, avec son beau visage abîmé et son sourire cruel. Sa claire chevelure étincelait dans la lumière du matin. Ses yeux bleus rencontrèrent les siens. Il se sentit gagné par une compassion infinie, non pour lui-même, mais pour cette image peinte de lui. Elle avait commencé à se corrompre et n'arrêterait plus. Son or s'éteindrait jusqu'à devenir gris. Ses roses rouges et blanches périraient. À chaque péché commis par son modèle, une tache viendrait souiller sa beauté virginale.

Mais il ne pécherait pas. Ce portrait, altéré ou non, serait l'emblème de sa conscience. Il résisterait à la tentation. Il ne reverrait plus Lord Henry ; du moins n'écouterait-il plus ces théories au poison insidieux qui, dans le jardin de Basil Hallward, avaient pour la première fois éveillé en lui la passion de l'impossible. Il retrouverait Sybil Vane, réparerait ses torts, l'épouserait et essaierait de l'aimer à nouveau. Oui, tel était son devoir. Elle avait sûrement souffert plus que lui. La pauvre enfant ! Il avait été égoïste et cruel à son égard. La fascination qu'elle avait exercée sur lui reviendrait. Ils seraient heureux ensemble. Sa vie à ses côtés serait belle et pure.

Il quitta son fauteuil et tira devant le portrait un grand paravent ; un frisson le parcourut alors qu'il le regardait encore. « Quelle horreur ! » murmura-t-il, et il alla ouvrir la porte-fenêtre. Lorsque ses pas foulèrent la pelouse, il inspira profondément. L'air frais du matin sembla chasser toutes ses sombres passions. Il ne pensait qu'à Sybil Vane. Un faible écho de son amour pour elle résonna en lui. Il ne cessait plus de répéter son nom. Les oiseaux chantant dans le jardin baigné de rosée semblaient parler d'elle aux fleurs.

VI

Midi avait sonné depuis longtemps quand il se réveilla. Son valet s'était glissé à plusieurs reprises dans la chambre pour voir s'il dormait encore, et s'était demandé ce qui pouvait bien retenir au lit son jeune maître à une heure si tardive. Finalement le timbre retentit et Victor entra à pas feutrés, portant une tasse de thé et un paquet de lettres sur un petit plateau de vieille porcelaine de Sèvres. Il ouvrit les rideaux de satin vert olive à doublure bleue lustrée tendus devant les trois grandes fenêtres.

— *Monsieur*[1] a bien dormi ce matin, dit-il en souriant.

— Quelle heure est-il, Victor ? demanda Dorian d'une voix endormie.

— Une heure et quart, monsieur.

Comme il était tard ! Il s'assit dans son lit et, après avoir bu quelques gorgées de thé, jeta un coup d'œil au courrier. Il s'y trouvait une lettre de Lord Henry, arrivée par porteur spécial le matin même. Il hésita un instant avant de la mettre de côté. Il ouvrit les autres distraitement. Elles contenaient l'habituel lot de cartes, invitations à dîner, billets pour des expositions privées, programmes de concerts de charité, etc., que les jeunes gens en vue reçoivent chaque matin par brassées dès que la saison a commencé. Il y avait une facture assez lourde pour un nécessaire de toilette Louis XV en argent repoussé qu'il n'avait pas encore eu le courage d'envoyer à ses tuteurs, gens extrêmement vieux jeu qui ne comprenaient pas que nous vivons à une époque où rien n'est nécessaire que le superflu ; enfin plusieurs messages émanant de prêteurs de Jermyn Street proposaient, en des termes fort courtois, d'avancer n'importe quelle somme d'argent dans les plus brefs délais et aux taux les plus raisonnables.

Au bout de dix minutes environ il se leva et, après avoir enfilé une élégante robe de chambre, passa dans la salle de bains pavée en onyx. L'eau

fraîche, après ce long sommeil, le revigora. C'était comme s'il avait oublié toutes les aventures de la nuit. Le vague sentiment d'avoir pris part à quelque étrange tragédie le traversa une fois ou deux, mais n'avait guère plus de consistance qu'un rêve.

Dès qu'il fut habillé, il se rendit dans la bibliothèque et prit place devant un léger déjeuner à la française, disposé pour lui sur une petite table ronde près de la fenêtre ouverte. C'était une magnifique journée. L'air chaud semblait relevé d'épices. Une abeille entra et se mit à bourdonner devant lui, au-dessus d'un vase orné de dragons bleus et garni de roses jaune sulfureux. Il se sentait parfaitement heureux.

Ses yeux s'arrêtèrent soudain sur le paravent qu'il avait placé devant le portrait et il se raidit.

— Monsieur a froid ? demanda son valet, qui servait une omelette. Dois-je fermer la fenêtre ?

Dorian hocha la tête.

— Je n'ai pas froid, murmura-t-il.

Est-ce que tout cela était vrai ? Le portrait avait-il réellement changé ? Ou était-ce simplement son imagination qui lui avait fait voir un air méchant là où il n'y avait qu'une expression de joie ? Une toile recouverte de peinture ne pouvait se transformer. C'était absurde. Cela ferait une bonne histoire à raconter à Basil. Elle le ferait sourire.

Mais tout lui revenait avec tellement de vivacité ! D'abord dans la pénombre, ensuite en pleine clarté, il avait vu ces lèvres déformées par la cruauté. Il redoutait presque le moment où son valet quitterait la pièce. Une fois seul, il ne pourrait s'empêcher d'examiner le portrait. Il craignait d'affronter l'évidence. Quand le domestique, ayant apporté café et cigarettes, fut sur le point de se retirer, il brûla de lui dire de rester. Au moment où la porte se fermait derrière lui, il le rappela. L'homme attendait ses ordres, immobile. Dorian le regarda un moment.

— Je n'y suis pour personne, Victor, dit-il en soupirant.

Le valet s'inclina et sortit.

Il quitta la table, alluma une cigarette et s'étala sur un canapé aux luxueux coussins face au paravent. C'était un paravent ancien en cuir doré de Cordoue, estampé d'un motif Louis XIV surchargé de fioritures. Il le

toisa, intrigué, se demandant s'il avait déjà pu servir à dissimuler le secret d'une vie humaine.

Fallait-il vraiment le retirer ? Pourquoi ne pas le laisser là ? À quoi bon savoir ? Si la chose était vraie, c'était terrible. Si elle ne l'était pas, il n'y avait pas lieu de se torturer. Mais qu'adviendrait-il si, par un coup du sort ou par un funeste hasard, d'autres yeux que les siens découvraient ce qui se cachait derrière et constataient l'horrible changement ? Que faire si Basil Hallward venait et demandait à voir son tableau ? Il le demanderait forcément. Non ; il fallait examiner la toile, et sur-le-champ. Tout plutôt que cette épouvantable incertitude.

Il se leva et ferma les deux portes à clef. Au moins serait-il seul lorsqu'il contemplerait le masque de sa honte. Il écarta le paravent et se retrouva face à face avec lui-même. C'était vrai. Le portrait avait changé.

Ainsi qu'il devait s'en souvenir plus tard, et sans jamais manquer de s'en étonner, il se prit d'abord à regarder le portrait avec un intérêt presque scientifique. Qu'une telle transformation ait pu se produire était incroyable. Et pourtant, le fait était là. Existait-il une subtile affinité entre les atomes chimiques qui s'arrangeaient sur la toile en formes et en couleurs, et l'âme qui se trouvait à l'intérieur de lui ? Se pouvait-il que les pensées et les rêves de cette âme fussent matérialisés par eux ? Ou y avait-il quelque autre raison, plus effroyable encore ? Il frissonna, eut peur et retourna s'étendre sur le canapé, où il resta à contempler le portrait, saisi d'un effroi qui lui soulevait le cœur.

Il y avait cependant une chose dont il se sentait redevable au portrait. Grâce à lui, il avait pris conscience de l'injustice et de la cruauté avec lesquelles il avait traité Sybil Vane. Il n'était pas trop tard pour se racheter. Elle pouvait encore devenir sa femme. Son amour égoïste et illusoire céderait à une plus haute influence, se changerait en une passion plus noble, et le portrait que Basil Hallward avait peint de lui serait un guide tout au long de sa vie, il serait pour lui ce qu'est pour certains la sainteté, pour d'autres la conscience et pour nous tous la crainte de Dieu. L'opium pouvait guérir les remords, on concoctait des remèdes capables d'endormir le sens moral. Mais ce qu'il avait devant lui, c'était un symbole visible du délabrement que provoque le péché. Un signe indélébile de la ruine que les hommes jettent sur leur âme.

Trois heures sonnèrent, puis quatre, puis quatre et demie, mais il ne bougea pas. Il essayait de réunir les fils écarlates de la vie et de les tisser ensemble ; de retrouver son chemin dans le sanglant labyrinthe de passion où il était égaré. Il ne savait que faire ni que penser. Finalement il alla jusqu'à la table et écrivit une lettre exaltée à celle qu'il avait aimée, implorant son pardon et s'accusant de folie. Il couvrit des pages entières de regrets éperdus et de souffrances plus éperdues encore. Il y a de la volupté à s'adresser des reproches. Quand nous nous accusons, il nous semble que personne d'autre n'a le droit de nous blâmer. C'est la confession, et non le prêtre, qui donne l'absolution. Quand Dorian Gray eut achevé sa lettre, il se sentit pardonné.

Un coup retentit soudain à la porte et il entendit la voix de Lord Henry.

— Mon cher Dorian, il faut que je vous voie. Laissez-moi entrer tout de suite. Je ne tolère pas que vous vous barricadiez de la sorte.

Dans un premier temps il ne répondit pas et demeura tout à fait impassible. Les coups continuèrent de plus belle. Oui, il valait mieux laisser entrer Lord Henry et lui expliquer quelle nouvelle vie il allait mener ; se quereller avec lui s'il le fallait, rompre si c'était inévitable. Il sauta sur ses pieds, se hâta de repousser le paravent devant le tableau et déverrouilla la porte.

— Mon cher enfant, vous avez toute ma compassion, fit Lord Henry en entrant. Mais essayez de ne pas trop y penser.

— Vous voulez parler de Sybil Vane ? demanda Dorian.

— Oui, bien entendu, répondit Lord Henry, qui s'enfonçait dans un fauteuil et retirait lentement ses gants. D'un certain point de vue, c'est une histoire affreuse, mais ce n'est pas votre faute. Racontez-moi, êtes-vous allé la voir dans sa loge après le spectacle ?

— Oui.

— J'en étais sûr. Lui avez-vous fait une scène ?

— J'ai été une brute, Harry, une horrible brute. Mais c'est fini. Je ne regrette rien de ce qui s'est passé. Cela m'a appris à mieux me connaître.

— Ah ! Dorian, je suis si content que vous le preniez ainsi. Je craignais de vous trouver vautré dans le remords, en train d'arracher vos beaux cheveux.

— Tout cela est derrière moi, dit Dorian, secouant la tête avec un sourire. Je suis parfaitement heureux à présent. Je sais enfin ce qu'est la conscience. Ce n'est pas ce que vous m'aviez dit. C'est ce qu'il y a en nous de plus divin. Ne la dénigrez pas, Harry, ne la dénigrez plus, du moins pas en ma présence. Je veux être bon. Je ne puis supporter l'idée que mon âme soit hideuse.

— Voilà pour la morale un socle charmant et très artistique, Dorian ! Je vous félicite. Mais comment comptez-vous commencer ?

— En épousant Sybil Vane.

— En épousant Sybil Vane ! s'écria Lord Henry.

Il s'était mis debout et regardait Dorian d'un air ahuri.

— Mais, mon cher Dorian…

— Oui, Harry, je sais ce que vous allez dire. Encore une vilenie sur le mariage. Retenez-vous. Ne me dites plus jamais ce genre de choses. Il y a deux jours, j'ai demandé à Sybil de m'épouser. Je n'ai pas l'intention d'enfreindre ma parole. Elle sera ma femme.

— Votre femme ! Dorian !… Vous n'avez pas reçu ma lettre ? Je vous ai écrit ce matin même, et j'ai fait porter le pli par mon domestique.

— Votre lettre ? Oh, oui, je m'en souviens. Je ne l'ai pas encore lue, Harry. J'avais peur d'y trouver quelque chose de déplaisant.

Lord Henry vint s'asseoir à côté de Dorian Gray. Il lui prit les deux mains et les serra fermement.

— Dorian, dit-il, dans ma lettre – ne vous effrayez pas – je vous annonçais la mort de Sybil Vane.

Un cri de douleur jaillit de ses lèvres et il se redressa d'un bond, arrachant ses mains à l'étreinte de Lord Henry.

— Morte ! Sybil, morte ! Ce n'est pas vrai. C'est un odieux mensonge.

— C'est la pure vérité, Dorian, dit Lord Henry d'un ton grave. C'est dans tous les journaux du matin. Je vous ai écrit pour vous demander de ne recevoir personne jusqu'à mon arrivée. Il y aura une enquête, cela va de soi, et il ne faut pas que vous y soyez mêlé. Une affaire comme celle-ci vous consacrerait à Paris. Mais à Londres, les gens ont trop de préjugés. Pas question, chez nous, de faire son entrée dans le monde avec un scandale. Mieux vaut garder cela pour pimenter ses vieux jours. Je suppose qu'on ne

connaît pas votre nom au théâtre. Si c'est le cas, tout va bien. Quelqu'un vous a-t-il vu aux abords de sa loge ? C'est un point important.

Dorian resta silencieux un moment. La terreur le sidérait. Finalement il balbutia d'une voix étouffée :

— Harry, vous avez parlé d'une enquête ? Que voulez-vous dire ? Est-ce que Sybil… Oh, Harry, c'est insupportable. N'attendez plus et racontez-moi tout.

— Je suis convaincu qu'il ne s'agit pas d'un accident, Dorian, bien qu'il faille le présenter ainsi à l'opinion. Vers minuit et demi, elle quittait le théâtre avec sa mère lorsqu'elle a prétendu avoir oublié quelque chose à l'étage. On l'a attendue quelque temps, mais elle n'est pas revenue. On a fini par la retrouver morte sur le plancher de sa loge. Elle avait avalé quelque chose par erreur, un de ces atroces produits qu'on utilise au théâtre. J'ignore ce que c'était, mais il devait y avoir de l'acide prussique ou de la céruse là-dedans. Je pencherais pour l'acide prussique puisqu'il semble qu'elle soit morte sur le coup. Histoire tragique, certes, mais à distance de laquelle vous devez vous tenir. Je lis dans *The Standard* qu'elle avait dix-sept ans. Je l'aurais presque crue plus jeune. Elle avait tellement l'air d'une enfant et maîtrisait si peu l'art dramatique. Dorian, il ne faut pas laisser cet événement vous tracasser. Venez plutôt dîner avec moi, après quoi nous irons à l'Opéra. La Patti chante ce soir, et tout le monde sera là. Vous pourrez venir dans la loge de ma sœur. Elle compte de jolies femmes parmi ses amies.

— Ainsi, j'ai tué Sybil Vane, fit Dorian Gray à demi-voix. Je l'ai tuée aussi sûrement que si j'avais tranché son petit cou à l'aide d'un couteau. Et les roses, pourtant, ne demeurent pas moins ravissantes. Dans mon jardin, les oiseaux chantent toujours avec autant de gaieté. Ce soir, je dînerai en votre compagnie, j'irai à l'Opéra et je suppose qu'ensuite nous irons souper quelque part. La vie est un drame extraordinaire ! Si j'avais lu tout cela dans un livre, Harry, je crois que mes larmes auraient coulé. Maintenant que je l'ai vécue, cette histoire me paraît bien trop merveilleuse pour en pleurer. Tenez, voici la première lettre d'amour passionnée que j'aie jamais écrite. Et c'est à une morte qu'elle est adressée ; n'est-ce pas étrange ? Éprouvent-ils des émotions, ces êtres blancs et silencieux que nous appelons les morts ? Sybil ! Peut-elle sentir, connaître, entendre ? Oh, Harry, je l'ai tellement aimée autrefois ! J'ai l'impression que c'était il y a des années.

Elle était tout pour moi. Puis est venu cet affreux soir – était-ce vraiment hier ? – où elle a si mal joué que mon cœur a failli se briser. Elle m’a tout expliqué. C’était absolument déchirant. Mais je suis resté froid. Je la trouvais superficielle. Il est arrivé quelque chose ensuite qui m’a terrifié. Je ne puis vous dire ce que c’était, mais ce fut épouvantable. J’ai décidé de retourner auprès d’elle. Je sentais que j’avais mal agi. Et maintenant elle est morte. Mon Dieu ! Mon Dieu ! Harry, que vais-je faire ? Vous n’avez pas idée du danger où je me trouve, et il n’y a rien qui puisse me retenir dans le droit chemin. Elle en aurait été capable. Elle n’avait pas le droit de se tuer. Elle a fait preuve d’égoïsme.

— Mon cher Dorian, tout ce qu’une femme peut faire à un homme est l’ennuyer si profondément qu’il en perde tout intérêt à la vie. Épouser cette fille vous aurait condamné. Bien sûr, vous l’auriez traitée avec gentillesse. On sait toujours se montrer gentil avec les gens dont on ne fait aucun cas. Mais elle n’aurait pas tardé à découvrir votre indifférence. Et quand une femme découvre cela chez son mari, ou elle se met à s’habiller affreusement mal, ou elle s’affuble de pimpants calots payés par le mari d’une autre. Sans même parler de l’erreur que vous auriez commise sur le plan social, je vous assure que vous vous précipitiez vers un ratage complet.

— Je suppose que vous avez raison, marmonna le garçon, qui allait et venait dans la pièce et dont le visage était d’une blancheur effrayante. Mais j’avais le sentiment que c’était mon devoir. Ce n’est pas ma faute si cette horrible tragédie m’a empêché de faire ce qui était juste. Je vous réentends me dire que la fatalité des bonnes résolutions est qu’elles sont toujours prises trop tard. Les miennes n’y ont certainement pas échappé.

— Les bonnes résolutions ne sont que des tentatives inutiles pour enrayer les lois de la nature. Elles n’ont d’autre origine que la vanité et n’aboutissent jamais à rien. Elles nous procurent, de temps à autre, quelques-unes de ces émotions stériles mais délectables auxquelles nous trouvons un certain charme. C’est là tout ce qu’on peut leur reconnaître.

— Harry, s’exclama Dorian Gray en venant s’asseoir à ses côtés, pourquoi suis-je incapable de ressentir tout le tragique de cette affaire ? Je ne pense pas être sans cœur. Croyez-vous que je le sois ?

— Vous avez commis trop de bêtises dans votre vie pour mériter ce titre, Dorian, répondit Lord Henry avec son sourire doux et mélancolique.

Le garçon fronça les sourcils.

— Cette explication ne me plaît pas, Harry, mais je suis heureux que vous ne me pensiez pas sans cœur. Je ne suis rien de cela. Je le sais. Et pourtant je dois admettre que ces événements ne m’affectent pas autant qu’ils le devraient. J’ai simplement l’impression d’assister au fabuleux dénouement d’une pièce tout aussi fabuleuse. Il s’y trouve la terrible beauté d’une grande tragédie, tragédie à laquelle j’ai pris part mais dont je suis sorti intact.

— C’est là un problème intéressant, dit Lord Henry, qui prenait un plaisir infini à taquiner l’égotisme inconscient du jeune homme, un problème extrêmement intéressant. J’imagine que l’explication en est la suivante. Dans la vie, la plupart des tragédies arrivent d’une façon si peu artistique que nous sommes blessés par leur violence grossière, leur parfaite incohérence, leur absurdité fondamentale, leur absolu manque de style. Elles nous affectent comme la vulgarité nous affecte. Elles nous donnent un sentiment de force brute et c’est contre cela que nous nous révoltons. Mais parfois une tragédie survient qui renferme des éléments de beauté artistique. Cette beauté, si elle est authentique, ne peut qu’attiser notre sens du théâtre. Nous découvrons alors que nous ne sommes plus les acteurs, mais les spectateurs de la pièce. Ou plutôt sommes-nous les deux à la fois. Nous nous regardons vivre et laissons la magie du spectacle opérer sur nous. Que s’est-il passé exactement dans le cas qui nous occupe ? Quelqu’un s’est tué par amour pour vous. J’aurais aimé vivre une expérience semblable. Cela m’aurait rendu amoureux de l’amour pour le restant de ma vie. Celles qui m’ont adoré – elles n’ont pas été très nombreuses, mais il y en a eu – se sont toujours obstinées à survivre bien après que j’avais cessé de les aimer. Elles sont devenues grasses et ennuyeuses et, quand je les rencontre, elles se lancent aussitôt dans les réminiscences. Ah ! l’infernale mémoire des femmes ! Quelle chose terrifiante ! Et combien révélatrice d’un marasme de l’intelligence ! On doit absorber la couleur de la vie, mais ne jamais en retenir les détails. Les détails sont toujours vulgaires. Certes, il y a des histoires qui durent plus que d’autres. Je me souviens de n’avoir porté que des violettes pendant toute une saison en signe de deuil pour un amour qui refusait de mourir. Ce qu’il a quand même fini par faire. Je ne sais plus ce qui l’a tué. Cela a dû arriver quand elle a proposé de me sacrifier l’univers entier. Ces moments-là sont toujours atroces : vous sentez la terreur de l’éternité vous envahir. Eh bien, le croirez-vous ? La semaine dernière, dînant chez Lady Hampshire, je me suis retrouvé assis à côté de la dame en

question ; elle a tenu à rejouer toute l’histoire, à fouiller le passé et à labourer l’avenir. J’avais enseveli mon amour sous un parterre de pavots. Elle l’a déterré et m’a assuré que j’avais ruiné sa vie. Je dois préciser qu’elle a pris un repas fort copieux, ce qui l’a rendue tout à fait inoffensive. Mais quel manque de goût ! Le seul charme du passé réside dans ce qu’il est passé. Les femmes ne savent jamais quand le rideau est tombé. Elles réclament toujours un sixième acte et veulent prolonger la pièce alors que son intérêt s’est totalement essoufflé. Si on les laissait faire, toutes les comédies auraient une fin tragique et toutes les tragédies se termineraient en farce. Elles sont merveilleusement artificielles, mais n’ont aucun sens artistique. Vous êtes plus chanceux que moi. Croyez-moi, Dorian, aucune des femmes que j’ai connues n’aurait fait pour moi ce que Sybil Vane a fait pour vous. Les femmes ordinaires se consolent toujours. Certaines y parviennent en portant des couleurs sentimentales. Ne faites jamais confiance aux femmes qui ont du mauve sur elles, quel que soit leur âge, ni aux femmes de plus de trente-cinq ans qui raffolent des rubans roses. Cela signifie qu’elles ont un passé. D’autres trouvent un grand réconfort à découvrir subitement les qualités de leur mari. Elles vous brandissent leur bonheur conjugal comme si c’était le plus fascinant des péchés. La religion en console certaines. Ses mystères ont tout le charme d’un flirt, comme une femme me l’a dit un jour ; et je la comprends fort bien. Rien n’est plus flatteur, du reste, que de s’entendre dire qu’on est un pécheur. Oui, les consolations que la vie moderne offre aux femmes sont infinies. Je n’ai même pas encore mentionné la plus importante.

— Laquelle, Harry ? demanda Dorian Gray avec nonchalance.

— Mais la plus évidente. Celle qui consiste à prendre l’admirateur d’une autre quand on a perdu le sien. Infaillible moyen, pour une femme de la bonne société, de se refaire une réputation. À n’en pas douter, Dorian, votre Sybil Vane n’avait strictement rien à voir avec toutes ces femmes que l’on rencontre. Je trouve à sa mort quelque chose de magnifique. Je suis heureux d’appartenir à un siècle où de tels miracles peuvent avoir lieu. Ils vous font croire à l’existence de ces choses que bafouent les gens chic et superficiels : le romanesque, la passion et l’amour.

— Vous oubliez que j’ai été affreusement cruel envers elle.

— Je crois que les femmes apprécient la cruauté plus que tout au monde. Elles ont des instincts prodigieusement primitifs. Nous les avons

émancipées, mais elles restent des esclaves en quête de leur maître. Elles adorent qu'on les domine. Je suis certain que vous avez été splendide. Je ne vous ai jamais vu en colère, mais je peux imaginer le délicieux spectacle que c'était. Et tout bien considéré, je repense à ces propos que vous m'avez tenus avant-hier : je les prenais pour de pures divagations, mais je m'aperçois maintenant qu'ils étaient entièrement vrais et voilà que tout s'éclaire.

— Quels propos, Harry ?

— Vous m'avez dit que Sybil Vane incarnait pour vous toutes les héroïnes de l'amour. Qu'un soir elle était Desdémone et le lendemain Ophélie. Qu'elle mourait Juliette, mais renaissait Imogène.

— Elle ne renaîtra plus à présent, murmura le garçon, enfouissant son visage entre ses mains.

— Non, elle ne renaîtra plus. Elle a joué son dernier rôle. Mais cette mort solitaire dans une loge miteuse ne doit être à vos yeux qu'un macabre épisode de quelque tragédie jacobéenne, une scène pittoresque de Webster ou de Ford ou de Cyril Tourneur. Cette jeune fille n'ayant jamais vraiment vécu, elle n'est jamais vraiment morte. Pour vous du moins, elle a toujours été un rêve, un spectre flottant à travers les pièces de Shakespeare et les embellissant de sa présence, un roseau d'où la musique de Shakespeare s'exhalait plus riche et plus allègre. Dès l'instant qu'elle a effleuré la vie réelle, elle l'a esquintée, et la vie l'a esquintée en retour jusqu'à la tuer complètement. Portez le deuil d'Ophélie si vous voulez. Couvrez-vous la tête de cendres parce qu'on a étranglé Cordélia. Maudissez le Ciel d'avoir ravi la fille de Brabantio. Mais ne gaspillez pas vos larmes pour Sybil Vane. Elle était moins réelle que toutes ces femmes.

Il y eut un silence. La pièce s'obscurcissait avec le soir venant. Sans faire de bruit, les ombres se hissaient du jardin sur leurs pieds d'argent. Les couleurs, lasses, s'effaçaient de toutes choses.

Au bout d'un moment, Dorian Gray leva les yeux.

— Vous m'avez révélé à moi-même, Harry, murmura-t-il avec un soupir de soulagement. Tout ce que vous venez de dire, je l'ai déjà ressenti, mais d'une certaine manière j'en avais peur et n'osais pas me le formuler. Comme vous me connaissez bien ! Mais ne reparlons pas de ce qui est

arrivé. Ce fut une expérience fantastique. Rien d'autre. Je me demande si la vie me gratifiera encore de quelque chose d'aussi fantastique.

— Vous pouvez tout attendre de la vie, Dorian. Avec cette extraordinaire beauté, il n'y a rien que vous ne puissiez faire.

— Supposez, Harry, que je devienne hâve et gris et ridé ? Que se passerait-il ?

— Ah, dans ce cas, dit Lord Henry qui se levait pour partir, dans ce cas, mon cher Dorian, vous auriez à vous battre pour vos victoires. Tel que vous êtes, vous n'avez qu'à les cueillir. Non, vraiment, ne perdez pas votre beauté. Notre époque lit trop pour être sage et pense trop pour être belle. Nous avons besoin de vous. Et maintenant vous feriez mieux de vous habiller pour aller au club. Nous sommes déjà bien en retard.

— Je pense que je vous rejoindrai à l'Opéra, Harry. Je suis trop fatigué pour manger quoi que ce soit. Quel numéro porte la loge de votre sœur ?

— Vingt-sept, je crois. Elle se trouve à la corbeille. Vous verrez son nom sur la porte. Mais cela me chagrine que vous ne veniez pas dîner.

— Je n'en ai pas le courage, fit Dorian exténué. Mais je vous sais un gré immense de m'avoir dit toutes ces choses. Vous êtes sans doute mon meilleur ami. Personne ne m'a jamais compris autant que vous.

— Nous ne sommes qu'au début de notre amitié, Dorian, répondit Lord Henry en lui serrant la main. Au revoir. J'espère vous voir avant neuf heures et demie. Rappelez-vous, la Patti chante.

Tout en refermant la porte sur lui, Dorian Gray actionna la sonnette, et après quelques minutes Victor apparut afin d'installer les lampes et de baisser les stores. Il voulait qu'il parte vite. L'homme semblait prendre un temps infini pour tout.

Dès qu'il se fut retiré, Dorian se hâta de déplacer le paravent. Non, aucun autre changement. Le portrait avait appris la mort de Sybil Vane avant lui. Il savait les événements de la vie dès qu'ils se produisaient. Cette méchante expression de cruauté qui le défigurait avait dû apparaître au moment exact où la jeune fille avait bu son poison, quel qu'il fût. Ou bien est-ce que le résultat n'importait pas ? Était-il seulement sensible à ce qui se produisait à l'intérieur de l'âme ? Un jour, peut-être, Dorian le verrait se transformer sous ses yeux, et cette idée le fit tressaillir.

Pauvre Sybil ! Un roman inouï venait de s'achever. Maintes fois elle avait simulé la mort sur scène et voilà que la Mort en personne était venue la trouver pour l'emporter. Comment avait-elle joué cette scène d'horreur ? L'avait-elle maudit alors qu'elle agonisait ? Non, elle était morte d'amour pour lui, et désormais il tiendrait l'amour pour un sacrement. Elle avait tout expié par son sacrifice. Il ne penserait plus à ce qu'elle lui avait fait subir lors de cette terrible soirée au théâtre. Elle resterait pour lui une merveilleuse figure de tragédie ayant connu l'Amour jusque dans sa chair. Une merveilleuse figure de tragédie ? Ses yeux se remplirent de larmes comme il revoyait son allure enfantine, ses petites manières adorables et sa grâce frémissante, pleine de timidité. Il se pressa de chasser ces images et regarda le portrait à nouveau.

Il en était sûr, le temps était venu pour lui de choisir. À moins que son choix n'ait déjà été fait ? Oui, la vie avait décidé pour lui – la vie et aussi l'insatiable curiosité qu'il avait pour elle. La jeunesse éternelle, la passion sans limites, des plaisirs subtils et secrets, des joies impétueuses et des péchés plus impétueux encore : toutes ces choses l'attendaient. Le portrait porterait le fardeau de sa honte ; voilà tout.

Il eut un douloureux pincement quand il songea à la profanation que subirait ce beau visage sur la toile. Jadis, s'amusant à contrefaire Narcisse, il avait baisé ou feint de baiser ces lèvres peintes qui lui adressaient à présent ce sourire si cruel. Chaque matin, inlassablement, il s'était assis devant le portrait pour en admirer la beauté, près d'en tomber amoureux comme il se le disait parfois. Allait-il maintenant se dégrader chaque fois qu'il céderait à une humeur ? Deviendrait-il une chose hideuse et répugnante qu'il faudrait cacher dans une pièce fermée à clef, dérober à ce soleil qui avait si souvent illuminé d'or le miracle ondulé de sa chevelure ? Quelle pitié ! quelle pitié !

Un instant il envisagea de prier pour que cessât l'abominable relation qui s'était nouée entre lui et son portrait. C'est en réponse à une prière que ce dernier s'était transformé. Une autre prière pourrait peut-être l'empêcher de changer davantage. Mais qui, connaissant tant soit peu la Vie, renoncerait au moyen de rester jeune pour toujours, si bizarre que fût ce moyen et si dangereuses que pussent en être les conséquences ? Au reste, cela dépendait-il de lui ? Était-ce vraiment à sa prière qu'il devait cette substitution ? N'y avait-il pas quelque étrange principe scientifique là-

derrière ? Si la pensée pouvait commander à un organisme vivant, ne pouvait-elle pas aussi influer sur les choses inertes ? Était-il impossible que, sans même aucun désir conscient de notre part, les objets autour de nous vibrassent à l'unisson de nos humeurs et de nos sentiments, les atomes s'attachant entre eux selon de secrètes amours et de curieuses affinités ? Mais la cause importait peu. Jamais plus il n'invoquerait de puissance maléfique. Si le portrait devait se transformer, qu'il se transformât ! Pourquoi chercher à en savoir trop ?

Il y aurait en effet tellement de jouissance à le contempler. Grâce à lui, il serait en mesure de pénétrer les tréfonds de son esprit. Ce portrait serait pour lui le plus magique des miroirs. De même qu'il lui avait révélé son corps, il lui révélerait son âme. Et lorsqu'il connaîtrait son hiver, lui-même serait encore à ce point où, au seuil de l'été, le printemps trépide. Quand ses joues s'assécheraient de leur sang, que son visage deviendrait un masque de craie blafarde aux yeux de plomb, lui conserverait l'éclat envoûtant de l'adolescence. Jamais ne se fanerait aucune des fleurs de sa beauté. Jamais ne faibliraient les pulsations de sa vie. Comme les dieux grecs il demeurerait fort, vif et joyeux. Qu'importait le sort de cette image peinte sur une toile ? Lui serait à l'abri. Rien d'autre ne comptait.

Le sourire aux lèvres, il réinstalla le paravent devant le tableau et passa dans sa chambre où l'attendait déjà son valet. Une heure plus tard, il était à l'Opéra et Lord Henry se penchait au-dessus de son fauteuil.

VII

Le lendemain il prenait son petit déjeuner lorsque Basil Hallward entra dans la pièce.

— Je suis tellement soulagé de t'avoir trouvé, Dorian, dit-il avec gravité. J'ai appelé hier et on m'a dit que tu étais à l'Opéra. Naturellement je savais que c'était impossible. Mais je regrette que tu n'aies pas laissé un mot disant où tu étais en réalité. J'ai passé une nuit atroce, redoutant presque qu'une nouvelle tragédie succédât à la première. Tu aurais dû me télégraphier dès que tu as su. Je l'ai appris tout à fait par hasard dans une édition tardive du *Globe* que j'ai trouvée au club. J'ai accouru ici aussitôt et me suis trouvé bien dépité de ne pas te trouver. Je ne saurais te dire à quel point toute cette histoire me fend le cœur. Je sais comme tu dois souffrir. Mais où étais-tu ? Es-tu allé rendre visite à la mère de la jeune fille ? J'ai pensé un temps te rejoindre chez elle. Le journal donnait l'adresse. Quelque part dans Euston Road, je me trompe ? Mais j'ai eu peur de survenir au milieu d'un chagrin que je n'aurais su égayer. La pauvre femme ! Dans quel état doit-elle se trouver ! Son unique enfant, de surcroît ! Comment a-t-elle réagi ?

— Mon cher Basil, que veux-tu que j'en sache ? murmura Dorian.

Il sirotait un vin blond clair dans une coupe vénitienne délicatement perlée d'or et avait l'air de s'ennuyer profondément.

— J'étais à l'Opéra. Tu aurais dû venir. J'ai fait la connaissance de Lady Gwendolen, la sœur de Harry. Nous étions dans sa loge. C'est une femme exquise ; et la Patti a chanté divinement. Ne me parle pas d'histoires sordides. Ce dont on ne parle pas n'est jamais arrivé. Il n'y a que les mots, comme le dit Harry, qui donnent leur réalité aux choses. Raconte-moi plutôt ce que tu deviens et ce que tu es en train de peindre.

— Tu es allé à l’Opéra ? dit Hallward d’une voix très lente, engourdie par la douleur. Tu es allé à l’Opéra tandis que Sybil Vane gisait morte dans je ne sais quel logis crasseux ? Tu es capable de me parler du charme d’autres femmes et de la Patti qui chantait divinement alors que celle que tu aimais n’a même pas encore le repos d’une tombe ? Voyons, songes-tu aux horreurs qui attendent ce petit corps blanc ?

— Arrête, Basil, je n’en écouterai pas davantage ! s’écria Dorian en se levant d’un bond. Il y a des choses que je refuse d’entendre. Ce qui est fait est fait. Le passé est le passé.

— Parce que pour toi hier est le passé ?

— La durée effective n’y change rien. Seuls les gens superficiels mettent des années à se défaire d’une émotion. Quand on est maître de soi, on peut faire cesser un chagrin aussi facilement qu’inventer un plaisir. Je ne veux pas être à la merci de mes sentiments. Je veux les utiliser, les savourer et les dominer.

— Dorian, c’est affreux ! Quelque chose t’a profondément changé. Tu ressembles en tout point à ce merveilleux garçon qui, jour après jour, venait dans mon atelier pour que j’en fasse le portrait. Mais tu étais alors simple, naturel et affectueux. Tu étais l’être le plus pur au monde. À présent, j’ignore ce qui s’est emparé de toi. Tu parles comme si tu n’avais pas de cœur, comme si tu étais dépourvu de toute compassion. Tout cela, c’est l’influence de Harry. Je le vois bien.

Le garçon rougit et, gagnant la fenêtre, observa un instant le jardin dont le vert scintillait au soleil.

— Je dois beaucoup à Harry, Basil, dit-il enfin. Je lui dois plus qu’à toi. Tu m’as seulement appris la vanité.

— Eh bien, j’ai ma punition, Dorian, ou je l’aurai tôt ou tard.

— Je ne comprends pas ce que tu dis, Basil, s’exclama-t-il en se retournant. Je ne sais pas ce que tu attends. Que veux-tu ?

— Je veux le Dorian Gray que j’ai connu autrefois.

— Basil, dit le garçon en s’approchant pour lui poser la main sur l’épaule, tu arrives trop tard. Hier quand j’ai appris le suicide de Sybil Vane…

— Le suicide ! Grands dieux ! En est-on sûr ? s'écria Hallward, lançant sur lui un regard horrifié.

— Mon cher Basil ! Tu ne pensais tout de même pas à un vulgaire accident ? Bien sûr qu'elle s'est suicidée. C'est l'une des plus grandes tragédies romantiques de notre temps. En général, les acteurs mènent les vies les plus plates qui soient. Ce sont de bons maris ou de fidèles épouses ou que sais-je d'ennuyeux encore. Tu vois ce que je veux dire : la vertu bourgeoise, et tout ce qui va avec. Sybil était tellement différente ! Elle vient de vivre sa meilleure tragédie. Elle a toujours été une héroïne. Lors de son ultime soirée sur scène – la soirée où tu l'as vue – elle a mal joué parce qu'elle avait découvert toute la réalité de l'amour. Quand elle en a connu l'irréalité, elle est morte, comme Juliette aurait pu mourir. Elle a rejoint la sphère de l'art. Sa mort a toute l'inutilité pathétique, toute la beauté gaspillée du martyre. Mais il ne faut pas croire que je n'aie pas souffert. Si tu étais arrivé hier à un moment précis, vers cinq heures et demie, dirais-je, ou six heures moins le quart, tu m'aurais trouvé en larmes. Harry lui-même, qui se trouvait ici, qui était venu m'apprendre la nouvelle, n'avait pas la moindre idée de ce que j'endurais. J'ai immensément souffert puis cela m'est passé. Je suis incapable de reproduire une émotion. Personne ne le peut, à l'exception des personnes sentimentales. Et je te trouve très injuste, Basil. Tu viens ici me consoler. C'est fort aimable. Tu me trouves déjà consolé et tu es furieux. La belle sympathie ! Tu me rappelles une histoire que m'a racontée Harry, à propos d'un certain philanthrope ayant passé vingt ans de sa vie à obtenir qu'un tort soit redressé ou qu'une loi injuste soit réformée – je ne sais plus exactement. Il finit par réussir et sa déception fut sans bornes. Il n'eut plus rien à faire, faillit mourir d'ennui et devint un misanthrope accompli. Par ailleurs, mon cher vieux Basil, si tu veux vraiment me consoler, dis-moi plutôt comment oublier ce qui s'est passé, ou comment le voir sous l'angle artistique qui convient. N'est-ce pas Gautier qui parlait de *la consolation des arts*[1] ? Je me souviens d'avoir trouvé un jour dans ton atelier un petit carnet à couverture de vélin et d'être tombé sur cette délicieuse expression. Que veux-tu ? je ne suis pas comme ce jeune homme dont tu m'as parlé quand nous étions ensemble à Marlow, celui qui disait que le satin jaune console de tous les malheurs. J'aime les belles choses que l'on peut toucher et manipuler. Les brocarts anciens, les bronzes vert-de-gris, les surfaces laquées, l'ivoire sculpté, les intérieurs raffinés, le luxe, la pompe – toutes ces choses prodiguent bien des plaisirs. Mais encore

plus précieux est le tempérament artistique qu'elles créent, sinon révèlent, à l'intérieur de nous. Devenir le spectateur de sa propre vie, comme le dit Harry, revient à échapper aux souffrances de la vie. Je sais que mon discours te surprend. Tu ne réalises pas combien je me suis épanoui. J'étais un écolier quand tu m'as rencontré. Je suis un homme à présent. J'ai de nouvelles passions, de nouvelles pensées, de nouvelles idées. Je suis différent, mais tu ne dois pas m'en aimer moins. J'ai changé, mais il faut que tu restes mon ami pour toujours. Certes je me suis entiché de Harry. Mais je sais que tu es meilleur que lui. Tu n'es pas plus fort – la vie te fait bien trop peur – mais tu es meilleur. Et nous étions tellement heureux ensemble ! Ne m'abandonne pas, Basil, et ne te querelle pas avec moi. Je suis ce que je suis. Il n'y a rien de plus à dire.

Hallward se sentit curieusement ému. Pour rude et sévère qu'il fût, il y avait au fond de lui une tendresse toute féminine. Ce garçon lui était si cher. Sa personnalité avait fait prendre à son art un tournant décisif. Il était incapable de le blâmer davantage. Au fond, son indifférence n'était sans doute qu'une humeur passagère. Il y avait tellement de bon en lui, tellement de noblesse.

— Eh bien, Dorian, dit-il enfin avec un sourire attristé, à partir d'aujourd'hui je ne te parlerai plus de cette terrible affaire. J'espère simplement que ton nom n'y sera pas cité. L'enquête doit avoir lieu cette après-midi. Est-ce qu'on t'a convoqué ?

Dorian secoua la tête et parut agacé en entendant le mot « enquête ». Les enquêtes apportaient toujours leur lot d'indécence et de vulgarité.

— On ne connaît pas mon nom, répondit-il.

— Mais elle, j'imagine qu'elle le connaissait ?

— Seulement mon prénom, et je suis absolument certain qu'elle ne l'a jamais mentionné à personne. Elle m'avait expliqué une fois que tout le monde était très curieux de savoir qui j'étais, mais qu'elle répondait toujours que je m'appelais « Prince Charmant ». C'était adorable de sa part. Il faut que tu me fasses un dessin d'elle, Basil. J'aimerais garder de Sybil autre chose que le souvenir de quelques baisers et les pathétiques échos de sa voix brisée par la tristesse.

— J'essaierai de faire quelque chose, Dorian, si cela peut te faire plaisir. Mais tu devras revenir poser dans mon atelier. Je ne peux plus travailler

sans toi.

— Je ne poserai plus jamais pour toi, Basil. C'est impossible ! s'exclama-t-il en reculant.

Hallward le regarda fixement.

— Mon cher enfant, c'est absurde ! lança-t-il. Serait-ce que tu n'aimes pas le portrait que j'ai fait de toi ? Où est-il ? Pourquoi l'as-tu placé derrière ce paravent ? Laisse-moi le regarder. Je n'ai jamais rien peint d'aussi bon. Écarte ce paravent, Dorian. Ton domestique est odieux de dissimuler ainsi mon œuvre. J'ai bien senti en entrant que quelque chose avait changé ici.

— Mon domestique n'y est pour rien, Basil. Tu ne crois tout de même pas que je lui laisse le soin d'aménager mon intérieur ? Il dispose mes fleurs parfois, mais cela ne va pas plus loin. Non, j'ai installé ce paravent moi-même. La lumière frappait trop fort sur le portrait.

— Trop fort ! C'est impossible, mon ami ! C'est un endroit idéal où l'installer. Laisse-moi le voir.

Là-dessus Hallward se dirigea vers le coin de la pièce. Dorian laissa échapper un cri de terreur et courut s'interposer entre Hallward et le paravent.

— Basil, dit-il alors qu'il était devenu livide, il ne faut pas que tu le voies. Je te l'interdis.

— Que je ne regarde pas mon propre tableau ! Tu n'es pas sérieux. Pourquoi ne le devrais-je pas ? s'exclama Hallward en riant.

— Si tu essaies de le regarder, Basil, je te jure qu'aussi longtemps que je vivrai je ne t'adresserai plus la parole. Je suis tout à fait sérieux. Je ne donnerai aucune explication et je te prie de ne pas en demander. Mais n'oublie pas : si tu touches à ce paravent, tout est fini entre nous.

Hallward était abasourdi. Il dévisagea Dorian avec sidération. Il ne l'avait encore jamais vu ainsi. Le garçon était blême de colère. Il serrait les poings et ses pupilles étaient deux disques de saphir en feu. Tout son corps tremblait.

— Dorian !

— Tais-toi !

— Mais que se passe-t-il ? Je ne le regarderai pas si telle est ta volonté, sois tranquille, dit-il assez froidement, tournant les talons pour se diriger

vers la fenêtre. Il n'empêche que je trouve quelque peu ridicule de ne pas pouvoir regarder une de mes œuvres, d'autant que je vais l'exposer à Paris cet automne. Je devrai probablement la revernir ; je serai donc bien obligé de la voir un jour ou l'autre. Alors pourquoi pas aujourd'hui ?

— L'exposer ! Tu veux l'exposer ? s'écria Dorian Gray, en qui montait un étrange effroi.

Le monde allait-il apprendre son secret ? Allait-on s'ébahir du mystère de sa vie ? C'était impossible. Il ignorait comment, mais il fallait agir sur-le-champ.

— Oui, je suppose que tu n'y vois pas d'objection. Georges Petit va rassembler mes meilleurs tableaux pour une exposition spéciale qui se tiendra rue de Sèze à partir de la première semaine d'octobre[2]. Le portrait ne te sera enlevé qu'un mois. Je pense que tu pourras t'en passer pendant un temps si court. D'ailleurs tu ne seras sûrement pas à Londres à ce moment-là. Et si tu persistes à le cacher derrière un paravent, c'est que tu ne dois pas tellement y tenir.

Dorian Gray se passa la main sur le front. Des gouttes de sueur y perlaient. Il se sentait au bord d'un péril épouvantable.

— Tu m'as dit le mois dernier que tu ne l'exposerais jamais, dit-il. Pourquoi as-tu changé d'avis ? Vous autres qui aimez à passer pour des gens raisonnables, vous êtes aussi inconstants que le reste des hommes. La seule différence est que vos sautes d'humeur n'ont aucun sens. Tu ne peux l'avoir oublié, tu m'as assuré avec la plus grande solennité que rien au monde ne pourrait te décider à l'exposer. Tu as dit la même chose à Harry.

Il s'interrompit soudain ; une lueur s'alluma dans ses yeux. Il se rappela ces mots de Lord Henry, prononcés à moitié sérieusement et à moitié en plaisantant : « Si vous voulez passez un quart d'heure insolite, demandez à Basil de vous dire pourquoi il refuse de montrer votre portrait dans une exposition. Il me l'a dit à moi et ce fut une révélation. » Oui, peut-être que Basil avait lui aussi un secret. Il allait tenter d'en savoir plus.

— Basil, dit-il, s'approchant tout près de lui et le regardant droit dans les yeux, nous avons chacun notre secret. Dis-moi le tien et je te dirai le mien. Pour quelle raison refusais-tu d'exposer mon portrait ?

Hallward ne put réprimer un frisson.

— Dorian, si je te le dis, il est probable que tu m'aimes moins, et encore plus probable que tu te moques de moi. Je ne supporterais ni l'un ni l'autre. Si tu souhaites que je ne pose plus jamais les yeux sur ton portrait, je m'en accommode. Il me reste toujours toi à contempler. Si tu souhaites que la plus belle œuvre que j'aie jamais réalisée demeure cachée à tous, je m'en satisfais. Ton amitié compte plus pour moi que la célébrité ou le renom.

— Non, Basil, il faut que tu me le dises, murmura Dorian Gray. Il me semble que j'ai le droit de savoir.

L'effroi s'était dissipé pour faire place à la curiosité. Il était déterminé à découvrir le mystère de Basil Hallward.

— Asseyons-nous, Dorian, dit Hallward, l'air affligé. Asseyons-nous donc. Je prendrai place dans l'ombre et toi dans la lumière. Ainsi sont nos vies. Réponds seulement à cette question. N'as-tu rien remarqué de déplaisant dans le portrait ? Quelque chose qui ne t'aurait pas frappé à première vue, puis se serait tout à coup révélé à toi ?

— Basil ! cria le garçon, qui agrippait les bras du fauteuil de ses mains tremblantes et fixait sur lui des yeux d'animal effrayé.

— Tu l'as donc remarqué. Ne dis rien. Écoute d'abord ce que j'ai à dire. C'est un fait, tu m'as inspiré des sentiments bien plus tendres que ceux qu'il est permis à un homme d'avoir pour un ami. Je ne me l'explique pas, mais je n'ai jamais été amoureux d'aucune femme. Le manque de temps, peut-être. Sans doute Harry a-t-il raison : les grandes histoires d'amour sont le privilège de ceux qui n'ont rien à faire, et c'est à cela que servent les classes oisives d'un pays. Dès l'instant où je t'ai rencontré, ta personnalité a exercé sur moi une extraordinaire influence. Je reconnais avoir conçu pour toi un amour fou, extravagant, irrationnel. Dès que tu adressais la parole à quelqu'un, j'en étais jaloux. Je te voulais pour moi seul. Il n'y a qu'avec toi que j'étais heureux. Quand tu étais absent, tu réapparaissais dans mon art. Bien sûr je ne t'en ai jamais rien dit. C'eût été impossible. Tu ne l'aurais pas compris ; moi-même, je ne le comprenais pas. Un jour je décidai de peindre un magnifique portrait de toi. Ce devait être mon chef-d'œuvre, et c'est ce qu'il est devenu. Mais à mesure que j'y travaillais, j'avais l'impression que chaque écaille, chaque couche de peinture dévoilait mon secret. L'amour se donnait à voir dans chaque trait ; sous chaque touche on trouvait la passion. J'eus peur que le monde ne découvrît mon idolâtrie. Je sentis, Dorian, que j'en avais trop dit. C'est à ce moment que je résolus de

ne jamais laisser exposer ce portrait. Tu en fus quelque peu contrarié, mais tu ne réalisais pas alors tout ce que cela signifiait pour moi. J'en parlai à Harry, qui se moqua. Mais cela n'avait pas d'importance. Quand le tableau fut achevé et que je me retrouvai seul avec lui, je sus que je ne m'étais pas trompé. Quelques jours passèrent et le portrait quitta mon atelier. Aussitôt débarrassé de l'insoutenable fascination qu'exerçait sa présence, il me sembla que j'avais été stupide : si ce tableau révélait quoi que ce soit, c'était seulement ton immense beauté et mon talent de peintre. Aujourd'hui encore, je me dis que c'est une erreur de croire qu'une œuvre montre au grand jour la passion ressentie par son créateur. Si bien que lorsque je reçus cette offre de Paris, je pris la décision de faire de ton portrait le centre de mon exposition. Il ne me serait jamais venu à l'idée que tu pusses refuser. Maintenant je vois que tu avais raison. Il ne faut pas montrer ce portrait. Ne m'en veux pas, Dorian, pour ce que je t'ai dit. Comme je l'ai dit un jour à Harry : tu es fait pour être vénéré.

Dorian Gray inspira profondément. Ses joues retrouvèrent leurs couleurs et un sourire chatouilla ses lèvres. Le danger était écarté. Il était en sûreté pour l'instant. Et pourtant il ne pouvait s'empêcher d'éprouver une infinie pitié à l'égard du jeune homme qui venait de lui faire cette étrange confession. Serait-il lui-même capable de se laisser à ce point subjuguer par la personnalité d'un ami ? Lord Henry avait le charme des gens dangereux. Mais c'était tout. Il était trop intelligent et trop cynique pour qu'on s'attachât vraiment à lui. Quelqu'un pourrait-il jamais faire naître en lui une si singulière adoration ? Était-ce une de ces aventures que la vie lui réservait ?

— Je trouve extraordinaire, dit Hallward, que tu sois parvenu à voir cela dans le portrait. Est-ce bien vrai ?

— Bien sûr que je l'ai vu.

— Dans ce cas, tu ne t'opposes plus à ce que j'y jette un coup d'œil.

Dorian hocha la tête.

— Ne me demande pas cela, Basil. Il n'y a pas la moindre chance que je te laisse regarder ce portrait.

— Mais tu me le permettras un jour, n'est-ce pas ?

— Jamais.

— Bon, tu as peut-être raison. Et maintenant je te dis au revoir, Dorian. Tu es la seule personne au monde dont j'ai été vraiment épris. Je ne pense pas être amené à te revoir souvent. Tu ne sais pas ce qu'il m'en a coûté de te dire toutes ces choses.

— Mon cher Basil, s'écria Dorian, que m'as-tu dit ? Simplement que tu pensais m'aimer trop. Ce n'est même pas un compliment.

— Je n'avais pas l'intention de te complimenter. Je te faisais une confession.

— Si c'en était une, elle était fort décevante.

— Vraiment ? Qu'attendais-tu, Dorian ? Aurais-tu remarqué autre chose dans le portrait ? Il n'y avait rien d'autre à voir, n'est-ce pas ?

— Non, il n'y avait rien d'autre à voir. Pourquoi cette question ? En revanche, cesse de dire que tu ne me reverras plus ou d'autres inepties de ce genre. Toi et moi sommes amis, Basil, et nous devons le rester toujours.

— Tu as Harry, dit Hallward avec tristesse.

— Oh, Harry ! s'exclama le garçon en éclatant de rire. Harry passe ses journées à dire des choses incroyables et ses soirées à faire des choses improbables. C'est exactement ainsi que j'aimerais mener ma vie. Pour autant, je ne crois pas que je me tournerais vers Harry si j'avais des ennuis. J'irais plutôt te trouver toi, Basil.

— Mais tu poseras encore pour moi ?

— Impossible !

— En refusant tu ruines ma vie d'artiste, Dorian. On ne rencontre jamais deux fois l'idéal. C'est déjà si rare de le trouver une seule fois.

— Je ne puis t'expliquer pourquoi, Basil, mais il ne faut plus que je pose pour toi. Je passerai prendre le thé. Ce sera tout aussi agréable.

— Plus agréable pour toi, j'en ai peur, murmura Hallward sur le ton du regret. Maintenant, au revoir. Je suis peiné que tu ne me laisses pas regarder le portrait une dernière fois. Mais il faut s'y résoudre. Je comprends parfaitement ce que tu ressens.

Tandis qu'il sortait de la pièce, Dorian Gray eut un sourire. Pauvre Basil, si loin de connaître la véritable raison ! Et n'était-ce pas étrange ? Au lieu d'avoir à révéler son secret, il avait réussi, presque par chance, à arracher celui de son ami. Que de choses se trouvaient élucidées par cette singulière

confession ! Les absurdes crises de jalousie de Basil, son éperdue dévotion, ses éloges saugrenus, ses curieuses réticences : tout était clair désormais et il se sentait désolé. Il y avait quelque chose de tragique dans une amitié si mêlée d'amour, d'infiniment tragique même, dans une passion si ardente et si stérile à la fois.

Il poussa un soupir et sonna son valet. Le portrait devait à tout prix rester à l'abri des regards. Il ne pouvait risquer d'être découvert une nouvelle fois. Il avait été fou de laisser cet objet, ne fût-ce qu'une heure, dans une pièce où tous ses amis pouvaient entrer.

VIII

Quand son domestique entra, il le regarda avec insistance, se demandant s'il avait déjà songé à jeter un regard derrière le paravent. L'homme attendait ses ordres, impassible. Dorian alluma une cigarette et alla jusqu'au miroir. Dans le reflet, il apercevait très nettement le visage de Victor : un masque placide de servilité. Il n'y avait rien à craindre de ce côté. Il jugea cependant plus sage de rester sur ses gardes.

Parlant très posément, il le chargea de dire à l'intendante qu'il désirait la voir, puis de se rendre chez l'encadreur afin qu'il envoie immédiatement deux de ses commis. Alors qu'il se retirait, Dorian crut le surprendre en train de promener ses yeux dans la direction du paravent. Ou n'était-ce qu'un effet de son imagination ?

Après quelque temps, Mme Leaf fit irruption dans la bibliothèque. C'était une adorable vieille femme en robe de soie noire, arborant à la poitrine une photographie de feu M. Leaf enchâssée dans une imposante broche en or, et portant à ses mains ridées des gants de fil à l'ancienne.

— Eh bien, monsieur Dorian, que puis-je pour vous ? Je vous demande pardon, monsieur – elle tira une révérence –, je ne devrais plus vous appeler monsieur Dorian. Mais, Dieu vous bénisse, monsieur, je vous connais depuis que vous êtes un nourrisson et vous lui en avez fait voir de drôles, à la pauvre vieille Leaf. Oh, vous n'étiez pourtant pas un vilain garnement, mais on sait comment sont les garçons, monsieur Dorian, et les enfants ne résistent pas à la confiture, n'est-ce pas, monsieur ?

Il rit.

— Appelez-moi toujours monsieur Dorian, Leaf. Autrement, je me fâcherai. Et je vous assure que je raffole autant que jadis de la confiture.

Seulement, quand je suis invité à un thé, on ne m'en propose jamais. Je veux que vous me donniez la clef qui ouvre la pièce du dernier étage.

— La vieille salle de classe, monsieur Dorian ? Mais enfin, elle est toute pleine de poussière. Il faudra d'abord que je m'arrange pour la remettre en ordre. Vous ne pouvez pas la voir dans cet état, monsieur Dorian. Ah, vraiment, ça non.

— Je ne veux pas qu'on la nettoie, Leaf. Je veux simplement la clef.

— Voyons, monsieur Dorian, vous serez couvert de toiles d'araignées si vous entrez là-dedans. Près de cinq ans qu'on ne l'a pas ouverte ! Ça remonte à la mort de Sa Seigneurie.

La mention de son oncle défunt le fit grimacer. Il gardait de lui un souvenir exécrable.

— C'est sans importance, Leaf, répondit-il. Tout ce que je veux, c'est la clef.

— Eh bien la voici, monsieur Dorian, dit la vieille femme après une fouille tumultueuse parmi les clefs de son trousseau. La voici. Juste un instant, que je la détache. Mais vous ne comptez tout de même pas aller vivre là-haut, dites, monsieur Dorian, quand vous êtes si bien installé ici ?

— Non, Leaf, je n'en ai pas l'intention. Je veux seulement voir l'endroit, et peut-être y entreposer quelque chose. Rien d'autre. Merci, Leaf. J'espère que vous soignez vos rhumatismes ; et faites-moi servir de la confiture pour le petit déjeuner.

Mme Leaf secoua la tête.

— Ces étrangers, ils n'y comprennent goutte quand vous leur demandez de la confiture. Ils appellent ça de la « compote[1] ». Mais je vous en apporterai moi-même un de ces jours, si vous me permettez.

— Ce serait très aimable, Leaf, répondit-il tout en regardant la clef.

La vieille femme accomplit une révérence fort sophistiquée puis quitta la pièce en souriant. Elle désapprouvait fermement ce valet français. Il était toujours fâcheux, pensait-elle, de naître étranger.

Tandis que la porte se refermait, Dorian mit la clef dans sa poche et regarda autour de lui. Son regard s'arrêta sur une grande couverture de satin pourpre abondamment brodée d'or, somptueuse pièce de la fin du XVIIe siècle vénitien que son oncle avait dénichée dans un couvent près de Bologne.

Elle serait parfaite pour envelopper l'abominable objet. Peut-être avait-elle déjà servi de drap mortuaire. Cette fois elle dissimulerait une chose à la corruption bien particulière, pire que celle provoquée par la mort, une chose qui enfanterait des horreurs et qui pourtant ne devait jamais mourir. Ses péchés s'acharneraient sur l'image comme les vers sur un cadavre. Ils en gâteraient la beauté et en rongeraient la grâce. Ils la profaneraient et la rendraient infâme. Mais la chose continuerait de vivre. Elle serait vivante à jamais.

Il frissonna et regretta un instant de ne pas avoir donné à Basil la véritable raison qui le poussait à dissimuler le portrait. Basil l'aurait aidé à résister à l'influence de Lord Henry, et aux influences encore plus vénéneuses qu'exerçait sa propre nature. L'amour qu'il lui portait – car c'était bien de l'amour – avait quelque chose de noble et d'intellectuel. Ce n'était pas cette admiration purement physique qui naît des sens et meurt quand ils sont usés. C'était un amour semblable à celui qu'avaient connu Michel-Ange, Montaigne, Winckelmann et Shakespeare lui-même[2]. Oui, Basil aurait pu le sauver. Mais il était trop tard. On pouvait toujours effacer le passé. Les regrets, les désaveux, l'oubli le permettaient. En revanche, il était impossible d'échapper à l'avenir. Des passions dormaient en lui dont il redoutait l'éveil foudroyant. Ses rêves pervers seraient bientôt d'implacables réalités.

Il enleva du canapé le grand drap pourpre et or qui le recouvrait et l'emporta derrière le paravent. Le visage sur la toile était-il devenu plus abject ? Il lui paraissait inchangé ; et pourtant l'aversion qu'il lui inspirait s'était accrue. Les cheveux d'or, les yeux bleus, les lèvres rouge de rose – tout était là. Seule l'expression n'était plus la même. Elle seule donnait au visage son effrayante cruauté. Comparés à ce qu'il y lisait de condamnation et de blâme, les reproches de Basil à propos de Sybil Vane semblaient tellement inconsistants ! Et tellement dérisoires ! C'était son âme qui, depuis la toile, le scrutait et le mettait en accusation. Une expression de douleur passa sur son visage et il jeta l'opulent tissu sur le portrait. Au même moment, on frappa à la porte. Il repassa devant le paravent pendant que son domestique entrait.

— Les personnes sont arrivées, monsieur.

Il fallait éloigner le domestique sans plus attendre. Il était primordial qu'il ne sût pas où l'on rangerait le portrait. Quelque chose de sournois

entourait sa personne ; dans ses yeux se lisaient le calcul et la traîtrise. S'asseyant à son bureau, il griffonna un mot à l'intention de Lord Henry, le priant de lui envoyer de la lecture et lui rappelant qu'ils avaient rendez-vous le soir même à huit heures et quart.

— Attendez la réponse, dit-il en lui remettant le billet, et faites entrer ces messieurs.

Deux ou trois minutes plus tard, on frappa de nouveau, et entra M. Ashton en personne, le célèbre encadreur de South Audley Street, accompagné d'un jeune assistant à l'allure plutôt fruste. M. Ashton était un petit homme rubicond flanqué de favoris roux, dont l'admiration pour l'art était considérablement tempérée par l'impécuniosité invétérée de la plupart des artistes auxquels il avait affaire. En règle générale il ne quittait jamais son magasin. Il attendait qu'on vînt le voir. Mais il faisait toujours une exception en faveur de Dorian Gray. Il y avait chez Dorian Gray quelque chose qui ensorcelait tout le monde. Rien que de le voir était réjouissant.

— Que puis-je faire pour vous, M. Gray ? dit-il, frottant l'une contre l'autre ses mains potelées maculées de taches de rousseur. J'ai voulu me faire l'honneur de venir en personne. J'ai justement un cadre de toute beauté, monsieur. Trouvé à une vente. Du florentin ancien. Vient de Fonthill[3], je crois. Idéal pour un sujet religieux, M. Gray.

— Je suis désolé que vous ayez pris la peine de vous déplacer, M. Ashton. Je ne manquerai pas de passer jeter un coup d'œil à ce cadre, bien que je ne sois guère amateur d'art religieux ; mais pour l'heure, je souhaite simplement faire porter un tableau jusqu'au dernier étage de ma maison. Il est fort lourd, c'est pourquoi j'ai pensé vous demander de me prêter deux de vos hommes.

— Vous avez très bien fait, M. Gray. Je suis enchanté de pouvoir vous rendre service. De quelle œuvre d'art s'agit-il, monsieur ?

— De celle-ci, répondit Dorian en écartant le paravent. Vous est-il possible de la transporter, recouverte comme elle est, sans toucher à rien ? Je ne voudrais pas qu'elle soit éraflée dans la montée.

— Mais très certainement, monsieur, répondit le jovial encadreur alors qu'il commençait, avec l'aide de son commis, à défaire les longues chaînes de cuivre auxquelles le tableau était suspendu. Et maintenant, où faut-il le transporter, M. Gray ?

— Si vous voulez bien me suivre, M. Ashton, je vais vous montrer le chemin. Ou peut-être vaudrait-il mieux que vous passiez devant. Nous allons tout en haut de la maison, hélas. Nous prendrons l'escalier principal, il est plus large.

Il leur tint la porte, ils passèrent dans le vestibule et l'ascension commença. Son cadre richement ouvragé rendait le tableau très encombrant si bien que de temps à autre, en dépit des obséquieuses protestations de M. Ashton qui, en bon boutiquier, détestait qu'un *gentleman* fît quoi que ce soit d'utile, Dorian venait prêter son renfort.

— C'est que ça pèse son poids, monsieur ! fit le petit homme en haletant lorsqu'ils atteignirent le dernier étage.

Sur quoi il essuya son front luisant.

— Un poids terrible… murmura Dorian tandis qu'il ouvrait la porte de cette chambre qui garderait pour lui seul le mystérieux secret de sa vie et dissimulerait son âme aux yeux des hommes.

Cela faisait plus de quatre ans qu'il n'y avait pas pénétré – en fait, depuis l'époque où elle lui avait servi de salle de jeux, puis de bureau quand il fut devenu un peu plus grand. C'était une pièce vaste, aux belles proportions, construite spécialement par le dernier Lord Sherard à l'intention de ce petit neveu que, étant lui-même sans enfants et peut-être pour d'autres raisons, il avait toujours détesté et voulu tenir à distance. Dorian la trouva très peu changée. Il y avait l'énorme *cassone*[4] italien, avec ses panneaux recouverts de peintures fantastiques et ses moulures dédorées, dans lequel enfant il s'était si souvent caché. Et ici, la bibliothèque de bois satiné remplie de ses livres de classe écornés. Derrière, accrochée au mur, c'était la même tapisserie flamande toute déchirée, sur laquelle un roi et une reine défraîchis jouaient aux échecs dans un jardin tandis qu'une compagnie de fauconniers passaient à cheval, tenant sur leurs poignets gantés des oiseaux chaperonnés. Tout lui revenait si distinctement ! Chaque instant de son enfance solitaire ressurgissait à mesure que son regard parcourait la pièce. Il se rappelait la pureté sans tache de sa vie d'enfant, et il trouva monstrueux de devoir cacher en ce lieu le portrait fatal. Qu'il était loin de se douter, en cette époque révolue, de tout ce que la vie lui réservait !

Mais la maison n'avait pas d'endroit mieux isolé des regards curieux. Il en avait la clef et personne d'autre ne pouvait y pénétrer. Sous le drap

pourpre, le visage du tableau pouvait bien devenir bestial, bouffi, immonde. Quelle importance ? Personne ne le verrait. Lui-même ne le verrait pas. Pourquoi devrait-il surveiller l'écœurante corruption de son âme ? Il conserverait sa jeunesse, cela suffisait. Et d'ailleurs était-il exclu que sa personnalité devînt finalement plus belle ? Il n'y avait aucune raison pour que l'avenir fût à ce point infesté par l'ignominie. Un amour entrerait peut-être dans sa vie, qui le purifierait et le protégerait contre ces péchés qu'il croyait déjà sentir palpiter dans son esprit et dans sa chair – ces inconcevables péchés dont la subtilité et le charme venaient de leur mystère même. Un jour viendrait-il peut-être où l'expression de cruauté disparaîtrait de cette délicate bouche vermeille et où il pourrait montrer au monde le chef-d'œuvre de Basil Hallward.

Non ; c'était impossible. D'heure en heure, de semaine en semaine, la chose peinte sur la toile vieillissait. Même si elle échappait à la laideur du péché, elle ne pourrait se dérober à la laideur de l'âge. Les joues s'enfonceraient ou deviendraient flasques. De jaunâtres sillons se formeraient peu à peu autour des yeux affaiblis et les rendraient hideux. Les cheveux perdraient leur éclat, la bouche s'entrouvrirait ou s'affaisserait, deviendrait bête ou vulgaire comme la bouche des vieillards. Il y aurait ce cou ridé, ces mains froides veinées de bleu, ce corps contrefait qu'il se rappelait chez cet oncle qui l'avait si sévèrement traité durant son enfance. Il fallait cacher le portrait. Impossible de faire autrement.

— Apportez-le à l'intérieur, s'il vous plaît, M. Ashton, dit-il d'une voix lasse en se retournant. Je suis désolé de vous avoir fait attendre si longtemps. J'avais l'esprit ailleurs.

— Un peu de repos ne fait jamais de mal, M. Gray, répondit l'encadreur qui n'avait toujours pas repris haleine. Où faut-il le mettre, monsieur ?

— Oh, n'importe où. Ici sera très bien. Je ne souhaite pas l'accrocher. Appuyez-le simplement contre le mur. Merci.

— Et pourrait-on jeter un œil à l'œuvre d'art, monsieur ?

Dorian sursauta.

— Cela ne vous intéresserait pas, M. Ashton, dit-il sans le quitter des yeux.

Il était prêt à sauter sur lui et à le plaquer au sol s'il osait soulever la riche tenture qui dissimulait le secret de sa vie.

— Je ne veux pas vous déranger plus longtemps. Je vous suis très reconnaissant d'avoir eu la gentillesse de venir jusqu'ici.

— Pas du tout, M. Gray, pas du tout. Toujours prêt à vous rendre service, monsieur.

Et M. Ashton descendit lourdement les escaliers, suivi de son assistant, qui se retourna afin d'apercevoir Dorian une dernière fois, son visage rude et peu amène brillant d'une timide admiration. Il n'avait jamais vu un être aussi merveilleux.

Quand le bruit de leurs pas se fut éteint, Dorian verrouilla la porte et rangea la clef dans sa poche. Enfin, il était sain et sauf. Plus personne ne regarderait jamais l'horrible chose. Aucun autre œil que le sien ne verrait jamais sa honte.

En entrant dans la bibliothèque, il s'aperçut que cinq heures venaient de sonner et que le thé avait déjà été servi. Sur une petite table de bois sombre et parfumé incrusté d'une épaisse nacre, cadeau de l'épouse de son tuteur, Lady Radley, qui avait passé le précédent hiver en Égypte, se trouvaient un message de Lord Henry et, à côté, un livre à couverture jaune légèrement usée. Un exemplaire de la troisième édition de la *St. James's Gazette*[5] avait été placé sur le plateau à thé. Visiblement, Victor était rentré. Peut-être avait-il croisé les hommes dans le vestibule et leur avait-il extorqué des informations sur ce qu'ils avaient fait. Il remarquerait forcément l'absence du tableau – il l'avait sans doute déjà remarquée en disposant le service à thé. Le paravent n'avait pas été remis en place et on pouvait voir une marque blanche sur le mur. Qui sait s'il n'allait pas le surprendre, une nuit, en train de se faufiler dans les escaliers pour aller forcer la porte de la pièce ? Quelle horreur d'avoir un espion dans sa propre maison ! Il connaissait ces histoires de maîtres soumis toute leur vie au chantage d'un domestique parce que celui-ci avait lu une lettre, intercepté une conversation, ramassé une carte de visite ou trouvé sous un oreiller une fleur fanée ou un lambeau de dentelle froissée.

Il soupira et, après s'être versé du thé, décacheta le billet de Lord Henry. Il disait simplement qu'il lui faisait porter le journal du soir ainsi qu'un livre qui pourrait l'intéresser, et qu'il serait au club à huit heures et quart. Il ouvrit paresseusement la *Gazette* et commença à la parcourir. Son regard buta sur une marque au crayon rouge à la cinquième page. Elle attirait son attention sur le paragraphe suivant :

ENQUÊTE SUR UNE COMÉDIENNE

Ce matin, à la taverne Bell, sur Hoxton Road, le coroner du district, M. Danby, a procédé à une enquête relative au corps de Sybil Vane, jeune comédienne récemment engagée au Théâtre royal de Holborn[6]*. Il fut conclu à une mort accidentelle. Une vive sympathie a été témoignée à la mère de la défunte, qui manifesta une très grande émotion au cours de son témoignage ainsi que durant celui du docteur Birell, qui avait accompli l'autopsie.*

Son visage se rembrunit et, après avoir déchiré le journal en deux, il traversa la pièce pour jeter les morceaux dans une corbeille dorée. Comme tout cela était laid ! Et la laideur rendait les choses atrocement réelles. Il en voulait quelque peu à Lord Henry de lui avoir fait parvenir cet article. Et il avait été stupide en marquant le passage au crayon rouge. Victor pouvait l'avoir lu. Il savait bien assez d'anglais pour cela.

Peut-être l'avait-il lu et avait-il commencé à éprouver des soupçons. Mais était-ce vraiment grave ? Qu'est-ce que Dorian Gray avait à voir avec la mort de Sybil Vane ? Il n'y avait rien à craindre. Dorian Gray ne l'avait pas tuée.

Ses yeux se posèrent sur le livre jaune que Lord Henry lui avait envoyé. Se demandant ce que c'était[7], il se dirigea vers le petit guéridon octogonal aux tons perlés, où il se plaisait à voir l'ouvrage d'étranges abeilles égyptiennes capables de ciseler l'argent, et y prit le volume. « *Le Secret de Raoul*, par Catulle Sarrazin ». Quel drôle de titre[8] ! Il s'affala dans un fauteuil et commença à tourner les pages. Au bout de quelques minutes, il fut absorbé. C'était le livre le plus bizarre qu'il eût jamais lu. Tout se passait comme si, revêtus d'exquises parures, les péchés du monde défilaient sous ses yeux au son délicat d'un jeu de flûtes. Des choses qu'il avait seulement entrevues dans des rêves embrouillés apparaissaient subitement dans toute leur réalité. Des choses dont il n'avait même jamais rêvé lui étaient peu à peu révélées.

C'était un roman sans intrigue et à un seul personnage, rien d'autre en réalité que l'étude psychologique d'un jeune Parisien qui consacrait sa vie à ressusciter en plein XIXe siècle toutes les passions et tous les modes de

pensée qui s'étaient succédé au long de tous les siècles précédents, à résumer en lui-même les diverses mentalités par où était passé l'esprit du monde, et qui aimait pour leur caractère purement factice ces renoncements auxquels les hommes ont à tort donné le nom de vertu, tout autant que ces naturelles révoltes que les sages appellent encore le péché. Il était écrit dans ce style curieusement orné, pénétrant et obscur à la fois, plein d'argot et d'archaïsmes, d'expressions techniques et de périphrases recherchées, propre à certains des meilleurs artistes de l'école des Décadents français. On y trouvait des métaphores aussi monstrueuses que des orchidées et aux couleurs aussi démoniaques. La vie des sens était décrite dans le langage de la philosophie mystique. Par moments on ne savait plus très bien si l'on était en train de lire les extases spirituelles d'un saint du Moyen Âge ou les confessions morbides d'un pécheur de notre siècle. C'était un livre venimeux. Un lourd parfum d'encens semblait se dégager de ses pages pour vous monter au cerveau. La seule cadence des phrases, la subtile monotonie de leur musique, si pleine de refrains complexes et de mouvements répétés avec raffinement, produisaient dans l'esprit du garçon, à mesure que les chapitres se succédaient, une forme de rêverie, une intoxication onirique qui lui fit perdre toute conscience du temps. Il ne s'aperçut pas que le jour déclinait pendant que montaient lentement les ténèbres.

Dégagé de tout nuage, perforé par une étoile solitaire, un ciel vert-de-gris brillait au travers des vitres. Il lut à sa faible lumière jusqu'à ce que la lecture devînt impossible. Alors, après que son valet lui eut plusieurs fois rappelé l'heure tardive, il se leva et passa dans la pièce voisine. Il posa le livre sur la petite table florentine qui ne quittait jamais le chevet de son lit et commença à s'habiller pour le dîner. Il était presque neuf heures quand il arriva au club. Il trouva Lord Henry assis tout seul dans le petit salon, l'air accablé d'ennui.

— Je suis navré, Harry, s'écria-t-il, mais c'est entièrement votre faute. Le livre que vous m'avez envoyé m'a tellement envoûté que je n'ai pas vu les heures passer.

— Je me doutais qu'il vous plairait, répondit son hôte en se levant de son fauteuil.

— Je n'ai pas dit qu'il me plaisait, Harry. J'ai dit qu'il m'envoûtait. C'est très différent.

— Ah ! si vous avez découvert cela, vous avez fait une très précieuse découverte, murmura Lord Henry avec son étrange sourire. Allez, passons à la salle à manger. Il est affreusement tard et le champagne risque d'avoir trop refroidi.

IX

Pendant des années, Dorian Gray ne put se libérer du souvenir de ce livre. Ou peut-être serait-il plus exact de dire qu'il ne chercha jamais à s'en libérer. Il fit venir de Paris jusqu'à cinq exemplaires sur grand papier de l'édition originale, qu'il fit relier de différentes couleurs afin qu'ils fussent toujours en accord avec ses humeurs et avec les caprices d'une nature dont il semblait parfois avoir totalement perdu la maîtrise. Raoul, ce jeune Parisien extraordinaire en qui se mêlaient si étrangement le caractère romantique et l'esprit scientifique, devint à ses yeux une sorte de préfiguration de lui-même. À vrai dire, l'ouvrage tout entier lui semblait contenir l'histoire de sa propre vie, écrite avant qu'il l'eût lui-même vécue.

Il était sur un point plus chanceux que le fantastique héros inventé par Catulle Sarrazin. Il ne connut jamais – comment l'aurait-il pu ? – cette peur quelque peu grotesque des miroirs, des surfaces de métal poli et de l'eau dormante qui, très tôt dans sa vie, s'était emparée de Raoul, au brutal déclin d'une beauté jadis si remarquable. C'est avec une joie presque cruelle – et peut-être la plupart des joies, comme c'est le cas de la plupart des plaisirs, contiennent-elles leur part de cruauté – qu'il relisait la dernière partie du livre et le récit véritablement tragique, quoiqu'un peu excessif, du désespoir d'un homme ayant perdu ce que chez les autres et dans le monde il prisait au-dessus de tout.

Lui, au moins, ne connaîtrait pas ce destin. Cette beauté adolescente qui avait tant fasciné Basil Hallward, et bien d'autres avec lui, ne sembla jamais l'abandonner. Même ceux qui avaient entendu dire sur son compte les choses les plus abominables – régulièrement, de singulières rumeurs touchant son mode de vie circulaient dans Londres et approvisionnaient les clubs en sujets de conversation – ne pouvaient croire un mot de son infamie

quand ils le regardaient. Il conservait l'apparence d'un homme qui se serait tenu à l'abri des souillures du monde. Quand Dorian Gray entrait quelque part, les mauvaises langues se taisaient aussitôt. La pureté de son visage les rappelait à l'ordre. Sa simple présence semblait leur renvoyer l'innocence qu'ils avaient calomniée. Ils se demandaient comment un être aussi charmant et aussi gracieux avait pu échapper à la corruption d'une époque à la fois sordide et sensuelle.

Souvent, lorsqu'il rentrait chez lui après une de ces longues et mystérieuses absences qui éveillaient chez ses amis, ou ceux qui croyaient l'être, les plus étranges soupçons, il montait à pas feutrés au dernier étage de sa maison, ouvrait la porte à l'aide de cette clef qui ne le quittait plus, et debout, un miroir à la main, face au portrait que Basil Hallward avait peint de lui, il regardait tour à tour le visage méchant et vieillissant fixé sur la toile et le beau visage juvénile qui, de la glace polie, lui retournait son rire. La violence même du contraste avivait son plaisir. Il devint de plus en plus épris de sa beauté et de plus en plus intéressé par la corruption de son âme. Il examinait avec un soin minutieux, et souvent avec une monstrueuse et terrible volupté, les lignes hideuses qui marquaient ce front comme au fer rouge ou qui encerclaient peu à peu cette bouche gorgée de sensualité, en se demandant parfois lesquels étaient les plus horribles, des signes du péché ou des signes de l'âge. Il plaçait ses mains blanches à côté des mains rêches et bouffies du portrait, et souriait. Il raillait ce corps difforme et ces membres défaillants.

Certes, pendant la nuit, comme il reposait sans trouver le sommeil dans sa chambre aux senteurs délicates ou dans le répugnant cagibi de cette petite taverne mal famée proche des docks[1] qu'il avait coutume, déguisé et sous un faux nom, de fréquenter, il lui arrivait de songer à la déchéance où il avait traîné son âme, avec une compassion d'autant plus aiguë qu'elle était purement égoïste. Mais de tels moments étaient rares. Cette curiosité de la vie que, des années plus tôt, Lord Henry avait piquée pour la première fois, alors qu'ils étaient assis dans le jardin de leur ami commun, semblait croître à mesure qu'elle trouvait à se satisfaire. Plus il en savait, plus il désirait en savoir. Il avait des appétits furieux qui, en s'assouvissant, devenaient plus voraces encore.

Sa vie n'avait pourtant pas entièrement achevé de se dissoudre, du moins dans ses aspects mondains. Une ou deux fois par mois durant l'hiver, et tous

les mercredis soir pendant la saison, il ouvrait grandes toutes les portes de sa magnifique demeure et faisait venir les musiciens les plus célèbres du moment pour qu'ils charment ses invités de leur talent. Ses petits dîners, à l'organisation desquels Lord Henry collaborait toujours, étaient réputés autant pour le choix et la judicieuse distribution des invités que pour le goût exquis déployé dans la décoration de la table, avec ses subtiles symphonies de fleurs exotiques, son linge brodé et sa vaisselle ancienne d'or et d'argent. En fait nombreux étaient ceux, en particulier parmi les très jeunes gens, qui voyaient ou croyaient voir en Dorian Gray la parfaite incarnation d'un modèle dont ils avaient rêvé quand ils étaient à Eton ou à Oxford, un modèle qui conjuguât un peu de la solide culture de l'érudit et toute la grâce, toute la distinction, toute la perfection de maintien d'un citoyen du monde. À leurs yeux, il était de ces hommes qui, ainsi que l'a écrit Dante, « atteignent eux-mêmes la perfection par le culte qu'ils rendent à la beauté[2] ». Comme Gautier, il était quelqu'un pour qui « le monde visible existait[3] ».

Et il est certain que pour lui la vie était le premier, le plus grand des arts, auxquels tous les autres ne semblaient être qu'une préparation. La mode, qui confère provisoirement une dimension universelle à la pure fantaisie, et le dandysme, qui, à sa manière, tente d'affirmer l'absolue modernité de la beauté, ne manquaient bien sûr par de le séduire. Sa façon de s'habiller et les styles particuliers qu'il affectait parfois s'imprégnaient aux jeunes élégants qu'on apercevait aux bals de Mayfair ou derrière les croisées des clubs de Pall Mall ; ils le copiaient en tout et s'ingéniaient à reproduire le charme fortuit de ses adorables excentricités vestimentaires, même si lui les tenait pour des jeux sans importance.

Car s'il n'était que trop disposé à accepter cette position qui lui avait été offerte dès qu'il était devenu jeune homme, et s'il se délectait de l'idée qu'il deviendrait peut-être, pour le Londres de son temps, ce qu'avait été pour la Rome de Néron l'auteur du *Satiricon*[4], il désirait pourtant, au plus profond de son cœur, être plus qu'un simple *arbiter elegantiarum* qu'on consulterait sur la manière de porter un bijou, de nouer une cravate ou de manier une canne. Il aspirait à établir un nouveau système de vie qui reposât sur une philosophie raisonnée et des principes bien organisés et qui trouvât dans la spiritualisation des sens son plus haut accomplissement.

Le culte des sens a souvent été décrié, et à bon droit, car les hommes nourrissent une terreur instinctive devant des passions et des sensations qui leur semblent plus puissantes qu'eux et qu'ils ont conscience de partager avec des êtres vivants moins évolués. Mais Dorian Gray estimait que l'on n'avait jamais compris la vraie nature des sens, et qu'ils avaient conservé leur sauvagerie et leur animalité seulement parce que le monde avait cherché à les dominer en les affamant ou à les tuer en les torturant, au lieu d'en faire les éléments d'une spiritualité nouvelle, qui aurait pour trait dominant un sens instinctif et raffiné de la beauté. Le chemin parcouru par l'homme à travers les siècles lui inspirait un inquiétant sentiment de déperdition. On avait renoncé à tant de choses ! Et pour des motifs si mesquins ! On avait jeté des interdits féroces et obstinés, inventé de monstrueux moyens de se mortifier et de se renier soi-même, tous nés de la peur et débouchant sur un mal infiniment plus atroce que ce mal imaginaire auxquels les hommes avaient cru échapper, la Nature, par une succulente ironie, condamnant l'anachorète à aller se nourrir avec les bêtes sauvages du désert et donnant pour compagnons à l'ermite les animaux des champs.

Oui, comme Lord Henry l'avait prophétisé, un nouvel hédonisme allait advenir, qui recréerait la vie et la sauverait de ce puritanisme rude et austère qui connaît à notre époque une curieuse renaissance. Il aurait certes recours aux services de l'intelligence ; mais il n'accepterait jamais nulle théorie, nul système impliquant de sacrifier la moindre forme d'expérience passionnée. Son but, en réalité, serait l'expérience elle-même et non les fruits de l'expérience, pour doux ou amers qu'ils puissent être. De l'ascétisme qui étouffe les sens, comme du vulgaire dévergondage qui les émousse, il ne saurait rien. Mais il enseignerait à l'homme à se concentrer sur les instants d'une vie qui n'est elle-même qu'un instant.

Rares sont ceux qui ne se sont pas déjà éveillés avant l'aube, à l'issue d'une de ces nuits sans rêves qui nous font presque aimer la mort, ou bien d'une de ces nuits d'horreur et de joie contrefaite qui ont vu tournoyer dans les chambres de notre cerveau des fantômes plus terrifiants que la réalité elle-même, gorgés de cette vie intense qui hante les grotesques et confère à l'art gothique son infatigable vitalité, cet art qui appartient surtout, semble-t-il, aux esprits tourmentés par des accès de rêverie. Des doigts blêmes sortent lentement de derrière les rideaux et on croit les voir trembler. Des ombres noires et fantastiques gagnent en rampant les recoins de la pièce et s'y tapissent. Dehors on entend les oiseaux remuer dans les feuillages, les

hommes partant pour le travail, ou encore les soupirs et les sanglots du vent qui descend des collines jusqu'à la maison silencieuse, vaguant autour d'elle avec d'infinies précautions, comme s'il craignait d'en éveiller les dormeurs. L'une après l'autre, les fines gazes du crépuscule se dissipent ; les choses reprennent peu à peu forme et couleur et nous regardons le jour rendre au monde son antique aspect. À l'intérieur des miroirs blafards, les illusions reprennent vie. Éteintes, les chandelles se dressent là où nous les avions laissées, et à côté d'elles repose ce livre aux pages à demi coupées que nous étions en train d'étudier, ou cette fleur que nous portions au bal, ou cette lettre que nous n'avons pas osé ouvrir ou que nous avons lue trop de fois. Tout semble identique. Du fond des ombres et des mirages de la nuit resurgit la vie telle que nous la connaissions. Nous devons la reprendre là où elle s'était arrêtée et un terrible sentiment se coule en nous, celui qu'il faudra appliquer notre énergie à perpétuer encore le même cycle d'habitudes stéréotypées, à moins que ce ne soit le souhait désespéré qu'un matin nos paupières s'ouvrent sur un monde remodelé à notre guise par les ténèbres, un monde où les choses auraient de nouvelles formes et de nouvelles couleurs, seraient méconnaissables ou renfermeraient d'autres secrets, un monde où le passé n'aurait presque plus de place, ou du moins ne survivrait pas sous forme d'obligation ou de regret, car même les souvenirs heureux ont leur amertume, car on ne se rappelle pas même un plaisir sans souffrir.

Créer de tels mondes : voilà qui paraissait à Dorian Gray le vrai but ou en tout cas l'un des vrais buts de la vie ; et dans sa quête de sensations à la fois neuves et exquises, qui contiendraient toutes cet élément d'étrangeté indispensable au romanesque, il adoptait souvent certains modes de pensée qu'il savait foncièrement étrangers à sa nature, il s'abandonnait à leurs subtiles influences puis, une fois qu'il était *pénétré* de leur couleur et que sa curiosité intellectuelle était satisfaite, il les délaissait avec cette curieuse indifférence qui n'est nullement exclusive d'un caractère impétueux et qui même, disent certains psychologues modernes, en est souvent une condition.

Le bruit courut de son ralliement prochain à l'Église catholique romaine ; assurément, le rite romain avait toujours exercé une puissante séduction sur lui. Le sacrifice quotidien, plus saisissant que tous les sacrifices du monde antique, le remuait autant par son superbe rejet du témoignage des sens que par la primitive simplicité de ses éléments et que par le caractère

éternellement pathétique de la tragédie humaine qu'il était censé symboliser. Il adorait s'agenouiller sur les dalles de marbre froid et voir le prêtre, vêtu de sa lourde soutane brodée de fleurs, écarter lentement de ses mains blanches le voile recouvrant le tabernacle, ou lever haut l'ostensoir pareil à une lanterne ornée de joyaux, renfermant cette pâle hostie que l'on se plaît à imaginer parfois être le véritable *panis celestis*, le pain des anges ; ou encore, endossant les vêtements de la Passion, rompre l'hostie dans le calice et se frapper la poitrine pour avoir péché. Les encensoirs fumants que ces garçons à l'air grave, tout parés de dentelle et de pourpre, balançaient en l'air comme de grandes fleurs dorées, opéraient sur lui une subtile fascination. En quittant l'église, il regardait d'un œil émerveillé les noirs confessionnaux ; il aurait aimé s'asseoir dans la pénombre de l'un d'entre eux et écouter les hommes et les femmes chuchoter au travers de la grille usée la véritable histoire de leur vie.

Il ne commit jamais l'erreur d'endiguer son développement intellectuel en se réclamant formellement d'une croyance ou d'un système : il ne compta jamais s'installer à demeure dans une auberge tout juste bonne à y passer la nuit, ou quelques heures d'une nuit sans étoiles que la lune peine à éclairer. Le mysticisme et son extraordinaire capacité à rendre le banal étrange, ainsi que les délicates antinomies qui en semblent toujours inséparables, l'émurent le temps d'une saison ; et le temps d'une saison, il pencha vers les doctrines matérialistes du mouvement darwiniste allemand et prit un curieux plaisir à relier les pensées et les passions des hommes à telle cellule nacrée de leur cerveau ou à tel nerf blanchâtre de leur corps, jouissant d'imaginer que l'esprit fût entièrement inféodé à certaines conditions physiques, morbides ou saines, normales ou pathologiques. Cependant, pour le répéter, aucune théorie de la vie ne lui paraissait importante comparée à la vie elle-même. Il en était convaincu : séparée de l'action et de l'expérience, la spéculation intellectuelle ne peut qu'être stérile. Il savait que les sens, au même titre que l'âme, recelaient une infinité de mystères.

C'est ainsi qu'il se prit un temps à étudier les parfums et les secrets de leur fabrication, distillant des huiles aux senteurs lourdes et brûlant des gommes aromatiques venues d'Orient. Il s'aperçut que tous nos états d'âme, sans exception, se réfléchissaient dans la vie des sens, et décida de découvrir la nature de ces correspondances, curieux de savoir pourquoi l'encens rend mystique, pourquoi l'ambre gris excite les passions, pourquoi

la violette réveille le souvenir des amours mortes, pourquoi le musc trouble le cerveau et pourquoi le champak encrasse l'imagination ; maintes fois il tenta d'élaborer une véritable psychologie des parfums, de décrire les divers pouvoirs des racines embaumées, des fleurs suaves chargées de pollen, des baumes aromatiques, des bois sombres et odorants, du spiquenard qui donne la nausée, de l'hovénie qui entête les hommes et de certains aloès qu'on dit capables de chasser la mélancolie de l'âme.

Une autre fois il se consacra tout entier à la musique et, dans une longue pièce treillissée au plafond vermillon et or et aux murs laqués de vert impérial, il donnait de curieux concerts au cours desquels des tziganes endiablés arrachaient à de petites cithares une musique sauvage, ou de graves Tunisiens enveloppés de châles jaunes pinçaient les cordes de luths monstrueux pendant que des Nègres grimaçants frappaient sans relâche sur leurs tambours de cuivre et que des Indiens enturbannés, accroupis sur des nattes écarlates, soufflaient dans de longs chalumeaux de roseau ou de laiton, charmant ou feignant de charmer de grandioses serpents à collerette et de terribles vipères cornues. Les rudes intervalles et les criardes dissonances de ces musiques barbares le touchaient en des moments où la grâce de Schubert, les belles souffrances de Chopin et les puissantes harmonies de Beethoven lui-même laissaient son oreille insensible. De toutes les parties du monde, il collectionna les plus étranges instruments, découverts dans les tombes de nations disparues ou chez les rares tribus sauvages ayant survécu à leur rencontre avec la civilisation occidentale ; il adorait les toucher et les actionner. Il possédait le mystérieux *juruparis* des Indiens du rio Negro, dont la vue est interdite aux femmes et que les jeunes hommes eux-mêmes ne sont autorisés à voir qu'après s'être soumis à des jeûnes et à des macérations ; et ces jarres de terre cuite péruviennes qui pépient comme des oiseaux ; et des flûtes sculptées dans des os humains comme celles qu'Alonso de Ovalle entendit au Chili ; et ces pierres vertes que l'on trouve près de Cuzco et qui produisent une note d'une singulière douceur. Il avait des gourdes peintes fourrées de cailloux s'entrechoquant quand on les secouait ; le long *clarin* des Mexicains, dans lequel il ne faut pas souffler mais inspirer l'air ; le rauque *turé* des tribus amazoniennes, que font retentir les guetteurs perchés dans des arbres tout le jour et qui s'entend, dit-on, à trois lieues ; le *teponaztli*, qui comprend deux lames de bois vibrantes et que l'on frappe avec des baguettes enduites d'une gomme élastique obtenue à partir du suc laiteux de certaines plantes ; les cloches

yotl des Aztèques, assemblées comme des grappes de raisin ; et un énorme tambour cylindrique, recouvert de la peau de gigantesques serpents, semblable à celui que vit Bernal Díaz lorsqu'il pénétra avec Cortés dans ce temple mexicain et dont il nous a décrit de façon si vivante le timbre plaintif. Le caractère fantastique de ces instruments le fascinait et il éprouvait un curieux plaisir à penser que l'Art, comme la Nature, avait ses monstres, ses objets à la forme bestiale et à la voix hideuse. Mais au bout d'un certain temps il s'en lassait et allait retrouver sa loge à l'Opéra, seul ou en compagnie de Lord Henry, pour vibrer à l'écoute du *Tannhäuser*, chef-d'œuvre dans lequel il voyait une mise en musique de la Tragédie de son âme.

Il choisit un jour de s'adonner à l'étude des bijoux et parut à un bal dans le costume d'Anne de Joyeuse, amiral de France[5], avec cinq cent soixante perles cousues à son habit. Il pouvait passer des journées entières à disposer et redisposer dans leur écrin les différentes pierres qu'il avait collectionnées, comme le chrysobéryl vert olive qui rougit à la lumière, le cymophane fendu de son fil d'argent, le péridot aux tons pistache, des topazes roses ou champagne, des escarboucles rouge de feu jetant de célestes éclats, des grenats aux reflets enflammés, des spinelles orange et violettes, et des améthystes infiltrées de rubis et de saphirs. Il aimait l'or rouge de la pierre de soleil, la blancheur nacrée de la pierre de lune et l'arc-en-ciel brisé de la laiteuse opale. Il fit venir d'Amsterdam trois émeraudes d'une taille et d'une richesse de couleur exceptionnelles, et avait en sa possession une turquoise *de la vieille roche* que tous les connaisseurs lui enviaient.

Il découvrit également de merveilleuses histoires à propos des bijoux. Dans sa *Clericalis Disciplina*, Pierre Alphonse évoque un serpent dont les yeux sont d'hyacinthe véritable, et dans la vie romancée d'Alexandre il est dit que le conquérant aurait trouvé dans la vallée du Jourdain des serpents « sur l'échine desquels poussaient des colliers d'émeraudes ». Le cerveau des dragons renferme une pierre précieuse, nous dit Philostrate, et « en exhibant une étoffe écarlate inscrite de lettres d'or », on peut plonger le monstre dans une torpeur magique et le tuer. Selon le grand alchimiste Pierre de Boniface, le diamant peut nous rendre invisible, et l'agate d'Inde faire de nous d'éloquents orateurs. La cornaline apaise la colère, l'hyacinthe provoque le sommeil, l'améthyste dissipe les vapeurs d'alcool. Le grenat

repousse les démons et l’hydropite efface sa couleur à la lune. La sélénite croît et décroît avec la lune, et le meloceus, qui découvre les voleurs, ne peut être affecté que par du sang de chevreau. Leonardus Camillus a vu extraire du crâne d’un crapeau fraîchement tué une pierre blanche qui constitue un infaillible antidote contre le poison. Le bézoard, qui se niche dans le cœur du cerf d’Arabie, est un charme qui peut guérir la peste. Dans le nid des oiseaux arabes se trouve l’aspilate qui, selon Démocrite, protège du feu celui qui la porte.

Lors de son couronnement, le roi de Ceylan traversa sa ville à cheval, un gros rubis au doigt. Les portes du palais du prêtre Jean étaient « faites de sardoine incrustée de corne de céraste, de sorte que personne ne pût y introduire de poison ». Sur le fronton avaient été montées « deux pommes d’or contenant chacune deux escarboucles » : ainsi l’or brillait-il le jour et les escarboucles, une fois la nuit tombée. Dans l’étrange roman de Lodge, *Une Marguerite d’Amérique*, il est dit qu’on pouvait admirer dans la chambre de la reine « toutes les chastes dames du monde, enchâssées d’argent, vous scrutant derrière de beaux miroirs de chrysolithe, d’escarboucles, de saphirs et de vertes émeraudes ». Marco Polo a vu les habitants de Cipango déposer des perles couleur de rose dans la bouche des morts. Un monstre marin, amoureux de la perle qu’un plongeur avait apportée au roi Peroz, dévora le voleur puis pleura durant sept lunes le joyau disparu. Quand les Huns eurent acculé le roi dans ce grand fossé, il jeta la perle au loin – c’est Procope qui raconte l’histoire – et on ne la retrouva jamais, bien que l’empereur Anastase offrît cinq cents quintaux de pièces d’or en récompense. Le roi de Malabar aurait montré à certain Vénitien un chapelet de cent quatre perles, une pour chacun des dieux qu’il vénérait. C’est une perle que Jules César offrit à Servilia, comme preuve de son amour. De leur union naquit Brutus.

Le jeune prêtre du Soleil, tué pour ses péchés alors qu’il n’était encore qu’un enfant, enfilait souvent des souliers cousus de bijoux pour fouler une poussière d’or et d’argent[6]. Quand le duc de Valentinois, fils d’Alexandre VI, rendit visite à Louis XII de France, Brantôme raconte que son cheval était chargé de feuilles d’or et que son chapeau portait deux rangées d’éblouissants rubis. Charles d’Angleterre chevauchait avec des éperons sertis de trois cent vingt et un diamants. Richard II possédait un manteau évalué à trente mille marks, recouvert de rubis balais. Hall décrit

Henry VIII, en route pour la Tour avant son couronnement, « revêtu d'une veste d'or bosselé, le placard brodé de diamants et d'autres pierres précieuses, et portant autour du cou un large baudrier de gros rubis balais ». Les favoris de Jacques Ier portaient aux oreilles des émeraudes incrustées dans un filigrane d'or. Édouard II donna à Piers Gaveston une armure d'or rouge piquée d'hyacinthes, un collier de roses d'or incrustées de turquoises, et une calotte parsemée de perles. Henry II portait des gants ornés de joyaux qui lui montaient jusqu'au coude, et il avait un gant de fauconnier broché de douze rubis et cinquante-deux grosses perles. Le chapeau ducal de Charles le Téméraire, le dernier duc de Bourgogne que donna sa lignée, était monté de saphirs et laissait pendre des perles piriformes. Comme la vie était exquise autrefois ! Quelle splendeur dans sa pompe et dans son ornementation ! Même fixé sur les pages d'un livre, le luxe des morts continuait de vous éblouir.

Il tourna ensuite son attention vers les broderies et vers ces tapisseries qui faisaient office de fresques dans les pièces glacées des peuples du nord de l'Europe. À mesure qu'il poussait ses recherches – et il eut toujours une formidable capacité à s'absorber dans les sujets qu'il abordait – il faillit se laisser envahir par la tristesse en constatant les ravages causés par le temps à tout ce qui est beau et charmant. Lui, du moins, avait échappé à ce sort. Les étés se succédaient, les blondes jonquilles ne cessaient de fleurir et de se faner, les nuits d'horreur rejouaient leur sempiternelle infamie, mais lui restait inchangé. Pas un hiver qui esquintât son visage ou flétrît la fleur de sa beauté. Les choses matérielles n'étaient pas si chanceuses ! Où donc avaient-elles été emportées ? Où était la grande robe safranée que les dieux avaient disputée aux géants et qui avait été tissée pour Athéna ? Où était l'immense velarium tendu par Néron au-dessus du Colisée de Rome, sur lequel on avait représenté le ciel étoilé avec Apollon conduisant son quadrige de blancs coursiers aux rênes d'or ? Il aurait voulu voir ces curieux napperons confectionnés pour Héliogabale, sur lesquels étaient servis toutes les friandises et tous les mets délicats que l'on pût désirer à la table d'un festin ; le drap mortuaire du roi Chilpéric, avec ses trois cents abeilles d'or ; les fabuleuses robes qui scandalisèrent l'évêque du Pont et où étaient dessinés « des lions, des panthères, des ours, des chiens, des forêts, des rochers, des chasseurs – en fait, tout ce qu'un peintre peut copier de la nature » ; et le manteau qu'un jour porta Charles d'Orléans, sur les manches duquel étaient brodées les paroles d'une chanson commençant par :

« Madame, je suis tout joyeux… », tandis que la mélodie était cousue au fil d'or et chaque note (on les faisait alors carrées) formée de quatre perles. Il lut la description de la chambre que l'on prépara au palais de Reims à l'intention de la reine Jeanne de Bourgogne, et qui était décorée de « mille trois cent vingt et un perroquets brodés à petit point et blasonnés aux armes du roi, et de cinq cent soixante et un papillons, dont les ailes étaient toutes décorées à l'identique des armes de la reine, le tout réalisé en or ». Catherine de Médicis s'était fait faire un lit funèbre en velours noir saupoudré de croissants et de soleils. Ses rideaux étaient de damas, ornés de couronnes et de guirlandes de feuilles sur un fond d'or et d'argent, les lisières décorées d'une frange de perles brodées, et il avait été installé dans une pièce aux murs traversés par des rangées d'écussons portant la devise de la reine, ciselés en velours noir sur une étoffe d'argent. Dans ses appartements, Louis XIV avait des cariatides brodées d'or hautes de quinze pieds. Le lit de parade de Sobieski, roi de Pologne, était de brocart d'or de Smyrne cousu de turquoises et on pouvait y lire des versets du Coran. Ses supports étaient en vermeil, magnifiquement ciselés et abondamment incrustés de médaillons garnis d'émaux et de pierreries. On l'avait saisi dans le camp turc à l'entrée de Vienne et l'étendard de Mahomet avait flotté sous son baldaquin.

Ainsi entreprit-il durant toute une année d'accumuler les plus merveilleux spécimens de tissus et de broderies : ces délicates mousselines de Delhi finement tissées de palmettes d'or et piquées d'ailes de scarabées irisées ; ces gazes d'Agra, si diaphanes que les Orientaux leur ont donné le nom d'« air tissé », d'« eau vive » ou encore de « rosée du soir » ; des étoffes de Java illustrées d'étranges compositions ; de jaunes tentures chinoises savamment ouvragées ; des livres reliés en satin fauve ou en fine soie bleue ornés de fleurs de lys, d'oiseaux et d'images ; des voiles de *lacis* au point de Hongrie ; des brocarts siciliens et des velours espagnols empesés ; du tissu géorgien à sequins dorés et des *foukousas* japonais avec leurs ors aux reflets verts et leurs oiseaux aux fabuleux plumages.

Il avait également un goût particulier pour les vêtements liturgiques, comme d'ailleurs pour tout ce qui avait trait au service de l'Église. Dans les longs coffres de cèdre qui bordaient la galerie ouest de sa demeure, il avait entreposé de rares et somptueux spécimens de ce qui est réellement la parure de la fiancée du Christ[7], car celle-ci doit porter de la pourpre, des

joyaux et du lin précieux pour cacher son corps pâle et mortifié, usé par la souffrance qu'elle recherche et blessé des douleurs qu'elle s'inflige. Il gardait une superbe chape de soie cramoisie damassée d'or, sur laquelle de petites grenades dorées étaient disposées en fleurs stylisées à six pétales, cantonnées de l'emblème de la pomme de pin réalisé en semence de perles. Les orfrois y étaient divisés en panneaux représentant des scènes de la vie de la Vierge et, sur la capuche, le couronnement de la Vierge était brodé en soies de couleur. C'était un ouvrage italien du XV e siècle. Une autre chape était en velours vert, brochée de feuilles d'acanthe regroupées en formes cordées d'où s'élançaient des fleurs blanches à longue tige ; les détails étaient rendus en fil d'argent et en cristaux colorés. Le fermoir portait une tête de séraphin en plumetis de fil d'or. Les orfrois étaient tissés dans une soie diaprée rouge et or et étaient constellés de médaillons de saints et de martyrs, parmi lesquels saint Sébastien. Il avait aussi des chasubles de soie ambre, d'autres de soie bleue et de brocart d'or, ou de soie damassée jaune et de drap d'or, historiées de représentations de la Passion et de la Crucifixion, et brodées de lions, de paons et d'autres emblèmes ; des dalmatiques de satin blanc et de soie damassée rose décorée de tulipes, de dauphins et de fleurs de lys ; des parements d'autel de velours cramoisi et de lin bleu ; et nombre de corporaux, de voiles de calice et de suaires. Les rites mystiques auxquels étaient employés ces objets excitaient son imagination.

Ces trésors, comme tout ce qu'il collectionnait dans sa belle demeure, devaient être pour lui des moyens d'oublier, une façon d'échapper, le temps d'une saison, à la peur parfois trop intense pour être supportée. Au mur de cette pièce fermée à clef, tout là-haut, où s'était déroulée une si grande partie de son enfance, il avait accroché de ses propres mains le terrible portrait dont les traits changeaient pour lui montrer la véritable dégradation de sa vie. Et il avait tendu le drap pourpre et or devant lui, comme un rideau. Durant des semaines, il n'y pénétrait pas, oubliait l'affreuse chose peinte et recouvrait un cœur léger, retrouvait sa merveilleuse allégresse, sa jouissance de vivre. Puis une nuit, il quittait la maison sans faire de bruit, gagnait quelque abominable repaire près de Blue Gate Fields, et y restait plusieurs jours d'affilée, jusqu'à ce que ses ignobles occupants aient presque achevé de le rendre fou et que leurs appétits soient devenus monstrueusement insatiables. À son retour, il s'asseyait en face du portrait, parfois le maudissant et se maudissant lui-même, mais envahi d'autres fois

par cette ivresse de la transgression qui participe pour moitié de la fascination du péché, et il raillait avec une joie secrète ce double déformé condamné à porter le fardeau qui aurait dû être le sien.

Au bout de quelques années, il ne put supporter de rester longtemps loin de l'Angleterre, et il renonça à la villa qu'il avait partagée à Trouville avec Lord Henry, ainsi qu'à la petite maison blanche d'Alger, tout enclose, où ils avaient plus d'une fois passé l'hiver. Il détestait être séparé de ce portrait qui représentait une part si importante de sa vie, et redoutait également qu'en son absence quelqu'un ne réussît à s'introduire dans la chambre, en dépit du compliqué système de serrure qu'il avait fait installer sur la porte.

Il se rendait parfaitement compte que le portrait ne prouverait rien. Certes il conservait, sous la laideur et la méchanceté du visage, une ressemblance marquée avec lui ; mais que pouvait-on en déduire ? Il tournerait tout sarcasme en ridicule. Ce n'était pas lui qui l'avait peint. Que lui importait qu'il parût vil et abject ? Et quand bien même il dirait la vérité, le croirait-on ?

Il avait peur cependant. Parfois, quand il se trouvait dans sa grande maison du Nottinghamshire, où il recevait les jeunes élégants de son rang qui étaient ses meilleurs compagnons et ébahissait le comté par le luxe exubérant et la somptuosité de son train de vie, il quittait brusquement ses invités et regagnait en hâte la capitale pour vérifier que la porte n'avait pas été forcée et que le tableau était toujours là. Et si on le volait ? Rien que d'y penser le glaçait d'horreur. Le monde connaîtrait alors son secret. Peut-être le monde le soupçonnait-il déjà.

Car s'il en fascinait beaucoup, ceux qui se défiaient de lui n'étaient pas rares. Il fut blackboulé dans un club du West End auquel sa naissance et sa position sociale lui permettaient amplement de prétendre, et un jour qu'il était introduit par un ami dans le fumoir du Carlton, le duc de Berwick et un autre gentleman se levèrent ostensiblement et sortirent. On ne cessa plus, quand il eut dépassé vingt-cinq ans, de colporter sur son compte de curieuses histoires. La rumeur affirmait qu'on l'avait vu se quereller avec des marins étrangers dans un bouge infâme au fond de Whitechapel, et qu'il fréquentait voleurs et faux-monnayeurs et connaissait les mystères de leur trafic. Ses absences inexpliquées devinrent notoires. Lorsqu'il réapparaissait en société, les hommes, jaloux de cet étrange amour qu'il inspirait aux femmes, chuchotaient dans les coins ou ricanaient en passant à

côté de lui ou le dévisageaient d'un œil froidement inquisiteur, comme résolus à découvrir son secret.

À ces insolences et à ces tentatives pour le salir il ne prêtait évidemment nulle attention et, pour la plupart des gens, ses manières franches et débonnaires, son sourire d'adolescent charmeur, la grâce infinie de cette merveilleuse jeunesse qui semblait ne l'avoir jamais quitté, constituaient une réponse suffisante aux calomnies – car c'est ainsi qu'ils les appelaient – que l'on faisait circuler sur lui. On observa néanmoins que les personnes avec qui il entretenait les plus intimes relations semblaient l'éviter au bout de quelque temps. Parmi tous ses amis, ou ceux qui prétendaient l'être, Lord Henry Wotton fut le seul qui lui resta loyal. On voyait des femmes blêmir de honte ou de peur au passage de Dorian Gray, alors qu'elles l'avaient passionnément adoré et avaient pour lui bravé la censure de la société et défié les conventions.

Aux yeux de beaucoup, ces scandales chuchotés ne faisaient que lui conférer un charme étrange et dangereux. Sa grande fortune lui assurait une indéniable sécurité. La société, du moins la société civilisée, n'est jamais portée à rien croire de négatif sur le compte des gens riches et séduisants. Elle sent d'instinct que les manières comptent plus que la morale, et que la plus haute respectabilité vaut moins qu'un bon chef dans sa cuisine. Après tout, c'est une bien maigre consolation que de savoir que l'homme qui vient de vous servir un mauvais dîner ou un vin médiocre est irréprochable dans sa vie privée. Les vertus cardinales elles-mêmes ne sauraient racheter des entrées tièdes, comme le fit un jour remarquer Lord Henry dans une discussion à ce propos ; et il se peut qu'il n'ait pas tout à fait tort. Car les canons de la bonne société sont, ou devraient être, les mêmes que ceux de l'art. Dans l'un comme dans l'autre, la forme est tout. La vie mondaine devrait avoir la dignité d'une cérémonie ainsi que son caractère irréel, elle devrait combiner l'insincérité d'une comédie romantique avec l'esprit et la beauté qui en font le charme. L'insincérité est-elle une chose si terrible ? Je ne le crois pas. Ce n'est jamais qu'une méthode permettant de multiplier ses personnalités.

Telle était en tout cas l'opinion de Dorian Gray. Il trouvait incroyablement réducteur de concevoir le Moi comme une chose simple, permanente, fiable et d'une essence unique. À ses yeux, l'homme était un être doté d'une myriade de vies et d'une myriade de sensations ; une

créature complexe et multiforme portant en elle de curieux héritages de pensées et de passions, infectée dans sa chair par les monstrueuses maladies des morts. Il aimait déambuler dans la froide et sinistre galerie de tableaux de son manoir à la campagne et contempler les différents portraits de ceux dont le sang coulait dans ses veines. Il y avait là Philip Herbert, que Francis Osborne présente, dans ses *Mémoires des règnes de la reine Élisabeth et du roi Jacques*, comme un homme « bichonné par la Cour en raison de son beau visage, lequel ne lui tint pas longtemps compagnie ». Était-ce la vie du jeune Herbert qu'il menait parfois ? Un germe étrange et venimeux était-il passé de corps en corps pour finalement atteindre le sien ? Était-ce le souvenir confus de cette grâce dépravée qui l'avait poussé si soudainement et presque sans raison à formuler, dans l'atelier de Basil Hallward, la folle prière qui avait bouleversé sa vie ? Et ici, en pourpoint rouge brodé d'or, surcot orné de bijoux, collerette et manchettes à bords dorés, Sir Anthony Sherard, son armure noir et argent à ses pieds. Qu'avait-il hérité de cet homme ? Devait-il à l'amant de Jeanne de Naples un legs de péché et d'infamie ? Ses actions étaient-elles simplement les rêves que le mort n'avait pas osé réaliser ? Et là, sur la toile aux couleurs fanées, c'était Lady Elizabeth Devereux[8] qui souriait, avec sa capuche de gaze, son corsage de perles et ses manches à crevés roses. Elle tenait une fleur dans sa main droite et, dans la gauche, serrait un collier émaillé de roses blanches de Damas. Sur une table à côté d'elle étaient posées une mandoline et une pomme. Il y avait de grandes rosettes vertes sur ses petites chaussures pointues. Il connaissait sa vie et les curieuses histoires que l'on racontait sur la mort de ceux à qui elle accordait ses faveurs. Avait-il un peu de son tempérament en lui ? Ces yeux ovales aux lourdes paupières semblaient le couver du regard. Et George Willoughby, avec ses cheveux poudrés et ses mouches extravagantes ? Quel air diabolique ! Le visage était saturnien et basané, et ses lèvres sensuelles semblaient pincées par le mépris. De délicates manchettes de dentelle retombaient sur des mains maigres et jaunes surchargées de bagues. Il avait été un des macaronis du XVIII e siècle[9] et l'ami, dans sa jeunesse, de Lord Ferrars. Et le second Lord Sherard, compagnon du prince régent dans sa période la plus débridée et l'un de ses témoins quand il épousa en secret Mme Fitzherbert ? Qu'il était fier et beau, avec ses boucles châtaines et sa pose insolente ! Quelles passions lui avait-il léguées ? Le monde l'avait tenu pour infâme. Il avait dirigé les orgies de Carlton House. L'étoile de la Jarretière brillait sur sa poitrine. À côté était

accroché le portrait de son épouse, une femme pâle aux lèvres minces vêtue de noir. Son sang à elle aussi bouillonnait en lui. Comme tout cela semblait étrange !

Mais en dehors de notre propre race, nous avions des ancêtres en littérature, dont beaucoup étaient sans doute plus proches de nous par le tempérament et dont l'influence nous était nettement plus sensible. Parfois Dorian Gray avait l'impression que l'histoire entière n'était que le récit de sa propre vie, non pas telle qu'il l'avait vécue en actes, mais telle que son imagination l'avait créée pour lui, telle qu'elle avait été dans son cerveau et dans ses passions. Il avait le sentiment de les avoir tous connus, ces bizarres et terrifiants personnages qui avaient traversé la scène du monde et rendu le péché si merveilleux et le mal si éblouissant. Il lui semblait que, mystérieusement, leur vie avait été la sienne.

Raoul, le héros de ce dangereux roman qui avait tellement influencé sa vie, avait lui-même éprouvé cette singulière impression. Au chapitre IV il raconte comment, couronné de laurier pour se protéger de la foudre, il avait été Tibère, lisant dans un jardin de Capri les scandaleux ouvrages d'Éléphantis tandis que des nains et des paons paradaient autour de lui et que le flûtiste raillait le thuriféraire ; puis Caligula, buvant le philtre d'amour de Cæsonia, portant l'habit de Vénus le soir et le jour une fausse barbe dorée, faisant ripaille à l'écurie avec les palefreniers à casaque verte et soupant dans une mangeoire d'ivoire aux côtés d'un cheval au chanfrein décoré de joyaux ; puis Domitien, errant dans un couloir longé de miroirs en marbre, cherchant de ses yeux hagards les reflets du glaive qui mettrait fin à ses jours, et malade de cet ennui, de ce terrible *taedium vitae*, qui s'empare de tous ceux à qui la vie ne refuse rien ; il avait observé au travers d'une claire émeraude les sanglants carnages du Cirque, avant de prendre place dans une litière de perles et de pourpre tirée par des mules aux sabots d'argent, et de se faire porter par la rue des Grenades jusqu'à une Maison d'Or, entendant les hommes acclamer Néron César sur son passage ; enfin Héliogabale, recouvrant son visage de fards colorés, filant la quenouille au milieu des femmes et rapportant la Lune de Carthage afin de l'unir au Soleil en un mystique hymen.

Inlassablement, Dorian relisait ce fantastique chapitre ainsi que le suivant, où Raoul décrit les étranges tapisseries qu'il avait fait tisser d'après des esquisses de Gustave Moreau, représentant les formes terribles et

splendides de ceux que la Luxure, le Sang et l'Indolence avaient rendus monstrueux ou frappés de démence : Filippo, duc de Milan, qui assassina son épouse et appliqua sur ses lèvres un poison incarnat de manière à ce que son illicite amant soit foudroyé par la mort en l'embrassant une dernière fois ; Pietro Barbi, le Vénitien, connu sous le nom de Paul II, qui voulut dans sa vanité prendre le titre de Formosus et dont la tiare, estimée deux cent mille florins, fut achetée au prix d'un abominable péché ; Gian Maria Visconti, qui chassait à courre des hommes vivants et dont le corps assassiné fut couvert de roses par une prostituée qui l'avait aimé ; le Borgia sur son cheval blanc, le Fratricide et l'Incestueux chevauchant à ses côtés, son manteau taché du sang de Perotto ; Pietro Riario, le jeune cardinal-archevêque de Florence, neveu et mignon de Sixte IV, dont la beauté n'avait d'égale que la dépravation et qui reçut Léonore d'Aragon dans un pavillon de soie blanche et cramoisie peuplé de nymphes et de centaures, et qui couvrit un jeune garçon de poudre d'or pour qu'il pût, lors du festin, la servir en Ganymède ou en Hylas ; Ezzelin, dont seul le spectacle de la mort pouvait guérir la mélancolie et qui avait une passion pour le sang rouge comme d'autres pour le vin rouge – le fils du Malin, disait-on, et qui avait triché face à son père dans une partie de dés dont son âme était l'enjeu ; Giambattista Cibo qui, par sarcasme, prit le nom d'Innocent et dans les veines engourdies duquel un médecin juif transfusa le sang de trois jeunes garçons ; Sigismond Malatesta, amant d'Isotta et seigneur de Rimini, dont Rome brûla l'effigie comme ennemi de Dieu et des hommes, qui étrangla Polissena avec une serviette de table, donna à Ginevra d'Este du poison dans une coupe d'émeraude et, pour honorer une passion honteuse, bâtit une église païenne pour le culte chrétien ; Charles VI, qui avait tant adoré la femme de son frère qu'un lépreux lui avait prédit qu'il perdrait la raison et qui ne pouvait être apaisé que par des cartes sarrasines où figuraient les images de l'Amour, de la Mort et de la Folie ; et aussi, portant un pourpoint court, un chapeau garni de pierres précieuses et des boucles en feuilles d'acanthe, Grifonetto Baglioni, qui avait tué Astorre avec sa fiancée, et Simonetto avec son page, et dont la beauté était telle que, lorsqu'il se retrouva étendu à l'agonie sur la place jaune de Pérouse, ceux qui l'avaient haï ne purent retenir leurs larmes et qu'Atlanta, qui l'avait maudit, lui donna sa bénédiction.

Tous provoquaient en lui une effrayante séduction. Il les voyait la nuit et ils troublaient son imagination le jour. La Renaissance avait vu de curieuses

méthodes d’empoisonnement : un heaume et une torche enflammée, un gant brodé et un éventail garni de joyaux, une pomme de senteur dorée ou encore une chaîne d’ambre. Dorian Gray avait été empoisonné par un livre. Parfois le mal n’était plus à ses yeux qu’un moyen lui permettant de réaliser sa conception de la beauté.

X

Cela se passa, il devait se le rappeler souvent ensuite, le 7 novembre, veille de son trente-deuxième anniversaire.

Il était environ onze heures. Il sortait de chez Lord Henry, où il avait dîné, et rentrait chez lui enveloppé dans une épaisse fourrure. La nuit était froide et le brouillard s'étalait. Au coin de Grosvenor Square et de South Audley Street un homme le croisa dans la brume, marchant d'un pas très rapide, le col de son ulster gris relevé. Il avait un sac à la main. Dorian le reconnut. C'était Basil Hallward. Un étrange sentiment de peur, inexplicable, s'empara de lui. Il ne montra pas qu'il l'avait reconnu et poursuivit tranquillement son chemin.

Mais Hallward l'avait vu. Dorian l'entendit d'abord s'immobiliser puis courir à sa rencontre. Quelques instants plus tard, la main de Hallward se posait sur son bras.

— Dorian ! Quel merveilleux hasard ! Je t'attendais depuis neuf heures dans ta bibliothèque. J'ai fini par avoir pitié de la fatigue de ton domestique et je lui ai dit d'aller se coucher quand il m'a reconduit à la porte. Je pars pour Paris par le train de minuit, et je voulais absolument te voir avant mon départ. J'avais bien cru te reconnaître, ou plutôt ton manteau de fourrure. Mais je n'en étais pas tout à fait sûr. Tu ne m'as donc pas reconnu ?

— Par un tel brouillard, mon cher Basil ? Ma foi, c'est à peine si je reconnais Grosvenor Square. Je crois que ma maison se trouve quelque part par là, mais sans certitude. Je suis navré que tu t'en ailles, car cela fait des siècles que je ne t'avais vu. Je suppose que tu vas bientôt revenir ?

— Non, je vais rester six mois hors d'Angleterre. Je compte prendre un atelier à Paris et m'y enfermer jusqu'à ce que j'aie achevé un grand tableau que j'ai dans la tête. Cela dit, ce n'est pas de moi que je voulais te parler.

Nous voici à ta porte. Laisse-moi entrer un instant. J'ai quelque chose à te dire.

— J'en serai ravi. Mais ne vas-tu pas manquer ton train ? dit Dorian Gray avec nonchalance, et il gravit les marches pour aller introduire sa clef dans la serrure.

La lumière du réverbère perçant le brouillard d'une faible lueur, Hallward consulta sa montre.

— J'ai tout mon temps, répondit-il. Le train ne part qu'à minuit quinze, et il est tout juste onze heures. En fait, quand je t'ai rencontré, j'étais en route vers le club, pensant peut-être t'y trouver. Vois-tu, je ne perdrai pas de temps avec les bagages parce que j'ai déjà expédié tous ceux qui sont lourds. Tout ce que j'emporte pour le voyage est dans ce sac et je n'aurai aucun mal à être à la gare Victoria en vingt minutes.

Dorian le regarda et sourit.

— Quelle façon de voyager pour un peintre célèbre ! Un sac Gladstone[1] et un ulster ! Entre donc, sinon c'est le brouillard qui va envahir la maison. Et je compte sur toi pour ne pas entamer de conversation sérieuse. Rien n'est sérieux de nos jours. Du moins rien ne devrait l'être.

Hallward secoua la tête et entra, suivant Dorian dans la bibliothèque. Un feu de bois flambait dans la grande cheminée. Les lampes étaient allumées et sur une petite table marquetée étaient posés un coffret à liqueurs hollandais en argent, grand ouvert, ainsi que des siphons d'eau de Seltz et de grands verres en cristal taillé.

— Tu vois, Dorian, ton domestique m'a fort bien traité. Il m'a donné tout ce que je voulais, y compris tes meilleures cigarettes à bout doré. C'est un homme très hospitalier. Il me plaît beaucoup plus que le Français que tu avais jadis. Au fait, qu'est-il devenu ?

Dorian haussa les épaules.

— Je crois qu'il a épousé la bonne de Lady Ashton et l'a installée à Paris comme couturière anglaise. On me dit que l'anglomanie est très à la mode là-bas. Ces Français doivent être un peu sots, ne crois-tu pas ? Mais sais-tu que ce n'était pas du tout un mauvais domestique ? Je ne l'ai jamais beaucoup apprécié mais n'ai jamais rien eu à lui reprocher. Il m'était réellement très dévoué, et a paru tout à fait désolé de me quitter. Reprendras-tu du cognac ? Ou préfères-tu un vin du Rhin avec de l'eau de

Seltz ? Je bois toujours du vin du Rhin à l’eau de Seltz. Il y en a sûrement à côté.

— Merci, je ne prendrai rien, dit le peintre, qui ôta sa casquette et son manteau et les jeta sur le sac qu’il avait posé dans un coin de la pièce. Et maintenant, cher ami, il faut que je te parle sérieusement. Ne prends pas cet air renfrogné. Tu me rends les choses encore plus difficiles.

— De quoi s’agit-il ? s’écria Dorian avec sa pétulance habituelle, se laissant choir sur le canapé. Pas de moi, j’espère. Je suis fatigué de moi ce soir. Je voudrais être quelqu’un d’autre.

— C’est de toi qu’il s’agit, répondit Hallward de sa voix grave et profonde, et je dois t’en faire part. Je ne te retiendrai pas plus d’une demi-heure.

Dorian eut un soupir et alluma une cigarette.

— Une demi-heure ! souffla-t-il.

— Je ne te demande pas grand-chose, Dorian, et c’est uniquement dans ton intérêt. Je crois qu’il faut que tu saches les bruits abominables qui courent dans Londres à ton sujet, à ce point abominables que j’ose à peine te les répéter.

— Je n’en veux rien savoir. J’adore les médisances quand elles concernent autrui, mais celles à propos de moi ne m’intéressent pas. Il leur manque le charme de la nouveauté.

— Il faut qu’elles t’intéressent, Dorian. Tout gentleman doit être soucieux de sa réputation. Tu ne veux tout de même pas que les gens parlent de toi comme d’un personnage vil et dépravé. Bien sûr, tu as ta position et ta fortune et tout le reste. Mais la position et la fortune ne sont pas tout. Note bien que je n’accorde absolument aucun crédit à ces rumeurs. Ou plutôt, je ne peux les croire en te voyant. Le péché se lit sur le visage d’un homme. Ce n’est pas quelque chose que l’on peut dissimuler. Les gens parlent parfois de vices cachés. Cela n’existe pas. Quand un pauvre diable a un vice, on le voit dans les plis de sa bouche, dans l’affaissement de ses paupières, jusque dans la forme de ses mains. Quelqu’un – dont je tairai le nom, mais tu le connais – est venu me voir l’an passé pour que je peigne son portrait. Je ne l’avais jamais vu auparavant et je n’avais jamais rien entendu sur son compte, bien que j’en aie entendu beaucoup depuis. Il m’offrait une somme extravagante. J’ai refusé. Quelque chose me déplaisait

souverainement dans la forme de ses doigts. Je sais aujourd'hui que mon intuition ne me trompait pas. Il mène une vie effroyable. Mais toi, Dorian, avec ton visage éclatant, pur, innocent, et ta prodigieuse jeunesse que rien n'altère, il m'est impossible de croire aucun mal de toi. Seulement je te vois très peu, tu ne viens plus jamais à l'atelier, et quand j'entends les abominations que l'on chuchote à ton sujet, je ne sais que dire. Comment se fait-il, Dorian, qu'un homme comme le duc de Berwick quitte le salon d'un club quand tu y entres ? Comment se fait-il qu'à Londres tant de gentlemen refusent aussi bien d'aller chez toi que de t'inviter chez eux ? Tu étais autrefois un ami de Lord Cawdor. Je l'ai rencontré à un dîner la semaine dernière. Ton nom a été mentionné dans la conversation, c'était à propos des miniatures que tu as prêtées pour l'exposition de la Dudley[2]. Cawdor prit une moue dédaigneuse et déclara que tu avais peut-être les goûts les plus raffinés en matière d'art, mais qu'il faudrait interdire à toute jeune fille innocente de faire ta connaissance et à toute femme chaste de s'asseoir dans la même pièce que toi. Je lui ai rappelé que j'étais un de tes amis et lui ai demandé ce qu'il voulait dire par là. Eh bien il me l'a dit. Il me l'a dit tout à trac devant tout le monde. Ce fut épouvantable ! Pourquoi les jeunes gens qui se mettent à te fréquenter semblent-ils tous dégringoler aussitôt ? Il y a eu ce malheureux jeune homme de la Garde qui s'est suicidé. Tu étais son grand ami. Il y a eu Sir Henry Ashton, contraint de quitter l'Angleterre avec une réputation flétrie. Vous étiez inséparables. Et Adrian Singleton, qui a connu une fin atroce ? Et le fils unique de Lord Kent, et sa carrière ? J'ai rencontré son père hier dans St. James's Street. Il avait l'air brisé par la honte et le chagrin. Et le jeune duc de Perth ? Quel genre de vie mène-t-il à présent ? Quel gentleman consentirait à être vu en sa compagnie ? Dorian, Dorian, tu es perdu de réputation. Je sais que Harry et toi êtes très bons amis. Je ne dirai pas ce que j'en pense, mais étais-tu obligé de faire du nom de sa sœur un gros mot ? Quand tu as fait la connaissance de Lady Gwendolen, le scandale ne l'avait encore jamais effleurée. Londres compte-t-il à présent une seule femme convenable qui accepterait de se promener avec elle dans le Parc ? Ses enfants eux-mêmes n'ont pas le droit de vivre avec elle ! Et puis il y a d'autres rumeurs, des rumeurs selon lesquelles on t'aurait vu quitter à la dérobée d'abominables maisons au petit matin, ou t'introduire sous un déguisement dans les plus ignobles repaires de Londres. Sont-elles vraies ? Se peut-il qu'elles le soient ? La première fois que j'ai entendu cela, j'ai éclaté de rire. À présent, j'en frissonne. Et ton manoir à la

campagne, et la vie qui s’y mène ? On n’a qu’à dire d’un jeune homme qu’il va séjourner à Selby Royal pour entendre glousser et ricaner. Dorian, tu ne sais pas ce que l’on dit de toi. Je ne vais pas te dire que je t’épargnerai mon sermon. Comme le dit Harry, ceux qui s’improvisent curés d’un jour commencent toujours par dire cela pour mieux violer leur promesse ensuite. Je veux en effet te sermonner. Je veux que tu mènes une vie qui t’assure le respect du monde. Je veux que tu aies une réputation intacte et un dossier sans taches. Je veux que tu te débarrasses de ces ignobles individus que tu fréquentes. Ne hausse pas les épaules. Ne sois pas aussi indifférent. Tu exerces une extraordinaire influence. Fais qu’elle serve le bien, non le mal. On dit que tu corromps toute personne avec laquelle tu te lies et que tu n’as qu’à entrer dans une maison pour que la honte t’emboîte le pas. Je ne sais pas si c’est vrai. Comment le saurais-je ? Mais c’est ce que l’on dit de toi. On me raconte des choses qui semblent irréfutables. Lord Gloucester était l’un de mes meilleurs amis à Oxford. Il m’a montré une lettre que sa femme lui avait écrite quand elle était à l’agonie, seule dans sa villa de Menton. C’est la plus effrayante confession que j’aie jamais lue. Il m’a dit qu’il te suspectait. Je lui ai dit que c’était absurde, que je te connaissais à fond et que tu étais incapable d’une chose pareille. Te connaître ? Je me demande si je te connais ! Avant de pouvoir répondre à cette question, il me faudrait voir ton âme.

— Voir mon âme ! murmura Dorian Gray en se levant brusquement du canapé, le visage blanchi par la peur.

— Oui, répondit gravement Hallward, voir ton âme. Mais seul Dieu le peut.

Un rire amer et sarcastique jaillit des lèvres du plus jeune.

— Tu vas la voir, et dès ce soir ! s’écria-t-il en saisissant une lampe sur le bureau. Viens ; c’est ton œuvre. Pourquoi ne la verrais-tu pas ? Libre à toi ensuite de tout révéler au monde. Personne ne te croirait. Et si l’on te croyait, on ne m’en aimerait que davantage. Je connais notre époque mieux que toi, malgré toutes les ennuyeuses banalités que tu débites sur elle. Viens donc, j’insiste. Tu as bien assez discouru sur la corruption. Maintenant tu vas la voir en face.

La folie de l’orgueil résonnait dans chacune de ses paroles. Il frappait le sol du pied comme un enfant insolent. Il éprouvait une joie terrible à l’idée que quelqu’un d’autre allait partager son secret, et que l’homme qui avait

peint ce portrait à l'origine de toute son infamie aurait à assumer pour le restant de ses jours l'odieux souvenir de son acte.

— Oui, poursuivit-il en se rapprochant de lui et en soutenant sans ciller son regard sévère. Je vais te montrer mon âme. Tu vas voir ce que, selon toi, Dieu seul peut contempler.

Hallward sursauta en arrière.

— Tu blasphèmes, Dorian ! s'écria-t-il. Il ne faut pas dire des choses pareilles. Ces horreurs ne riment à rien.

— Tu crois ?

Il rit à nouveau.

— J'en suis sûr. Quant à ce que je t'ai dit ce soir, je l'ai dit pour ton bien. Tu sais que j'ai toujours été à ton entière dévotion.

— N'essaie pas de m'attendrir. Achève ce que tu dois me dire.

Le visage du peintre se crispa de douleur. Il garda le silence un instant et une infinie compassion l'envahit. Après tout, de quel droit allait-il s'immiscer dans la vie de Dorian Gray ? S'il avait fait seulement le dixième de ce que disait la rumeur, combien il avait dû souffrir ! Le peintre se redressa, s'approcha de la cheminée et resta debout à regarder les bûches flamber, leur croûte de cendres givrées et leur cœur de feu palpitant.

— J'attends, Basil, dit le jeune homme d'une voix tranchante.

Il se retourna.

— Voici ce que j'ai à dire, s'exclama-t-il. Face à ces accusations effrayantes lancées contre toi, j'ai besoin que tu me donnes une réponse. Si tu me dis qu'elles sont fausses d'un bout à l'autre, je te croirai. Réfute-les, Dorian, réfute-les ! Ne vois-tu pas mon supplice ? Pitié ! ne me dis pas que tu es infâme !

Dorian Gray sourit. Une expression de mépris retroussait les coins de sa bouche.

— Monte avec moi, Basil, dit-il d'une voix douce. Je tiens un journal de ma vie et il ne quitte jamais la pièce où il s'écrit. Je te le montrerai si tu m'accompagnes.

— Entendu, Dorian, si tu le souhaites. Je m'aperçois que j'ai manqué mon train. Cela n'a pas d'importance. Je pourrai partir demain. Mais ne me

demande pas de lire quoi que ce soit ce soir. Tout ce que je désire, c’est une réponse claire à ma question.

— Elle te sera donnée là-haut. Je ne peux pas te la donner ici. Tu n’auras pas besoin de lire longtemps. Allez, ne me fais pas attendre.

XI

Il sortit de la pièce et commença à gravir les escaliers, suivi de près par Basil Hallward. Ils marchaient à pas de loup, comme on le fait par réflexe la nuit. La lampe projetait sur le mur et sur les marches des ombres fantastiques. Le vent s'était levé et faisait battre les fenêtres.

Quand ils atteignirent le dernier étage, Dorian posa la lampe sur le sol, sortit la clef de sa poche et la tourna dans la serrure.

— Tu tiens vraiment à savoir, Basil ? demanda-t-il à voix basse.

— Oui.

— Tu m'en vois ravi, murmura-t-il en souriant.

Puis il ajouta avec une certaine âpreté :

— Tu es le seul homme au monde qui ait le droit de tout savoir de moi. Tu es plus intimement lié à ma vie que tu ne le crois.

Après avoir ramassé la lampe, il ouvrit la porte et entra. Un courant d'air glacé les assaillit et la lampe jeta une flamme d'un orange fuligineux. Il frissonna.

— Ferme la porte derrière toi, dit-il en posant la lampe sur la table.

Hallward regarda autour de lui, l'air perplexe. La pièce semblait inhabitée depuis des années. Une tapisserie flamande aux couleurs fanées, un tableau sous un drap, un vieux *cassone* italien et une bibliothèque presque vide : elle ne contenait apparemment rien de plus, si ce n'est une table et une chaise. Quand Dorian Gray eut allumé une bougie à moitié consumée posée sur le rebord de la cheminée, il s'aperçut que la pièce entière était couverte de poussière et que le tapis était criblé de trous. Une souris traversa en trombe pour se dissimuler derrière le lambris. L'atmosphère humide dégageait des relents de moisi.

— Ainsi, tu crois que seul Dieu voit notre âme, Basil ? Tire ce rideau et tu verras la mienne.

La voix qui parlait était froide et cruelle.

— Tu es fou, Dorian, ou tu joues la comédie, murmura Hallward en fronçant les sourcils.

— Tu ne veux pas ? Alors je m’en chargerai, dit le jeune homme ; et il arracha le rideau de sa tringle et le jeta au sol.

Un cri d’horreur s’échappa de la bouche du peintre lorsqu’il aperçut, dans la pénombre, la chose hideuse qui lui souriait sur la toile. Quelque chose dans son expression l’emplissait de dégoût et de répulsion. Grands dieux ! C’était le visage de Dorian Gray qu’il regardait ! L’abomination n’avait pas encore achevé de ruiner cette glorieuse beauté. Il restait quelques reflets d’or dans la chevelure éclaircie et un peu de rouge sur les lèvres voluptueuses. Les yeux bouffis conservaient un dernier éclat de leur bleu radieux, le contour des narines et le modelé du cou n’avaient pas encore perdu toute la noblesse de leurs courbes. Oui, c’était bien Dorian. Mais qui avait peint ce tableau ? Il croyait reconnaître sa touche, et le cadre était celui qu’il avait dessiné. C’était une idée inconcevable, et pourtant il avait peur. Il saisit la bougie allumée et l’approcha du portrait. Dans le coin gauche il reconnut sa signature, tracée en longues lettres d’un vermillon incandescent.

C’était une répugnante caricature, un infâme et ignoble canular. Il n’avait jamais peint cette chose. Et pourtant c’était son tableau. Il eut l’impression que son sang était tout d’un coup passé de l’état de feu à celui de glace fondue. Son tableau ! Qu’est-ce que cela signifiait ? Pourquoi s’était-il transformé ? Il se retourna et regarda Dorian Gray avec les yeux d’un homme au bord de la nausée. Sa bouche palpitait, sa langue desséchée semblait incapable d’articuler un mot. Il se passa la main sur le front, moite de sueur.

Le jeune homme était accoudé à la cheminée et l’observait comme s’il se trouvait au théâtre, captivé par le jeu d’un grand acteur. Il n’exprimait ni vraie douleur ni vraie joie. C’était simplement la passion du spectateur, avec peut-être dans les yeux une lueur de triomphe. Il avait ôté la fleur de sa boutonnière et la humait, ou en faisait mine.

— Qu’est-ce que tout cela signifie ? s’écria enfin Hallward.

Sa propre voix lui parut inhabituellement stridente.

— Il y a des années, quand j'étais encore un enfant, dit Dorian Gray, tu m'as rencontré, tu t'es dévoué à moi, tu m'as flatté et tu m'as appris à être fier de mes charmes. Un jour tu m'as présenté à l'un de tes amis, qui m'a expliqué le miracle de la jeunesse, et tu as achevé ce portrait de moi qui m'a révélé le miracle de la beauté. Dans un instant de folie, que je ne suis toujours pas certain de regretter, j'ai fait un vœu. Peut-être dirais-tu une prière…

— Je m'en souviens ! Oh, je m'en souviens si bien ! Mais non, c'est impossible ! La pièce est humide. La toile a dû moisir. Les couleurs que j'ai utilisées contenaient un terrible poison minéral. Je t'assure que c'est impossible.

— Ah oui ? Qu'y a-t-il d'impossible ? murmura le jeune homme, qui alla jusqu'à la fenêtre pour appuyer son front contre la vitre froide et couverte de buée.

— Tu m'as dit que tu l'avais détruit.

— J'avais tort. C'est lui qui m'a détruit.

— Je refuse de croire que c'est mon tableau.

— N'y reconnais-tu pas tout cet amour que tu y as mis ? dit Dorian avec amertume.

— Mon amour, comme tu dis…

— Comme tu disais, toi.

— Il ne s'y trouvait rien de mauvais, rien d'ignoble. Ce que j'ai sous les yeux, c'est le visage d'un satyre.

— C'est le visage de mon âme.

— Bon sang ! Quelle créature ai-je donc adorée ! Il a les yeux d'un démon.

— Nous portons tous en nous le Ciel et l'Enfer, Basil, s'écria Dorian avec un grand geste de désespoir.

Hallward se retourna vers le portrait et le contempla.

— Mon Dieu ! Si c'est vrai, si c'est là ce que tu as fait de ta vie, alors tu dois être encore pire que ne l'imaginaient ceux qui te conspuent !

Il éleva de nouveau la flamme à la hauteur de la toile. La surface semblait absolument intacte, telle qu'il l'avait laissée. Ainsi était-ce du dedans qu'avaient surgi l'horreur et l'ignominie. Par d'étranges remous de la vie intérieure, la lèpre du péché s'était mise à grignoter le portrait. Un cadavre en décomposition dans une tombe infiltrée d'eau eût été un spectacle moins effrayant.

Sa main trembla ; la bougie tomba du chandelier et s'immobilisa sur le sol en crépitant. Il l'éteignit du bout du pied. Enfin il s'effondra sur la chaise bancale près de la table et enfouit son visage dans ses mains.

— Mon Dieu, Dorian, quelle leçon ! Quelle terrible leçon !

Il n'y eut pas de réponse, mais il entendit le jeune homme sangloter à la fenêtre.

— Prie, Dorian, prie, murmura-t-il. Que nous apprenait-on à dire quand nous étions enfants ? « Ne nous soumettez pas à la tentation. Pardonnez-nous nos offenses. Lavez-nous de toutes nos iniquités. » Répétons-le en chœur. La prière émise par ton orgueil s'est exaucée. La prière de ton repentir le sera également. Je t'ai trop vénéré. J'en suis puni. Tu t'es trop adoré. Nous sommes punis tous les deux.

Dorian Gray se tourna lentement et le regarda, les yeux brouillés de larmes.

— C'est trop tard, Basil.

— Ce n'est jamais trop tard, Dorian. Mettons-nous à genoux et essayons de nous rappeler une prière. N'y a-t-il pas un verset qui dit : « Si vos péchés sont comme le cramoisi, ils deviendront blancs comme la neige » ?

— Ces mots n'ont plus aucun sens pour moi.

— Silence ! Ne dis pas cela. Tu as fait suffisamment de mal dans ta vie. Bon sang ! Ne vois-tu pas cette maudite chose qui nous lorgne en ricanant ?

Dorian Gray jeta un coup d'œil au portrait et, soudain, monta en lui une insurmontable haine envers Basil Hallward. Il se hérissa comme une bête aux abois et ressentit pour l'homme assis à cette table plus d'aversion qu'il n'en avait jamais éprouvé dans sa vie entière. Il lança autour de lui des regards frénétiques. Quelque chose brillait sur le coffre peint qui lui faisait face. Il savait ce que c'était. C'était un couteau qu'il avait apporté quelques jours plus tôt afin de couper un bout de ficelle et qu'il avait oublié de

redescendre. Il se dirigea lentement vers lui, passant à côté de Hallward. Dès qu'il fut derrière lui, il saisit le couteau et se retourna. Hallward remua sur sa chaise comme pour se relever. Il fondit sur lui, enfonça le couteau dans la grosse veine derrière son oreille et écrasa sa tête contre la table. Il frappa à coups redoublés comme s'il ne pouvait plus s'arrêter.

Il y eut un gémissement sourd et le bruit horrible d'une personne étouffée par son propre sang. À trois reprises les bras se dressèrent convulsivement, agitant en l'air de grotesques mains aux doigts raidis. Il le frappa une dernière fois, mais l'homme ne bougeait plus. Des gouttes commencèrent à tomber sur le sol. Il attendit un moment, tout en continuant d'appuyer sur la tête. Puis il jeta le couteau sur la table et prêta l'oreille.

Il n'entendait rien d'autre que les gouttes qui perlaient sans fin sur le tapis élimé. Il ouvrit la porte et sortit sur le palier. Il régnait dans la maison un silence absolu. Tout le monde dormait. Il ôta la clef de la serrure et rentra dans la pièce, où il s'enferma.

La chose était toujours assise sur la chaise, étendue à travers la table, la tête inclinée et le dos voûté ; les bras semblaient démesurément longs. N'eût été l'entaille pourpre dans le cou et l'épaisse flaque noire s'élargissant doucement sur la table, on aurait pu croire qu'il était simplement endormi.

Comme ce fut rapide ! Il se sentait étrangement calme. Il alla ouvrir la fenêtre et passa sur le balcon. Le vent avait chassé le brouillard et le ciel ressemblait à une monstrueuse queue de paon constellée d'une myriade d'yeux dorés. Il regarda en bas et vit l'agent de police qui faisait sa ronde, dirigeant le rayon de sa lanterne sur les portes des maisons silencieuses. La tache rouge d'un fiacre en maraude brilla au coin de la rue avant de disparaître. Une femme enveloppée dans un châle en loques titubait le long des grilles. Elle s'arrêtait de temps à autre et jetait un regard par-dessus son épaule. À un moment elle se mit à chanter d'une voix éraillée. L'agent vint à sa rencontre et lui dit quelque chose. Elle éclata de rire et s'éloigna en trébuchant. Un cinglant coup de vent s'engouffra dans le square. La flamme des réverbères vacilla, bleuit, et les arbres dénudés secouèrent leurs branches noires et métalliques, comme s'ils se tordaient de douleur. Un frisson le parcourut et il rentra, fermant la fenêtre derrière lui.

Il rejoignit la porte, tourna la clef et l'ouvrit. Il n'eut même pas un regard pour sa victime. Il sentait que pour que cette affaire réussisse, le secret

serait de ne pas voir la réalité. L’ami qui avait peint le fatal portrait, cause de tous ses malheurs, était sorti de sa vie. Il n’y avait rien à ajouter.

Puis il se souvint de la lampe. C’était une lampe assez curieuse, de fabrication mauresque, en argent mat incrusté d’arabesques d’acier poli. Son domestique pourrait en remarquer l’absence et poser des questions. Il fit demi-tour et retourna la prendre sur la table. L’homme était effroyablement inerte ! Ses mains d’une blancheur terrifiante ! On aurait dit une ignoble figure de cire.

Après avoir fermé derrière lui à double tour, il descendit l’escalier en prenant garde à ne pas faire de bruit. Les lattes du plancher craquaient comme si elles gémissaient leur peine. Il fit halte plusieurs fois et attendit. Non, tout était silencieux. C’était simplement le bruit de ses pas.

Une fois dans la bibliothèque, il aperçut le sac de voyage et le manteau qui reposaient dans un coin. Il fallait les cacher. Il ouvrit un placard secret aménagé dans la boiserie et y rangea les affaires. Il pourrait les brûler plus tard. Finalement, il tira sa montre. Il était deux heures moins vingt.

Il s’assit et commença à réfléchir. Chaque année, si ce n’est chaque mois, on pendait des hommes en Angleterre pour un crime de ce genre. Une folie de meurtre avait contaminé l’air. Quelque étoile rouge était passée trop près de la Terre. Mais les preuves ? Quelles preuves y avait-il contre lui ? Basil Hallward avait quitté la maison à onze heures. Personne ne l’avait vu revenir. La plupart des domestiques étaient à Selby Royal. Son valet était allé se coucher. Paris ! Oui. C’était à Paris que Basil était parti, par le train de minuit, comme il l’avait prévu. Compte tenu de cette étrange réserve qui le caractérisait, plusieurs mois s’écouleraient avant qu’on ne se doute de quelque chose. Plusieurs mois ! Tout pourrait être détruit bien avant.

Une idée traversa brusquement son esprit. Il enfila son manteau de fourrure et son chapeau et sortit dans le vestibule. Il s’immobilisa en entendant monter du dehors le pas lourd de l’agent de police ; la lueur de sa lanterne se réfléchissait dans la fenêtre. Il attendit en retenant son souffle.

Au bout de quelques instants, il se glissa sur le perron en refermant très doucement la porte derrière lui. Puis il actionna la sonnette. Environ cinq minutes plus tard, son valet apparaissait, à demi habillé, engourdi par le sommeil.

— Je suis navré d'avoir été obligé de vous réveiller, Francis, dit-il en franchissant le seuil. Mais j'avais oublié ma clef. Quelle heure est-il ?

— Deux heures cinq, monsieur, répondit l'homme comme il bâillait en direction de la pendule.

— Deux heures cinq ? Il est affreusement tard ! Il faudra me réveiller à neuf heures demain. J'ai du travail.

— Très bien, monsieur.

— Y a-t-il eu des visites ce soir ?

— M. Hallward, monsieur. Il est resté jusqu'à onze heures, puis est parti prendre son train.

— Oh, quel dommage ! je l'ai manqué. A-t-il laissé un message ?

— Non, monsieur, si ce n'est qu'il vous écrirait.

— Cela ira, Francis. N'oubliez pas de m'appeler à neuf heures.

— Entendu, monsieur.

L'homme s'éloigna dans le couloir, traînant les pieds dans ses pantoufles.

Dorian Gray jeta son chapeau et son manteau sur la table de marbre jaune et passa dans la bibliothèque. Durant un quart d'heure il arpenta la pièce, se mordant la lèvre et réfléchissant. Puis il attrapa le Bottin sur l'une des étagères et se mit à en tourner les pages. « Alan Campbell, 152, Hertford Street, Mayfair. » Oui, c'était l'homme dont il avait besoin.

XII

À neuf heures le lendemain matin, son domestique entra avec une tasse de chocolat sur un plateau et ouvrit les volets. Dorian dormait tout à fait paisiblement, couché sur le côté droit, une main sous la joue. On aurait dit un enfant épuisé par le jeu ou l'étude.

L'homme dut lui toucher deux fois l'épaule pour le réveiller et, quand il ouvrit les yeux, un léger sourire passa sur ses lèvres, comme si on le tirait d'un rêve agréable. Pourtant il n'avait pas rêvé. Aucune image, plaisante ou douloureuse, n'avait troublé sa nuit. Mais la jeunesse sourit sans motif. C'est l'un de ses plus grands charmes.

Il se retourna et, prenant appui sur le coude, commença à boire son chocolat. Le doux soleil de novembre ruisselait dans la pièce. Le ciel était d'un bleu éclatant et l'air apportait une réconfortante chaleur. C'était presque un matin de mai.

Peu à peu, les événements de la nuit s'introduisirent dans son esprit et y tracèrent leur sillage sanglant jusqu'à reprendre forme avec une épouvantable netteté. Son cœur se souleva au souvenir de ce qu'il venait de vivre et, durant quelques instants, il fut envahi par la même haine étrange qui l'avait poussé à tuer Basil Hallward sur sa chaise. Dire que le mort était toujours à la même place, en plein soleil maintenant... Quelle horreur ! Un spectacle aussi atroce était fait pour les ténèbres, non pour la lumière du jour.

Il sentit qu'à ressasser les récents événements, il tomberait malade ou perdrait la raison. Il y a des péchés qui enivrent plus par le souvenir qu'on en garde que par leur accomplissement ; d'étranges triomphes qui assouvissent plus l'orgueil que les passions et procurent à l'esprit plus de joie que les sens n'en connaîtront jamais. Mais ce péché était différent.

C'était une chose à chasser de son esprit, à enfumer d'opium, à étrangler de crainte qu'elle ne l'étrangle.

Il se passa la main sur le front, se leva en hâte et s'habilla avec un soin encore plus grand qu'à l'accoutumée, accordant une attention particulière au choix de sa cravate et de son épingle, et changeant plusieurs fois de bagues.

Il s'attarda un long moment au petit déjeuner, goûta les différents plats, parla à son valet des nouvelles livrées qu'il songeait à faire confectionner pour les domestiques de Selby et parcourut sa correspondance. Certaines lettres le firent sourire. Trois l'ennuyèrent. Il en relut une plusieurs fois puis la déchira avec un air contrarié. Pour reprendre ce mot de Lord Henry : « Quoi de plus horrible qu'une mémoire de femme ? »

Quand il eut fini sa tasse de café, il prit place à son bureau pour écrire deux lettres. Il mit l'une dans sa poche et tendit l'autre à son valet.

— Portez cela au 152, Hertford Street, Francis, et si M. Campbell a quitté Londres, demandez son adresse.

Une fois seul, il alluma une cigarette et se mit à dessiner sur une feuille de papier, d'abord des fleurs et des détails architecturaux, puis des visages. Il remarqua soudain que chaque visage qu'il dessinait ressemblait étrangement à Basil Hallward. Il fronça les sourcils, se leva et alla jusqu'au rayonnage où il prit un volume au hasard. Il était résolu à ne plus penser à ce qui s'était passé tant que ce ne serait pas absolument nécessaire.

Il s'étendit sur le sofa et regarda la page de titre. C'était *Émaux et Camées* de Gautier, dans l'édition sur papier Japon de Charpentier, avec la gravure de Jacquemart. La reliure était en cuir vert citron, avec une dorure treillissée et un motif de grenades en pointillés. Il lui avait été offert par Adrian Singleton. Comme il tournait les pages, son regard fut attiré par le poème consacré à la main de Lacenaire, cette main jaune et froide « du supplice encore mal lavée », avec son duvet de poils roux et ses « doigts de faune ». Il jeta un coup d'œil à ses propres doigts, blancs comme des chandelles, et poursuivit sa lecture jusqu'à ce qu'il parvînt à ces superbes strophes consacrées à Venise :

Sur une gamme chromatique,

Le sein de perles ruisselant,
La Vénus de l'Adriatique
Sort de l'eau son corps rose et blanc.

Les dômes, sur l'azur des ondes,
Suivant la phrase au pur contour,
S'enflent comme des gorges rondes
Que soulève un soupir d'amour.

L'esquif aborde et me dépose,
Jetant son amarre au pilier,
Devant une façade rose,
Sur le marbre d'un escalier.

Qu'elles étaient exquises ! En les lisant, on avait le sentiment de flotter le long des verts canaux de la cité rose et perle, installé sous les rideaux à traîne d'une noire gondole à proue d'argent. Les vers eux-mêmes évoquaient les lignes bleu turquoise qui vous suivent lorsque vous voguez vers le Lido. Tous ces jaillissements de couleur lui rappelaient les oiseaux à gorge d'opale et d'iris qui volettent autour du haut campanile alvéolé, ou bien déambulent, avec une grâce princière, à l'ombre des arcades. La tête renversée en arrière, les yeux mi-clos, il ne cessait de se répéter :

Devant une façade rose,
Sur le marbre d'un escalier.

Tout Venise était dans ces deux vers. Il se souvint de l'automne qu'il y avait passé, et de cet amour extraordinaire qui lui avait fait commettre d'extravagantes et délicieuses folies. Le romantisme est partout. Mais Venise, comme Oxford, a conservé le cadre propice aux romans d'amour, et le cadre est tout ou presque. Basil avait passé une partie du séjour avec lui et s'était enflammé pour le Tintoret. Pauvre Basil ! Quelle horrible mort !

Il soupira, reprit le volume et essaya d'oublier. Il lut ces vers consacrés au ballet des hirondelles entrant et sortant du petit café de Smyrne, où les Hadjis restent assis à contempler leurs grains d'ambre et les marchands enturbannés à fumer leur longue pipe à glands en échangeant quelques paroles solennelles ; ceux évoquant l'obélisque de la place de la Concorde, qui pleure des larmes de granit dans son exil solitaire, loin du soleil, et rêve de retourner près de ce Nil brûlant coiffé de lotus, pays des Sphinx, des ibis rouges comme les roses, des blancs vautours aux serres dorées et des crocodiles aux petits yeux de béryl rampant sur la boue verte et fumante ; et enfin les strophes sur cette étrange statue que Gautier compare à une voix de contralto, ce « monstre charmant » couché au Louvre dans la salle des porphyres. Mais le livre finit par lui tomber des mains. Il s'agitait, un violent accès de terreur le tourmentait. Et si Alan Campbell n'était pas en Angleterre ? Il ne rentrerait pas avant des jours et des jours. Peut-être refuserait-il de venir. Que faire dans ce cas ? Chaque minute était d'une importance vitale.

Ils avaient été grands amis cinq ans auparavant, presque inséparables en vérité. Puis leur intimité s'était brusquement terminée. Maintenant, quand ils se rencontraient dans le monde, Dorian Gray était le seul à sourire ; Alan Campbell demeurait toujours interdit.

C'était un jeune homme d'une intelligence remarquable, mais dépourvu de tout goût véritable pour les arts plastiques. Le peu de sens esthétique qu'il avait en matière de poésie, il le devait entièrement à Dorian Gray. Sur le plan intellectuel, sa passion dominante concernait la science. À Cambridge il avait employé une grande partie de son temps à travailler en laboratoire et avait obtenu un rang honorable à l'examen final de sciences naturelles. Il continuait d'ailleurs à se consacrer à l'étude de la chimie et avait chez lui un laboratoire où il s'enfermait des journées entières, au vif désagrément de sa mère, qui s'était fixé pour ambition de le voir briguer un siège au Parlement et avait la vague idée qu'un chimiste est un individu qui rédige des ordonnances. Cela ne l'empêchait pas d'être également excellent musicien, et il jouait du piano et du violon mieux que beaucoup d'amateurs. En fait, c'était la musique qui les avait d'abord rapprochés, Dorian Gray et lui. La musique ainsi que cette indéfinissable attirance que Dorian semblait capable de provoquer à volonté et même sans qu'il en ait l'intention. Ils s'étaient rencontrés chez Lady Berkshire le soir où Rubinstein y donna son récital, après quoi on les vit toujours ensemble à l'Opéra et partout où l'on

jouait de la bonne musique. Leur amitié dura dix-huit mois. Campbell partageait tout son temps entre Selby Royal et Grosvenor Square. Pour lui comme pour beaucoup d’autres, Dorian Gray incarnait tout ce que la vie a de merveilleux et de séduisant. Personne ne sut jamais s’ils s’étaient querellés. Mais, du jour au lendemain, on s’aperçut qu’ils s’adressaient à peine la parole lorsqu’ils se rencontraient, et que Campbell semblait toujours pressé de quitter les réceptions auxquelles Dorian Gray assistait aussi. On le trouva changé ; il manifestait parfois une curieuse mélancolie, paraissait détester la musique quand elle avait le moindre caractère passionné et refusait d’en jouer lui-même, avançant pour excuse, quand on le sollicitait, que la science l’absorbait tellement qu’il n’avait plus le temps de s’exercer. C’était certainement vrai. Il semblait s’intéresser chaque jour davantage à la biologie et son nom fut cité une fois ou deux dans des revues scientifiques à propos d’étranges expériences.

Tel était l’homme qu’attendait Dorian Gray, parcourant la bibliothèque comme une bête en cage, incapable de détourner ses yeux de l’horloge, devenant plus fébrile à mesure que les minutes s’écoulaient. Enfin la porte s’ouvrit, et son domestique entra.

— M. Alan Campbell, monsieur.

Un soupir de soulagement sortit d’entre ses lèvres desséchées et ses joues retrouvèrent leurs couleurs.

— Faites entrer sur-le-champ, Francis.

L’homme s’inclina et se retira. Quelques instants plus tard entra Alan Campbell, l’air très sévère et le visage pâle, d’autant plus pâle qu’il contrastait avec ses cheveux noir de charbon et ses sourcils très sombres.

— Alan ! c’est gentil à toi. Merci d’être venu.

— Je m’étais promis de ne plus jamais mettre le pied chez toi, Gray. Mais tu as dit que c’était une question de vie ou de mort.

Sa voix était dure et froide. Il parlait avec une lenteur étudiée. Il y avait du mépris dans le regard inquisiteur qu’il promenait sur Dorian. Il garda les mains dans les poches de son manteau d’astrakan et parut ne pas avoir remarqué le geste avec lequel son hôte avait voulu le saluer.

— C’est une question de vie ou de mort, en effet, et pas pour une seule personne. Assieds-toi.

Campbell prit place à la table et Dorian s'assit en face de lui. Leurs regards se croisèrent. Dans celui de Dorian se lisait une infinie compassion. Il savait que ce qu'il s'apprêtait à faire était effroyable.

Après un silence tendu, il se pencha en avant et commença à parler ; son ton était doux mais il guettait l'effet de chaque mot sur le visage de celui qu'il avait appelé à l'aide.

— Alan, dans une pièce fermée à clef située au dernier étage de cette maison, pièce à laquelle personne d'autre que moi n'a accès, un homme mort est assis à une table. Il est mort depuis maintenant dix heures. Reste tranquille et arrête de me lancer ces regards. Qui est cet homme, pourquoi il est mort, comment il est mort sont des questions qui ne te concernent pas. Ce que je veux que tu fasses…

— Assez, Gray. Je n'ai pas besoin d'en savoir plus. Ton histoire, vraie ou fausse, ne me concerne pas. Je refuse catégoriquement d'être mêlé à ta vie. Garde tes horribles secrets pour toi. Ils ne m'intéressent plus.

— Il faudra bien qu'ils t'intéressent. En particulier celui-ci. Je suis sincèrement navré pour toi, Alan. Mais c'est ainsi : tu es le seul homme à pouvoir me sauver. Je suis contraint de te tirer dans cette affaire. Je n'ai pas le choix. Alan, tu es un homme de science. Tu connais la chimie et ce genre de choses. Tu as mené des expériences. Ce que tu dois faire, c'est détruire cette chose qui se trouve là-haut, la détruire de telle sorte qu'il n'en subsiste pas un seul vestige. Personne n'a vu cet homme entrer chez moi. En fait, à l'heure où je te parle, on le croit à Paris. Il s'écoulera des mois avant qu'on ne s'aperçoive de son absence. Quand cela se produira, il ne faudra pas qu'il reste la moindre trace de lui en ces lieux. C'est à toi, Alan, de le réduire, lui et tout ce qui lui appartient, en une poignée de cendres que je puisse disperser dans les airs.

— Tu es fou, Dorian.

— Ah ! je savais que tu finirais par m'appeler par mon prénom.

— Tu es fou, te dis-je, fou d'imaginer que je puisse esquisser le moindre geste pour te venir en aide, fou de m'avoir fait ce monstrueux aveu. Je refuse d'avoir rien à voir avec ce problème, quel qu'il soit. Crois-tu que je vais risquer ma réputation pour toi ? Que m'importent les plans diaboliques que tu élabores ?

— C'était un suicide, Alan.

— Tant mieux. Mais qui l’y a poussé ? Toi, j’imagine.

— Refuses-tu toujours de m’aider ?

— Bien entendu. Je refuse fermement d’être entraîné là-dedans. Peu importe l’opprobre que tu recevras. Tu le mérites bien. Je ne serais pas triste de te voir déshonoré, publiquement déshonoré. Parmi tous les hommes sur cette terre, comment oses-tu me demander à moi de m’impliquer dans cette abomination ? Je t’aurais supposé plus fin psychologue. Ton ami Lord Henry Wotton, quoi qu’il ait pu t’enseigner par ailleurs, ne t’a visiblement pas appris grand-chose sur l’âme humaine. Rien ne pourra m’inciter à lever le petit doigt pour t’aider. Tu as mal choisi ton complice. Va donc t’adresser à certains de tes amis. Pas à moi.

— Alan, c’était un meurtre. Je l’ai tué. Tu ne sais pas tout ce qu’il m’a fait endurer. Quoi qu’on puisse penser de ma vie, il a beaucoup plus fait pour sa déchéance que ce pauvre Harry. Peut-être n’était-ce pas son intention, mais le résultat fut celui-ci.

— Un meurtre ! Grands dieux ! Dorian, tu en es donc arrivé là ? Je ne te dénoncerai pas. Ce ne sont pas mes affaires. Et puis tu te feras arrêter à coup sûr, sans que j’aie besoin d’intervenir. Tous les meurtriers finissent par commettre une bêtise. Mais je n’y serai pour rien.

— Tout ce que je te demande, c’est une expérience scientifique. Tu fréquentes les hôpitaux et les morgues, et les horreurs que tu y pratiques te laissent insensible. Si, dans une de ces affreuses salles de dissection ou dans un de ces laboratoires nauséabonds, tu trouvais cet homme allongé sur une table de plomb creusée de rainures rouges, tu te contenterais de le considérer comme un formidable sujet. Tu ne sourcillerais pas. Tu ne croirais pas faire quelque chose de mal. Au contraire, tu aurais sans doute le sentiment d’œuvrer au bien de l’humanité, d’accroître la somme des connaissances universelles, de sacrifier à la curiosité intellectuelle, ou quelque chose comme ça. Je veux seulement que tu fasses pour moi ce que tu as déjà fait tant de fois. À vrai dire, détruire un cadavre est sans doute beaucoup moins horrible que ce que tu as l’habitude de faire. Et rappelle-toi que c’est la seule preuve à charge contre moi. Si on la découvre, je suis perdu ; et sans ton aide, cela ne manquera pas d’arriver.

— Je n’ai aucune envie de t’aider. Voilà ce que tu oublies. Je suis parfaitement indifférent à toute cette affaire. Je n’ai rien à y voir.

— Alan, je t’en conjure. Pense à la position où je me trouve. Juste avant ton arrivée, j’ai failli m’évanouir de terreur. Non ! oublie cela. Envisage le problème d’un point de vue purement scientifique. Tu ne cherches pas à savoir d’où viennent ces choses mortes sur lesquelles tu réalises tes expériences : ne cherche pas plus à le savoir aujourd’hui. J’en ai déjà trop dit. Mais je te supplie de le faire. Nous avons été amis, Alan.

— Ne parle pas de ce temps-là, Dorian ; il est mort.

— Il arrive aux morts de s’attarder. Celui qui est là-haut refuse de s’en aller. Il est attablé, tête penchée et bras tendus. Alan ! Alan ! si tu ne viens pas à mon secours, je suis perdu. On m’enverra à l’échafaud, Alan ! Ne comprends-tu pas ? On me pendra pour ce que j’ai fait.

— Inutile de prolonger cette scène. Je refuse de participer à cette affaire de quelque manière que ce soit. Il faut que tu sois fou pour me le demander.

— Tu es catégorique ?

— Oui.

Les yeux de Dorian Gray s’emplirent du même regard compatissant qu’un peu plus tôt. Il tendit la main, prit un morceau de papier et y écrivit quelque chose. Il le relut deux fois, le plia soigneusement et le fit glisser de l’autre côté de la table. Cela fait, il se leva et alla vers la fenêtre.

Campbell le regarda d’un air étonné, puis ramassa le papier et le déplia. Pendant qu’il lisait, les traits de son visage se décomposèrent et il manqua de tomber à la renverse. Un atroce sentiment de nausée le submergea. Il avait l’impression que son cœur battait à en mourir dans un gouffre glacé.

Après deux ou trois minutes d’un terrible silence, Dorian se retourna et se plaça derrière lui, posant la main sur son épaule.

— Je suis vraiment désolé, Alan, murmura-t-il, mais tu ne me laisses pas le choix. J’ai une lettre déjà toute rédigée. La voici. Tu vois l’adresse. Si tu ne m’aides pas, je serai obligé de l’expédier. Tu en connais d’avance les conséquences[1]. Mais tu vas m’aider. Tu ne peux plus refuser désormais. J’ai essayé de t’épargner. Tu auras l’honnêteté d’en convenir. Tu t’es montré sévère, brutal, agressif. Tu m’as traité comme aucun homme n’a jamais osé me traiter – comme aucun homme vivant, du moins. J’ai tout supporté. C’est à moi de dicter les conditions maintenant.

Campbell prit sa tête entre ses mains et sentit un frisson le parcourir.

— Oui, je vais dicter mes conditions, Alan. Tu les connais. La chose est toute simple. Allons, ne te rends pas malade. C’est la seule issue possible. Regarde la situation en face et agis.

Campbell ne put réprimer un gémissement et trembla de tout son corps. Il avait l’impression que le tic-tac de la pendule sur la cheminée partageait le temps en autant de fragments d’agonie, dont chacun était trop terrible pour pouvoir être supporté. Un carcan de fer se resserrait lentement autour de son front, comme si le déshonneur qui le menaçait l’avait déjà atteint. Cette main posée sur son épaule pesait aussi lourd que si elle était en plomb. C’était intolérable. Elle semblait l’écraser.

— Allons, Alan, il faut te décider tout de suite.

Il hésita un instant.

— Y a-t-il du feu là-haut ?

— Oui, il y a un poêle à gaz avec de l’amiante.

— Je vais devoir rentrer chez moi pour prendre quelques objets dans mon laboratoire.

— Non, Alan, tu n’as pas besoin de quitter cette maison. Écris sur une feuille de papier ce dont tu as besoin et mon domestique prendra un fiacre et te rapportera les objets en question.

Campbell griffonna quelques lignes, les sécha et inscrivit sur l’enveloppe le nom de son assistant. Dorian prit la note et la lut attentivement. Puis il sonna et la remit à son valet avec ordre de faire au plus vite.

Lorsque la porte d’entrée se referma, Campbell sursauta et, quittant sa chaise, s’approcha de la cheminée. Il grelottait comme s’il avait la fièvre. Pendant une vingtaine de minutes, pas une parole ne fut prononcée. Une mouche bourdonnait bruyamment, et le tic-tac de la pendule ressemblait à des coups de marteau.

Quand une heure sonna, Campbell se retourna et s’aperçut que les yeux de Dorian Gray étaient noyés de larmes. La pureté et le raffinement de ce visage affligé semblèrent le mettre en fureur.

— Tu es infâme, absolument infâme ! siffla-t-il.

— Tais-toi, Alan ; tu m’as sauvé la vie, dit Dorian.

— *Ta* vie ? Ciel ! Et quelle vie ! Tu es allé de corruption en corruption, pour atteindre maintenant ton paroxysme : le crime. En faisant ce que je

m’apprête à faire, ce que tu me forces à faire, ce n’est pas à *ta* vie que je songe.

— Ah, Alan, murmura Dorian en soupirant, j’aimerais bien que tu aies pour moi le millième de la pitié que j’ai à ton égard.

En prononçant ces mots il lui avait tourné le dos et il resta debout à regarder le jardin. Campbell ne répondit rien.

Quelque dix minutes passèrent et on entendit frapper à la porte. Le domestique entra, portant un grand coffre d’acajou plein de produits chimiques surmontés d’une petite pile électrique. Il le déposa sur la table et ressortit pour apporter cette fois une longue bobine de fil d’acier et de platine et deux pinces de fer d’une forme assez bizarre.

— Dois-je laisser tout cela ici, monsieur ? demanda-t-il à Campbell.

— Oui, dit Dorian. Et malheureusement, Francis, j’ai une autre mission à vous confier. Comment s’appelle cet homme à Richmond qui fournit Selby en orchidées ?

— Harden, monsieur.

— Harden, c’est cela. Il faut que vous partiez immédiatement pour Richmond et que vous voyiez Harden en personne. Vous lui demanderez d’envoyer deux fois plus d’orchidées que ce qui était prévu, et d’en mettre le moins possible de blanches. En fait, je ne veux pas de blanches du tout. Il fait très beau, Francis, et Richmond est une jolie ville, je ne me permettrais pas de vous déranger sinon.

— Je vous en prie, monsieur. Pour quelle heure dois-je rentrer ?

Dorian regarda Campbell.

— Combien de temps ton expérience prendra-t-elle, Alan ? demanda-t-il d’une voix calme et indifférente.

La présence d’un tiers dans la pièce semblait lui donner un courage extraordinaire. Campbell fronça les sourcils et se mordit les lèvres.

— Environ cinq heures, répondit-il.

— Si donc vous rentrez à sept heures et demie, Francis, ce sera bien assez tôt. Ou non, préparez simplement mon habit. Vous pouvez prendre votre soirée. Je ne dînerai pas ici et n’aurai donc pas besoin de vous.

— Merci, monsieur, dit le valet en se retirant.

— À présent, Alan, il n’y a pas une minute à perdre. Que ce coffre est lourd ! Je vais le porter pour toi. Occupe-toi du reste.

Il parlait rapidement, sur un ton autoritaire. Campbell se sentait dominé par lui. Ils quittèrent la pièce ensemble.

Quand ils atteignirent le dernier étage, Dorian sortit la clef et la tourna dans la serrure. Puis il s’arrêta et son regard parut se troubler. Il frissonna.

— Je ne crois pas que je puisse entrer, Alan, murmura-t-il.

— Cela m’est égal. Tu ne me seras d’aucune utilité, dit Campbell d’une voix sèche.

Dorian entrouvrit la porte. Il vit le visage de son portrait qui le regardait, grimaçant, dans la lumière du soleil. Sur le sol, devant lui, gisait le rideau déchiré. Il se rappela que la veille, pour la première fois de sa vie, il avait oublié de recouvrir le fatal portrait en quittant la pièce.

Quelle était cette répugnante rosée rouge qui perlait, humide et luisante, sur l’une des mains, comme si la toile avait sué du sang ? C’était horrible ! plus horrible, lui sembla-t-il sur le moment, que la silencieuse chose qu’il savait être étendue sur la table. Ce corps dont l’ombre grotesque et difforme sur le tapis souillé lui montrait qu’il n’avait pas bougé, mais demeurait à sa place, comme il l’avait laissé.

Il ouvrit la porte un peu plus largement et, fermant les yeux à demi et détournant la tête, il entra rapidement, résolu à ne pas regarder le mort une seule fois. Puis il se baissa, ramassa la tenture pourpre et or et la jeta sur le tableau.

Il resta alors immobile, redoutant de se retourner, et son regard se fixa sur les entrelacs du motif qu’il avait sous les yeux. Il entendit Campbell apporter le coffre, les fers et les autres objets qu’il avait demandés pour sa funeste besogne. Il commença à se demander si Basil Hallward et lui s’étaient jamais rencontrés et, dans ce cas, ce qu’ils avaient pensé l’un de l’autre.

— Maintenant, laisse-moi, dit Campbell.

Il fit demi-tour et se pressa de sortir, apercevant tout juste que le mort avait été repoussé dans sa chaise et que Campbell avait les yeux fixés sur son visage jaune et luisant. En descendant l’escalier, il entendit la clef tourner dans la serrure.

Il était bien plus de sept heures lorsque Campbell reparut dans la bibliothèque. Il était pâle, mais parfaitement calme.

— J’ai fait ce que tu m’as demandé, murmura-t-il. Maintenant, adieu. Nous ne nous reverrons jamais.

— Tu m’as sauvé du désastre, Alan. Je ne pourrai l’oublier, dit simplement Dorian.

Dès que Campbell fut parti, il remonta dans la pièce tout en haut. Il y flottait une écœurante odeur d’acide. Mais la chose qui était auparavant assise à la table avait disparu.

XIII

— À quoi bon me dire que vous allez être bon, Dorian ? s’écria Lord Henry en plongeant ses doigts blancs dans un bol de cuivre rouge rempli d’eau de rose. Vous êtes absolument parfait. Je vous en prie, ne changez pas.

Dorian Gray secoua la tête.

— Non, Harry, j’ai commis trop de choses affreuses dans ma vie. Je n’en ferai plus. Hier, j’ai commencé mes bonnes actions.

— Où étiez-vous hier ?

— À la campagne, Harry. Tout seul dans une petite auberge.

— Mon cher enfant, dit-il en souriant, il est facile d’être bon à la campagne. Il n’y a aucune tentation là-bas. C’est pour cette raison que les gens qui vivent loin des villes sont si peu civilisés. Il n’existe que deux méthodes, comme vous le savez, pour accéder à la civilisation. La première consiste à se cultiver ; la seconde, à se laisser corrompre. Les gens de la campagne n’ont jamais l’occasion de faire l’un ou l’autre, en conséquence de quoi ils croupissent.

— La culture et la corruption, murmura Dorian. Je les ai connues toutes deux. Aujourd’hui j’ai du mal à concevoir qu’on puisse les associer. Car j’ai un nouvel idéal, Harry. Je vais changer. Je crois avoir déjà changé.

— Vous ne m’avez pas encore dit en quoi consistait votre bonne action. Mais vous avez même parlé de plusieurs, je me trompe ?

— Je peux vous l’expliquer, Harry. C’est une histoire que je ne pourrais raconter à personne d’autre. J’ai épargné quelqu’un. Cela sonne prétentieux, mais vous comprenez ce que je veux dire. Elle était très belle et ressemblait extraordinairement à Sybil Vane. Je crois que c’est ce qui m’a attiré vers

elle en premier. Vous vous souvenez de Sybil, n’est-ce pas ? Comme tout cela semble loin ! Bref, Hetty n’était pas de notre monde, bien entendu. Ce n’était qu’une jeune villageoise. Mais j’étais vraiment amoureux d’elle. J’en suis tout à fait certain. Tout au long de ce délicieux mois de mai que nous venons d’avoir, j’ai accouru chez elle deux ou trois fois par semaine. Hier elle m’a attendu dans un petit verger. Les fleurs des pommiers n’en finissaient pas de tomber sur ses cheveux et elle riait. Nous devions partir ensemble ce matin à l’aube. Soudain j’ai pensé : « Je n’abîmerai pas cette jeune fille. Je ne l’entraînerai pas dans l’infamie. » Et j’ai décidé de la laisser aussi liliale que je l’avais trouvée.

— J’imagine que la nouveauté du sentiment vous a procuré un frisson de pur plaisir, fit Lord Henry en l’interrompant. Mais je peux achever votre idylle à votre place. Vous lui avez donné de judicieux conseils et vous lui avez brisé le cœur. Voilà les débuts de votre grande rédemption.

— Harry, vous êtes odieux ! Ne dites pas de telles insanités. Hetty n’a pas le cœur brisé. Bien sûr, elle a pleuré et ainsi de suite. Mais sa vie n’est pas ruinée. Elle n’a pas été tachée par le déshonneur. Elle peut vivre comme Perdita dans son jardin[1].

— Et pleurer sur l’infidélité de Florizel, dit Lord Henry en riant. Mon cher Dorian, vous vous complaisez à de curieux enfantillages. Pensez-vous que cette jeune fille puisse désormais se contenter de quelqu’un de son rang ? Sans doute épousera-t-elle un jour ou l’autre un charretier mal dégrossi ou un laboureur au sourire de travers. Eh bien, le fait de vous avoir connu, de vous avoir aimé, lui enseignera à mépriser son mari et elle sera très malheureuse. D’un autre côté, si elle était devenue votre maîtresse, elle aurait vécu dans la société d’hommes charmants et cultivés. Vous l’auriez éduquée, vous lui auriez appris à s’habiller, à s’exprimer, à se mouvoir. Vous l’auriez rendue parfaite et elle aurait goûté un bonheur complet. Après quelque temps, sans doute, vous vous seriez lassé. Elle vous aurait fait une scène. Vous auriez obtenu la séparation. Alors une nouvelle carrière aurait commencé pour elle. D’un point de vue moral, je ne puis pas dire que j’aie beaucoup d’estime pour votre grandiose renonciation. Même pour un début, c’est peu convaincant. D’ailleurs, qui vous dit qu’en ce moment même Hetty n’est pas en train de flotter sur un étang, comme Ophélie, entourée de nénuphars ?

— C’est insupportable, Harry ! Vous prenez tout en railleur puis vous suggérez les tragédies les plus sérieuses. Je regrette de vous avoir raconté cela. Quoi que vous en disiez, je sais que j’ai eu raison d’agir comme je l’ai fait. Pauvre Hetty ! Ce matin, en passant à cheval devant la ferme, j’ai aperçu son pâle visage à la fenêtre, pareil à un rameau de jasmin. N’en parlons plus, et n’essayez pas de me persuader que ma première bonne action depuis des années, le premier petit sacrifice que j’aie jamais accompli, est en réalité une sorte de péché. Je veux devenir meilleur. Je vais devenir meilleur. Parlez-moi de vous. Que se passe-t-il à Londres ? Cela fait des jours que je ne suis pas allé au club.

— On continue à commenter la disparition de ce pauvre Basil.

— J’aurais cru que, depuis le temps, le sujet aurait perdu de son piquant, dit Dorian en se versant du vin, le visage légèrement crispé.

— Mon cher enfant, on n’en parle que depuis six semaines. L’opinion publique, en Grande-Bretagne, n’est pas vraiment capable de l’effort intellectuel à fournir pour qu’il y ait plus d’un sujet de conversation par trimestre. Elle n’a pourtant pas été mal lotie ces derniers temps. Elle a eu mon divorce et le suicide d’Alan Campbell. Elle a maintenant la mystérieuse disparition d’un artiste. Scotland Yard maintient que l’homme vêtu d’un ulster gris qui est parti pour Paris par le train de minuit le 7 novembre était bien ce pauvre Basil, et la police française affirme que Basil n’est jamais arrivé à Paris. Sans doute apprendrons-nous dans une quinzaine de jours qu’il a été vu à San Francisco. C’est bizarre, mais de toute personne qui disparaît on dit qu’elle a été vue à San Francisco. Ce doit être une ville délicieuse, pourvue de tous les charmes de l’autre monde.

— D’après vous, qu’est-il arrivé à Basil ? demanda Dorian, examinant son bourgogne à la lumière et s’étonnant du calme avec lequel il parvenait à discuter ce sujet.

— Je n’en ai pas la moindre idée. Si Basil a décidé de se cacher, cela ne me regarde pas. S’il est mort, je ne veux pas penser à lui. La mort est la seule chose au monde qui me terrifie. Je la hais. On peut survivre à tout de nos jours, sauf à elle. La mort et la vulgarité sont les deux seuls faits que le XIXe siècle ne parvient pas à expliquer. Allons prendre le café dans le salon de musique, Dorian. Il faut que vous me jouiez du Chopin. L’homme avec qui ma femme s’est enfuie jouait Chopin à ravir. Pauvre Victoria ! Elle a été désespérément amoureuse de vous à une époque. Je trouvais distrayant de la

regarder vous complimenter. Votre indifférence était un spectacle enchanteur. Savez-vous qu'elle me manque vraiment ? Elle ne m'a jamais ennuyé. Elle était tellement rocambolesque dans tout ce qu'elle entreprenait. Je l'aimais beaucoup. La maison est bien déserte sans elle.

Dorian ne dit rien et quitta la table pour aller s'installer au piano dans la pièce attenante. Il laissa ses doigts se promener sur l'ivoire blanc et noir des touches. Quand le café eut été apporté, il s'arrêta et se tourna en direction de Lord Henry :

— Harry, l'idée vous est-elle jamais venue que Basil ait pu être assassiné ?

Lord Henry bâilla.

— On ne lui connaissait aucun ennemi, et il portait toujours une montre Waterbury[2]. Pourquoi l'aurait-on assassiné ? Il n'était pas assez brillant pour qu'on cherche à lui nuire. Certes, il avait pour la peinture un génie extraordinaire. Mais on peut peindre comme Vélasquez et être le plus insipide des hommes. Basil était vraiment très terne. La seule fois où je l'ai trouvé intéressant, c'est quand il m'a fait part, il y a des années de cela, de l'ardente passion que vous lui inspiriez.

— J'aimais beaucoup Basil, dit Dorian, les yeux emplis de tristesse. Mais ne dit-on pas qu'il a été assassiné ?

— Oh, certains journaux le disent. Cela me semble très improbable. Je sais que Paris renferme certains lieux abominables, mais Basil n'était pas le type d'homme à s'y rendre. Il n'avait aucune curiosité. C'était son principal défaut. Jouez-moi un nocturne, Dorian, et cependant que vous serez au piano, susurrez-moi le secret de votre jeunesse éternelle. Vous en avez forcément un. Je n'ai que dix ans de plus que vous et je suis ridé, chauve et jauni. Vous êtes vraiment merveilleux, Dorian. Vous n'avez jamais paru plus charmant que ce soir. Vous me rappelez ce jour où je vous ai vu pour la première fois. Vous étiez plutôt insolent, très timide et absolument éblouissant. Vous avez changé, bien sûr, mais pas en apparence. J'aimerais tant connaître votre secret. Je serais prêt à tout pour recouvrer ma jeunesse, sauf à prendre de l'exercice, à me lever de bonne heure ou à devenir respectable. La jeunesse ! Il n'y a rien de tel. L'ignorance de la jeunesse est un concept ridicule. Les seules personnes dont j'écoute aujourd'hui l'opinion avec un quelconque respect sont des personnes bien plus jeunes

que moi. Elles me paraissent en avance sur moi. La vie leur a révélé ses toutes dernières merveilles. Pour ce qui est des gens âgés, je les contredis toujours. Et cela par principe. Demandez-leur ce qu'ils pensent d'un événement survenu la veille, ils vous donneront avec solennité une opinion de 1820, quand on portait encore des bas et que l'on ignorait tout. Qu'il est beau, ce morceau que vous jouez ! Je me demande si Chopin l'a composé à Majorque, tandis que la mer pleurait autour de la villa et que les embruns salés battaient les vitres ? Il est merveilleusement romantique. C'est une bénédiction d'avoir encore un art qui ne soit pas imitatif. Ne vous arrêtez pas. J'ai besoin de musique ce soir. J'ai l'impression que vous êtes le jeune Apollon et que je suis Marsyas en train de vous écouter. J'ai mes souffrances, Dorian, que vous même ne soupçonnez pas. La tragédie de la vieillesse ne tient pas à ce qu'on est vieux, mais à ce qu'on est encore jeune. Je suis parfois stupéfié par ma sincérité. Ah, Dorian, vous êtes bien heureux ! Quelle vie délicieuse vous avez eue ! Vous avez bu à longs traits de tous les breuvages. Vous avez écrasé les raisins contre votre palais. Rien ne vous est resté caché. Et tout cela n'a fait que vous effleurer comme une musique. Vous n'avez pas été esquinté. Vous êtes toujours le même. Je me demande à quoi ressemblera le reste de votre vie. Ne le gâchez pas en renoncements. Tel que vous êtes là, vous êtes la perfection même. Ne vous rendez pas incomplet. Vous êtes sans défaut aujourd'hui. Inutile de secouer la tête : vous savez bien que c'est vrai. Au reste, Dorian, ne vous leurrez pas. La vie n'est gouvernée ni par la volonté ni par les intentions. La vie est une affaire de nerfs, de fibres et de cellules lentement élaborées où se terre la pensée et où les passions poursuivent leurs rêves. Vous pouvez vous croire à l'abri, penser que vous êtes fort. Mais une nuance de couleur apparue par hasard dans une pièce ou dans le ciel du matin, un parfum particulier que vous avez jadis aimé et qui fait renaître des souvenirs subtils, un vers d'un poème oublié que vous retrouvez, la cadence d'un morceau de musique que vous ne jouiez plus – je vous le dis, Dorian, c'est de tels détails que dépend notre vie. Browning en parle quelque part ; mais nos propres sensations imaginent tout cela à notre place. Il y a des instants où l'odeur de l'héliotrope me parcourt soudain et où je suis contraint de revivre le mois le plus étrange de toute ma vie. Je voudrais bien échanger de place avec vous, Dorian. Le monde nous a décriés l'un comme l'autre, mais il vous a toujours adoré. Et pour toujours il vous adorera. Vous êtes le type même de ce que cherche notre époque et qu'elle craint d'avoir trouvé. Je

suis si heureux que vous n'ayez jamais rien créé, jamais sculpté aucune statue ni peint aucun tableau ni produit quoi que ce soit hormis vous-même ! La vie a été votre art. Vous vous êtes mis vous-même en musique. Vos jours sont vos sonnets.

Dorian se leva du piano et se passa la main dans les cheveux.

— Oui, la vie a été exquise, murmura-t-il, mais je n'ai pas l'intention de continuer cette vie-là, Harry. Et je vous interdis de me tenir ces propos extravagants. Vous ne savez pas tout de moi. Je crois que si vous saviez tout, même vous, vous vous détourneriez de moi. Vous riez. Cessez.

— Pourquoi avez-vous arrêté de jouer, Dorian ? Retournez vous asseoir et rejouez-moi ce nocturne. Regardez cette énorme lune couleur de miel suspendue dans l'air sombre. Elle attend que vous l'envoûtiez, et si vous jouez elle se rapprochera de la terre. Vous ne voulez pas ? Dans ce cas, allons au club. La soirée a été charmante et nous devons la terminer de la même façon. Il y a quelqu'un là-bas qui souhaite plus que tout faire votre connaissance. Le jeune Lord Poole, le fils aîné de Bournemouth. Il a déjà commencé à copier vos cravates et m'a supplié de le présenter à vous. Il est exquis et, par certains aspects, me fait penser à vous.

— Pas trop, j'espère, dit Dorian avec un accent pathétique. Mais je suis fatigué ce soir, Harry. Je n'irai pas au club. Il est presque onze heures et je veux me coucher de bonne heure.

— Restez, je vous en prie. Vous n'avez jamais aussi bien joué. Il y avait quelque chose de merveilleux dans votre doigté. Je ne l'avais jamais entendu exprimer tant de choses.

— C'est parce que j'ai décidé d'être sage, répondit-il en souriant. J'ai déjà un peu changé.

— Ne changez pas, Dorian ; du moins pas avec moi. Nous devons rester amis pour toujours.

— Pourtant vous m'avez offert jadis un livre empoisonné. Je ne devrais pas vous le pardonner. Harry, promettez-moi de ne plus jamais prêter ce livre à personne. Il fait du mal.

— Mon cher enfant, vous vous mettez à faire la morale. Vous ne tarderez pas à mettre les gens en garde contre tous ces péchés dont vous vous êtes lassé. Vous êtes bien trop adorable pour agir de la sorte. Au surplus, cela ne sert à rien. Vous et moi sommes ce que nous sommes, et il doit toujours en

être ainsi. Passez me voir demain. Je monte à onze heures, vous pourriez vous joindre à moi. Le Parc est idyllique en ce moment. Je ne crois pas avoir vu pareils lilas depuis l'année où je vous ai rencontré.

— Très bien. J'y serai à onze heures, dit Dorian. Bonne soirée, Harry.

Quand il atteignit la porte, il hésita un instant, comme s'il avait quelque chose à ajouter. Puis il poussa un soupir et sortit.

La nuit était délicieuse. Il faisait si doux qu'il jeta son manteau sur son bras et ne noua même pas son écharpe de soie autour du cou. Comme il regagnait sa demeure d'un pas nonchalant, cigarette à la main, deux jeunes gens en habit le dépassèrent. Il entendit l'un d'eux chuchoter à son compagnon : « C'est Dorian Gray. » Il se rappela combien il aimait autrefois qu'on le montrât du doigt, qu'on le dévisageât ou qu'on parlât de lui. À présent il était las d'entendre prononcer son nom. Le charme du petit village où il avait pris l'habitude d'aller ces derniers temps tenait pour moitié à ce que personne ne savait qui il était. À cette jeune fille qu'il avait séduite, il avait dit qu'il était pauvre et elle l'avait cru. Il lui avait dit un jour qu'il était méchant et elle lui avait ri au nez, arguant que les gens méchants étaient toujours très vieux et très laids. Ah ! son rire ! Le chant d'une grive. Et qu'elle était jolie avec ses robes de coton et ses grands chapeaux. Elle ne savait rien, mais possédait tout ce qu'il avait perdu.

Quand il arriva chez lui, il trouva son domestique qui l'attendait. Il l'envoya se coucher et se jeta sur le sofa de la bibliothèque ; il se mit à réfléchir à certains des propos que Lord Henry lui avait tenus.

Était-ce bien vrai que l'on ne pouvait jamais changer ? Il éprouvait un désir brûlant de retrouver l'immaculée pureté de son enfance, son enfance de rose blanche, pour reprendre une expression de Lord Henry. Il savait qu'il s'était flétri, qu'il avait bourré son esprit de corruption et nourri d'horreur son imagination ; qu'il avait exercé sur autrui une influence perverse et qu'il y avait pris une terrible jubilation ; il savait enfin que, de toutes les vies qui avaient croisé la sienne, c'étaient les plus belles, celles qui contenaient les plus grandes promesses, qu'il avait précipitées dans le déshonneur. Mais tout cela était-il irrémédiable ? N'y avait-il plus aucun espoir pour lui ?

Mieux valait ne pas songer au passé. On ne pouvait plus rien y changer. C'était à lui-même, à son avenir qu'il lui fallait penser. Alan Campbell s'était brûlé la cervelle dans son laboratoire, mais n'avait pas divulgué le

secret qu'il avait été forcé d'apprendre. L'émotion, si on pouvait l'appeler ainsi, provoquée par la disparition de Basil Hallward se dissiperait sous peu. Elle avait déjà commencé à décroître. De ce côté, il n'avait plus rien à redouter. Ce n'était d'ailleurs pas la mort de Basil Hallward qui lui pesait le plus, mais plutôt l'état de morte vivante où stagnait son âme. Basil avait peint le portrait qui avait abîmé sa vie. Il ne pourrait le lui pardonner. Ce portrait était la cause de tout. Basil lui avait dit des choses intolérables, qu'il avait pourtant supportées patiemment. Le meurtre n'avait été qu'une seconde de folie. Quant à Alan Campbell, son suicide n'incombait qu'à lui. Il avait choisi d'agir ainsi. Cela ne le concernait pas.

Une nouvelle vie ! Voilà ce dont il avait besoin. Voilà ce qu'il attendait. Sans doute avait-elle déjà commencé. N'avait-il pas épargné un être innocent ? Jamais plus il ne soumettrait l'innocence à la tentation. Il serait bon.

Au souvenir de Hetty Merton, il se demanda si le portrait, dans la chambre fermée à clef, pouvait avoir changé. Il n'était sûrement plus aussi horrible qu'auparavant. Peut-être, si sa vie se purifiait, parviendrait-il à éliminer du visage toutes les marques de passion malfaisante. Peut-être s'étaient-elles déjà effacées. Il allait vérifier.

Il prit la lampe et se glissa dans les escaliers. Tandis qu'il déverrouillait la porte, un sourire joyeux éclaira fugacement son visage enfantin et s'attarda quelque temps sur ses lèvres. Oui, il serait bon, et l'horrible chose qu'il avait cachée ne lui ferait plus jamais peur. Le fardeau semblait déjà s'être allégé.

Il entra sans faire de bruit, fermant la porte à clef derrière lui comme à l'accoutumée, et ôta le drap pourpre qui recouvrait le portrait. Il poussa un cri de douleur et d'indignation. Rien n'avait changé, n'eussent été ce regard fourbe apparu dans les yeux et cette plissure hypocrite au coin de la bouche. La chose était toujours aussi répugnante, voire plus si tant est que ce fût possible ; la rosée écarlate qui tachait la main paraissait plus brillante, comme du sang fraîchement versé.

Ne devait-il qu'à la vanité son unique bonne action ? Ou bien au désir d'une nouvelle sensation, comme l'avait suggéré Lord Henry en éclatant de son rire moqueur ? Ou encore à cette volupté qu'on prend à jouer des rôles et qui nous fait parfois accomplir des choses plus belles que nous ? Peut-être à tout cela à la fois ?

Et pourquoi la tache rouge s'était-elle étendue ? Elle s'était propagée comme une horrible maladie sur ces doigts ridés. Il y avait du sang sur ces pieds de peinture, comme si la chose avait goutté ; et même du sang sur la main qui n'avait pas tenu le couteau.

Avouer ? Tout cela voulait-il dire qu'il devait passer aux aveux ? Fallait-il se livrer et être mis à mort ? Il rit. L'idée, pensa-t-il, était monstrueusement incongrue. D'ailleurs, même s'il avouait, qui le croirait ? Il ne restait plus la moindre trace de l'homme assassiné. Tout ce qui lui appartenait avait été détruit. Il avait lui-même brûlé les objets restés au rez-de-chaussée. Le monde se contenterait de le prendre pour un fou. S'il s'obstinait dans son récit, on le ferait enfermer.

C'était pourtant son devoir d'avouer, d'être humilié et d'expier publiquement. Dieu appelait les hommes à confesser leurs péchés à la terre comme au ciel. Il ne pourrait pas se purifier tant qu'il n'aurait pas révélé son péché. Son péché ? Il haussa les épaules. La mort de Basil Hallward lui paraissait dérisoire. Il pensait à Hetty Merton.

C'était un injuste miroir, ce miroir de son âme qu'il contemplait. Vanité ? Curiosité ? Hypocrisie ? Était-ce là tout ce dont avait participé son renoncement ? Il y avait eu quelque chose de plus. Du moins le croyait-il. Mais comment savoir ?

Et ce meurtre, le poursuivrait-il toute sa vie ? Ne pourrait-il jamais se libérer de son passé ? Était-il vraiment sur le point d'avouer ? Non. Une seule preuve l'accablait encore. Le portrait lui-même. Voilà la preuve. Il avait pris du plaisir jadis à le voir se modifier, à le voir vieillir. Depuis quelque temps, il n'en éprouvait plus. Le portrait l'empêchait de dormir. Quand il n'était pas à Londres, il se glaçait à l'idée que d'autres yeux que les siens pussent le voir. Ses passions étaient maintenant empreintes de mélancolie. Tant de moments heureux avaient été gâtés par cette hantise. Le portrait avait été comme sa conscience. Oui, il avait été sa conscience. Il le détruirait.

Il regarda autour de lui et vit le couteau qui avait transpercé Basil Hallward. Il l'avait nettoyé maintes fois, jusqu'à ce qu'il ne restât plus la moindre tache. Il était net et luisant. Tout comme il avait tué le peintre, il tuerait l'œuvre du peintre et tout ce qu'elle signifiait. Il tuerait le passé et une fois ce passé mort, il serait libre. Il saisit le couteau et le planta dans la toile, pour l'éventrer dans toute sa hauteur.

Un cri se fit entendre, puis il y eut le bruit d’une chute sur le plancher. Le cri était si déchirant dans son agonie que les domestiques se réveillèrent, effrayés, et se faufilèrent hors de leur chambre. Deux messieurs qui passaient sur la place s’immobilisèrent et levèrent les yeux vers la grande maison. Ils poursuivirent leur chemin jusqu’à rencontrer un agent de police et le ramenèrent avec eux. Celui-ci appuya plusieurs fois sur la sonnette, mais il n’y eut pas de réponse. Toute la maison était dans l’obscurité, à l’exception d’une lumière à l’une des fenêtres du dernier étage. Il finit par s’éloigner et attendit sous un porche voisin.

— Qui habite cette maison, monsieur l’agent ? demanda le plus âgé des deux hommes.

— M. Dorian Gray, monsieur, répondit le policier.

Ils échangèrent des regards et s’éloignèrent en ricanant. L’un d’eux était l’oncle de Sir Henry Ashton.

À l’intérieur, dans le quartier du personnel, les domestiques à demi vêtus se parlaient à voix basse. La vieille Mme Leaf pleurait et se tordait les mains. Francis était pâle comme la mort.

Au bout d’un quart d’heure environ, il se décida à monter avec le cocher et l’un des valets de pied. Ils frappèrent à la porte, mais sans effet. Ils appelèrent. Tout restait silencieux. Finalement, après avoir essayé en vain de forcer la serrure, ils montèrent sur le toit et se laissèrent tomber sur le balcon. La fenêtre céda aisément : les loquets étaient vieux.

En entrant, ils découvrirent, accroché au mur, un magnifique portrait de leur maître tel qu’ils l’avaient vu pour la dernière fois, dans toute la splendeur de sa jeunesse et de sa divine beauté. Sur le plancher gisait un homme mort, en frac, un couteau planté dans le cœur. Son visage était fripé, desséché, repoussant. C’est seulement après avoir examiné ses bagues qu’ils le reconnurent.

Dans la collection Les Cahiers Rouges

Andreas-Salomé *Lou : Friedrich Nietzsche à travers ses œuvres*

Anthologie *: Napoléon raconté par ceux qui l'ont connu ■ Le Cahier Rouge des chats*

Arbaud *Joseph d' : La Bête du Vaccarès*

Audiberti *Jacques : Les Enfants naturels ■ L'Opéra du monde*

Audoux *Marguerite : Marie-Claire suivi de l'Atelier de Marie-Claire*

Augiéras *François : L'Apprenti sorcier ■ Domme ou l'essai d'occupation ■ Un voyage au mont Athos ■ Le Voyage des morts*

Aymé *Marcel : Clérambard ■ Vogue la galère*

Barbey d'Aurevilly *Jules : Les Quarante médaillons de l'Académie*

Baudelaire *Charles : Lettres inédites aux siens*

Bayon *: Haut fonctionnaire*

Bazin *Hervé : Vipère au poing*

Beck *Béatrix : La Décharge ■ Josée dite Nancy ■ L'enfant chat*

Becker *Jurek : Jakob le menteur Beerbohm Max : L'Hypocrite heureux*

Begley *Louis : Une éducation polonaise*

***Benda** Julien : Tradition de l'existentialisme ■ La Trahison des clercs*

***Berger** Yves : Le Sud*

***Berl** Emmanuel : La France irréelle ■ Méditation sur un amour défunt ■ Rachel et autres grâces ■ Les Impostures de l'histoire*

***Berl** Emmanuel, Ormesson Jean d' : Tant que vous penserez à moi*

***Bernard** Tristan : Mots croisés*

***Besson** Patrick : Les Frères de la consolation*

***Bibesco** Princesse : Catherine-Paris ■ Le Confesseur et les poètes*

***Bierce** Ambrose : Histoires impossibles ■ Morts violentes*

***Bodard** Lucien : La Vallée des roses*

***Bosquet** Alain : Une mère russe*

***Brenner** Jacques : Les Petites filles de Courbelles*

***Breton** André, **Deharme** Lise, **Gracq** Julien, **Tardieu** Jean : Farouche à quatre feuilles*

***Brincourt** André : La Parole dérobée*

***Bukowski** Charles : Au sud de nulle part ■ Factotum ■ L'amour est un chien de l'enfer t1 ■ L'amour est un chien de l'enfer t2 ■ Le Postier ■ Souvenirs d'un pas grand-chose ■ Women ■ Nouveaux Contes de la folie ordinaire ■ Hollywood ■ Je t'aime, Albert ■ Journal d'un vieux dégueulasse*

***Burgess** Anthony : Pianistes ■ Mais les blondes préfèrent-elles les hommes ?*

***Butor** Michel : Le Génie du lieu*

Caldwell *Erskine : Une lampe, le soir…*

Calet *Henri : Contre l'oubli ■ Le Croquant indiscret*

Capote *Truman : Prières exaucées*

Carossa *Hans : Journal de guerre*

Cendrars *Blaise : Hollywood, La Mecque du cinéma ■ Moravagine ■ Rhum, l'Aventure de Jean Galmot ■ La Vie dangereuse*

Cézanne *Paul : Correspondance*

Chamson *André : L'Auberge de l'abîme ■ Le Crime des justes*

Chardonne *Jacques : Ce que je voulais vous dire aujourd'hui ■ Claire ■ Lettres à Roger Nimier ■ Propos comme ça ■ Les Varais ■ Vivre à Madère*

Charles-Roux *Edmonde : Stèle pour un bâtard*

Châteaubriant *Alphonse de : La Brière*

Chatwin *Bruce : En Patagonie ■ Les Jumeaux de Black Hill ■ Utz ■ Le Vice-roi de Ouidah ■ Le Chant des pistes*

Chessex *Jacques : L'Ogre*

Claus *Hugo : La Chasse aux canards*

Cocteau *Jean : La Corrida du 1er mai ■ Les Enfants terribles ■ Essai de critique indirecte ■ Journal d'un inconnu ■ Lettre aux Américains ■ La Machine infernale ■ Portraits-souvenir ■ Reines de la France*

Combescot *Pierre : Les Filles du Calvaire*

Consolo *Vincenzo : Le Sourire du marin inconnu*

Cowper Powys *John : Camp retranché*

Curtis *Jean-Louis : La Chine m'inquiète*

Dali *Salvador : Les Cocus du vieil art moderne*

Daudet *Léon : Les Morticoles ■ Souvenirs littéraires*

Degas *Edgar : Lettres*

Delteil *Joseph : Choléra ■ La Deltheillerie ■ Jeanne d'Arc ■ Jésus II ■ Lafayette ■ Les Poilus ■ Sur le fleuve Amour*

Desbordes *Jean : J'adore*

Dhôtel *André : Le Ciel du faubourg ■ L'Île aux oiseaux de fer*

Dickens *Charles : De grandes espérances*

Dickens *Charles et* **Collins** *Wilkie : Voie sans issue Donnay Maurice : Autour du chat noir*

Dos Passos *John : Rossinante reprend la route*

Doubrovsky *Serge : Le Livre brisé*

Dreyfus *Robert : Souvenirs sur Marcel Proust*

Dumas *Alexandre : Catherine Blum ■ Jacquot sans Oreilles*

Eco *Umberto : La Guerre du faux*

Ellison *Ralph : Homme invisible, pour qui chantes-tu ?*

Fallaci *Oriana : Un homme*

Fernandez *Dominique : Porporino ou les mystères de Naples ■ L'Étoile rose*

Fernandez *Ramon : Messages ■ Molière ou l'Essence du génie comique ■ Proust ■ Philippe Sauveur*

Ferreira de Castro *A. : Forêt vierge ■ La Mission ■ Terre froide*

Fitzgerald *Francis Scott : Gatsby le Magnifique ■ Un légume ■ Des Livres et une Rolls*

Fouchet *Max-Pol : La Rencontre de Santa Cruz*

Fourest *Georges : La Négresse blonde* suivie de *Le Géranium Ovipare*

Frank *Bernard : Le Dernier des Mohicans*

Freustié *Jean : Le Droit d'aînesse ■ Proche est la mer*

Frisch *Max : Stiller*

Funck-Brentano *Frantz : La Cour du Roi-Soleil*

Gadda *Carlo Emilio : Le Château d'Udine Galey Matthieu : Les Vitamines du vinaigre*

Gallois *Claire : Une fille cousue de fil blanc*

García Márquez *Gabriel : L'Automne du patriarche ■ Chronique d'une mort annoncée ■ Des feuilles dans la bourrasque ■ Des yeux de chien bleu ■ Les Funérailles de la Grande Mémé ■ L'Incroyable et triste histoire de la candide Erendira et de sa grand-*

mère diabolique ■ La Mala Hora ■ Pas de lettre pour le colonel ■ Récit d'un naufragé

Garnett *David : La Femme changée en renard*

Gauguin *Paul : Lettres à sa femme et à ses amis*

Genevoix *Maurice : La Boîte à pêche ■ Raboliot*

Gilbert & George *: Conversation intime, avec François Jonquet*

Ginzburg *Natalia : Les Mots de la tribu*

Giono *Jean : Colline ■ Jean le Bleu ■ Mort d'un personnage ■ Naissance de l'Odyssée ■ Que ma joie demeure ■ Regain ■ Le Serpent d'étoiles ■ Un de Baumugnes ■ Les Vraies richesses*

Girard *René : Mensonge romantique et vérité romanesque*

Giraudoux *Jean : Adorable Clio ■ Bella ■ Eglantine ■ Lectures pour une ombre ■ La Menteuse ■ Siegfried et le Limousin ■ Supplément au voyage de Cook ■ La guerre de Troie n'aura pas lieu*

Glaeser *Ernst : Le Dernier civil*

Gogol *Nicolas : Il faut aimer la Russie*

Gordimer *Nadine : Le Conservateur*

Gorki *Maxime et Tchekhov Anton : « Merci, Dr Tchekhov »*

Gourmont *Remy de : Le téléphone a-t-il tant que cela augmenté notre bonheur ?*

Goyen *William : Savannah*

Groult *Benoîte : Ainsi soit-elle Guéhenno Jean : Changer la vie Guilbert Yvette : La Chanson de ma vie*

Guilloux *Louis : Angélina ■ Dossier confidentiel ■ Hyménée ■ La Maison du peuple*

Gurgand *Jean-Noël : Israéliennes*

Haedens *Kléber : Adios ■ L'Été finit sous les tilleuls ■ Magnolia-Jules/L'Ecole des parents ■ Une histoire de la littérature française*

Halévy *Daniel : Pays parisiens*

Hamsun *Knut : Au pays des contes ■ Vagabonds*

Heller *Joseph : Catch 22*

Hémon *Louis : Battling Malone, pugiliste ■ Monsieur Ripois et la Némésis ■ Maria Chapdelaine*

Herbart *Pierre : Histoires confidentielles*

Hesse *Hermann : Siddhartha*

Ingres *: Écrits sur l'art*

Isherwood *Christopher : Adieu à Berlin ■ Mr Norris change de train ■ La Violette du Prater ■ Un homme au singulier ■ Tous les conspirateurs ■ Le Lion et son ombre*

Istrati *Panaït : Les Chardons du Baragan*

James *Henry : Les Journaux*

Jardin *Pascal : Guerre après guerre* suivi de *La Guerre à neuf ans*

Jarry *Alfred : Les Minutes de Sable mémorial*

Jouhandeau *Marcel : Les Argonautes ■ Elise architecte*

Jullian *Philippe, Minoret Bernard : Les Morot-Chandonneur*

Jünger *Ernst : Rivarol et autres essais ■ Le Contemplateur solitaire*

Kafka *Franz : Journal ■ Tentation au village Kessler Comte : Cahiers, 1918-1937 Kipling Rudyard : Souvenirs de France*

Klee *Paul : Journal*

La Varende *Jean de : Le Centaure de Dieu*

La Ville de Mirmont *Jean de : L'Horizon chimérique*

Lanoux *Armand : Maupassant, le Bel-Ami*

Laurent *Jacques : Croire à Noël ■ Le Petit Canard ■ Les sous-ensembles flous ■ Les dimanches de Mademoiselle Beaunon*

Le Golif *Louis-Adhémar-Timothée : Cahiers de Louis-Adhémar-Timothée Le Golif, dit Borgnefesse, capitaine de la flibuste*

Léautaud *Paul : Bestiaire*

Lenotre *G. : Napoléon – Croquis de l'épopée ■ La Révolution par ceux qui l'ont vue ■ Sous le bonnet rouge ■ Versailles au temps des rois*

Levi *Primo : La Trêve*

Levin *Hanokh : Popper*

Lilar *Suzanne : Le Couple*

Loos *Adolf : Comment doit-on s'habiller ?*

Lowry *Malcolm : Sous le volcan*

Mac Orlan *Pierre : Marguerite de la nuit*

Maeterlinck *Maurice : Le Trésor des humbles*

Maïakowski *Vladimir : Théâtre*

Mailer *Norman : Les Armées de la nuit ■ Pourquoi sommes-nous au Vietnam ? ■ Un rêve américain*

Maillet *Antonine : Les Cordes-de-Bois ■ Pélagie-la-Charrette Malaparte Curzio : Technique du coup d'État ■ Le bonhomme Lénine Malerba Luigi : Saut de la mort ■ Le Serpent cannibale*

Mallea *Eduardo : La Barque de glace*

Malraux *André : La Tentation de l'Occident*

Malraux *Clara : …Et pourtant j'étais libre ■ Nos vingt ans*

Mann *Heinrich : Professeur Unrat l'Ange bleu ■ Le Sujet ! ■ Le Sujet de l'empereur*

Mann *Klaus : La Danse pieuse ■ Mephisto ■ Symphonie pathétique ■ Le Volcan*

Mann *Thomas : Altesse royale ■ Les Maîtres ■ Mario et le magicien ■ Sang réservé*

Mauriac *Claude : André Breton ■ Aimer de Gaulle*

Mauriac *François : Les Anges noirs ■ Les Chemins de la mer ■ Le Mystère Frontenac ■ La Pharisienne ■ La Robe prétexte ■ Thérèse Desqueyroux ■ De Gaulle*

Mauriac *Jean : Mort du général de Gaulle*

Maurois *André : Ariel ou la Vie de Shelley ■ Le Cercle de famille ■ Choses nues ■ Don Juan ou la Vie de Byron ■ René ou la Vie de Chateaubriand ■ Les Silences du colonel Bramble précédé de En retrouvant le général Bramble■ Tourguéniev ■ Voltaire*

Mistral *Frédéric : Mireille/Mirèio*

Monnier *Thyde : La Rue courte*

Monzie *Anatole de : Les Veuves abusives*

Moore *George : Mémoires de ma vie morte*

Morand *Paul : Air indien ■ Bouddha vivant ■ Champions du monde ■ L'Europe galante ■ Lewis et Irène ■ Magie noire ■ Rien que la terre ■ Rococo*

Mutis *Alvaro : La Dernière Escale du tramp steamer ■ Ilona vient avec la pluie ■ La Neige de l'Amiral ■ Abdul Bashur ■ Le dernier visage ■ Le rendez-vous de Bergen*

Nabokov *Vladimir : Chambre obscure ■ Un bel morir*

Nadolny *Sten : La Découverte de la lenteur*

Naipaul *V.S. : Le Masseur mystique ■ Crépuscule sur l'islam ■ Jusqu'au bout de la foi ■ L'Énigme de l'arrivée ■ La Moitié d'une vie ■ Les Hommes de paille*

Némirovsky *Irène : L'Affaire Courilof ■ Le Bal ■ David Golder ■ Les Mouches d'automne précédé de La Niania et Suivi de Naissance d'une révolution*

Nerval *Gérard de : Poèmes d'Outre-Rhin*

Nicolson *Harold : Journal 1936-1942*

Nizan *Paul : Antoine Bloyé*

Nourissier *François : Un petit bourgeois*

Nucéra *Louis : Mes ports d'attache*

Obaldia *René de : Le Centenaire ■ Innocentines ■ Exobiographie*

Pange *Pauline de : Comment j'ai vu 1900 ■ Confidences d'une jeune fille*

Peisson *Edouard : Hans le marin ■ Le Pilote ■ Le Sel de la mer*

Penna *Sandro : Poésies ■ Un peu de fièvre*

Peyré *Joseph : L'Escadron blanc ■ Matterhorn ■ Sang et Lumières*

Philippe *Charles-Louis : Bubu de Montparnasse*

Pieyre *de Mandiargues André : Le Belvédère ■ Deuxième Belvédère ■ Feu de Braise*

Ponchon *Raoul : La Muse au cabaret*

Poulaille *Henry : Pain de soldat ■ Le Pain quotidien*

***Privat** Bernard : Au pied du mur*

***Proulx** Annie : Cartes postales ■ Nœuds et dénouement ■ Les pieds dans la boue ■ C'est très bien comme ça*

***Proust** Marcel : Albertine disparue*

***Radiguet** Raymond : Le Diable au corps* suivi de *Le Bal du comte d'Orgel ■ Les joues en feu*

***Ramuz** Charles-Ferdinand : Aline ■ Derborence ■ Le Garçon savoyard ■ La Grande Peur dans la montagne ■ Jean-Luc persécuté ■ Joie dans le ciel*

***Reboux** Paul et **Muller** Charles : A la manière de…*

***Revel** Jean-François : Sur Proust*

***Rheims** Maurice : La vie d'artiste (1. Les artistes ; 2. L'art)*

***Richaud** André de : L'Amour fraternel ■ La Barette rouge ■ La Douleur ■ L'Etrange Visiteur ■ La Fontaine des lunatiques*

***Rilke** Rainer-Maria : Lettres à un jeune poète*

***Rivoyre** Christine de : Boy ■ Le Petit matin*

***Robert** Marthe : L'Ancien et le Nouveau*

***Rochefort** Christiane : Archaos ■ Printemps au parking ■ Le Repos du guerrier*

***Rodin** Auguste : L'Art*

***Rondeau** Daniel : L'Enthousiasme*

***Roth** Henry : L'Or de la terre promise*

***Rouart** Jean-Marie : Ils ont choisi la nuit*

Rutherford *Mark : L'Autobiographie de Mark Rutherford*

Sachs *Maurice : Au temps du Bœuf sur le toit*

Sackville-West *Vita : Au temps du roi Edouard*

Sainte-Beuve *: Mes chers amis…*

Sainte-Soline *Claire : Le Dimanche des rameaux*

Saint Jean *Robert de : Journal d'un journaliste* ■ *Passé pas mort*

Shakespeare *William : Macbeth, traduit par Marcel Schwob* ■ *Parle plus bas si c'est d'amour*

Schneider *Peter : Le Sauteur de mur*

Schoendoerffer *Pierre : L'Adieu au roi*

Sciascia *Leonardo : L'Affaire Moro* ■ *Du côté des infidèles* ■ *Pirandello et la Sicile*

Semprun *Jorge : Quel beau dimanche*

Serge *Victor : Les Derniers temps* ■ *S'il est minuit dans le siècle*

Sieburg *Friedrich : Dieu est-il Français ?*

Silone *Ignazio : Fontarama* ■ *Le Secret de Luc* ■ *Une poignée de mûres*

Soljenitsyne *Alexandre : L'Erreur de l'Occident*

Soriano *Osvaldo : Jamais plus de peine ni d'oubli* ■ *Je ne vous dis pas adieu* ■ *Quartiers d'hiver*

Soupault *Philippe : Poèmes et poésies*

Stéphane *Roger : Chaque homme est lié au monde* ■ *Portrait de l'aventurier*

Suarès *André : Vues sur l'Europe*

Thailade *Laurent : Fête antionale et autres poèmes*

Teilhard *de Chardin Pierre : Ecrits du temps de la guerre 1916-1919 ■ Genèse d'une pensée ■ Lettres de voyage*

Theroux *Paul : La Chine à petite vapeur ■ Patagonie Express ■ Railway Bazaar ■ Voyage excentrique et ferroviaire autour du Royaume-Uni*

Twain *Marc : Quand Satan raconte la terre au Bon Dieu*

Vailland *Roger : Bon pied bon œil ■ Les Mauvais coups ■ Le Regard froid ■ Un jeune homme seul ■ Les Liaisons dangereuses ou La vertu des libertins*

Van Gogh *Vincent : Lettres à son frère Théo ■ Lettres à Van Rappard*

Vasari *Giorgio : Vies des artistes ■ Vies des artistes, II*

Vercors *: Sylva*

Verlaine *Paul : Choix de poésies*

Vitoux *Frédéric : Bébert, le chat de Louis-Ferdinand Céline Vollard Ambroise : En écoutant Cézanne, Degas, Renoir Vonnegut Kurt : Galápagos ■ Barbe-Bleue*

Wassermann *Jakob : Gaspard Hauser ou la pareses du cœur*

Webb *Mary : Sarn*

White *Kenneth : Lettres de Gourgounel ■ Terre de diamant*

Whitman *Walt : Feuilles d'herbe*

Wilde *Oscar : Aristote à l'heure du thé ■ L'Importance d'être Constant*

Wittig *Monique et* **Zeig** *Sande : Brouillon pour un dictionnaire des amantes*

Wolfromm *Jean-Didier : Diane Lanster ■ La Leçon inaugurale*

Zola *Émile : Germinal*

Zola *Émile,* **Alexis** *Paul,* **Céard** *Henry,* **Hennique** *Léon,* **Huysmans** *JK, Maupassant Guy de : Les Soirées de Médan*

Zweig *Stefan : Brûlant secret ■ Le Chandelier enterré ■ Erasme ■ Fouché ■ Marie Stuart ■ Marie-Antoinette ■ La Peur ■ La Pitié dangereuse ■ Souvenirs et rencontres ■ Un caprice de Bonaparte*

ISBN : 978-2-246-86235-2
ISSN : 0756-7170

Du même auteur aux Éditions Grasset :

Aristote à l'heure du thé, traduit et préfacé par Charles Dantzig, Les Cahiers Rouges.

L'Importance d'être Constant, Comédie banale pour les gens sérieux, traduit et précédé *de La Première Gay Pride*, par Charles Dantzig, Les Cahiers Rouges.

1. On trouvera le texte de certaines de ces conférences dans le recueil d'articles et de chroniques d'Oscar Wilde : *Aristote à l'heure du thé*, Grasset, « Les Cahiers Rouges ».

---

1. La Grosvenor Gallery était l’une des galeries d’art les plus influentes de Londres à la fin du XIX[e] siècle. En rupture avec le conservatisme de la Royal Academy, elle fit scandale en lançant les peintres préraphaélites, parmi lesquels Edward Burne-Jones, Dante Gabriel Rossetti et Walter Crane. *(Toutes les notes sont du traducteur.)*

2. Quartier est de Londres où s’entassaient à l’époque, dans une misère dramatique, les ouvriers et leur famille. Il était de bon ton, parmi la bonne société, d’aller y dispenser la charité.

1. Quartier particulièrement misérable de l'East End. À la fin du XIX[e] siècle, il s'y ouvrait des maisons caritatives censées œuvrer, par la tenue de spectacles et de concerts gratuits, à l'édification des classes laborieuses. Dans son essai *L'Âme de l'homme sous le socialisme* (1891), Wilde ironise contre ces riches philanthropes qui « prétendent résoudre le problème de la pauvreté… en amusant les pauvres ».

2. Club de *sportsmen* londonien. Il comptait parmi ses membres le marquis de Queensberry, celui-là même qui fera mettre Oscar Wilde au bagne en 1895 pour la relation qu'il entretenait avec son fils, Lord Alfred Douglas.

3. L'un des plus anciens *gentlemen's clubs* de Londres et, aujourd'hui encore, l'un des plus fermés. Il est situé près de Pall Mall, dans le très huppé quartier St. James's.

---

1. Claude Michel dit Clodion (1738 1814), sculpteur français de la veine rococo, élève de Pigalle. Ses statuettes en terre cuite à sujet mythologique étaient à la mode dans les années 1880.

2. Les *Cent Nouvelles nouvelles*, recueil de contes licencieux français, publié en 1462 par un compilateur anonyme membre de la cour de Philippe le Bon, duc de Bourgogne.

3. Clovis Ève, relieur à la cour de France de 1584 à 1633. Comme son père Nicolas Ève, il a contribué à établir la vogue des reliures à semé, où la dorure d'un même motif (par exemple une fleur de lys) est répétée de multiples fois.

4. Marguerite de Valois dite la reine Margot (1553 1615), femme d'Henri IV.

5. Hyde Park ou Green Park, formant ensemble un immense espace vert de part et d'autre de Piccadilly, à la jonction des quartiers Mayfair et St. James's.

6. Titre de pièce inventé par Wilde.

7. En français dans le texte.

8. Rosalinde, héroïne de *Comme il vous plaira* ; Imogène, héroïne de *Cymbeline*.

9. Quatre autres références à Shakespeare. La première évoque bien sûr la mort de Juliette. On reconnaît ensuite Rosalinde, qui se réfugie dans la forêt déguisée en homme après avoir été bannie par le duc Frédéric. La troisième fait référence à Ophélie ayant perdu la raison (*Hamlet*, acte IV, scène 5). Enfin c'est Desdémone qui est étranglée, par son mari Othello dans la pièce éponyme.

10. On désigne généralement sous ce terme le quartier aux abords de Leicester Square et Piccadilly Circus, où sont regroupés les principaux théâtres de Londres.

---

1. Miranda est la belle et jeune héroïne de *La Tempête* ; l'île où elle vit en exil est peuplée de monstres et de fantômes, parmi lesquels Caliban, créature difforme à la fois grotesque et tragique.

2. Cet extrait de *Roméo et Juliette* ainsi que les suivants sont donnés dans la traduction de François-Victor Hugo (1868), qui faisait encore référence en France à l'époque où Oscar Wilde publia son roman.

3. Grand marché central de Londres.

---

1. Cette apostrophe est toujours en français dans le texte quand Victor s’exprime. Plus tard dans le roman, il sera dit explicitement que c’est un valet français.

1. En français dans le texte. Wilde fait allusion à la préface d'*Albertus* (1833), où Théophile Gautier dit que « l'art est ce qui console le mieux de vivre ».

2. La galerie Georges Petit, dans le quartier de la Madeleine à Paris, était l'un des plus éminents lieux d'exposition des artistes impressionnistes.

---

1. Dans le texte original, Mme Leaf dit « *compot* », qui est un emprunt au français. Elle fait donc allusion à Victor, le valet français de Dorian Gray.

2. Johann Joachim Winckelmann (1717-1768) fut un historien de l'art allemand, éminent spécialiste de l'hellénisme, dont les théories esthétiques témoignent d'un goût manifeste pour la beauté masculine. C'est une figure décisive dans le développement intellectuel de Wilde, qui le découvre à travers le flamboyant portrait qu'en dresse Walter Pater (son professeur à Oxford, lui-même homosexuel) dans ses *Études sur l'histoire de la Renaissance*.

3. Fonthill Abbey était un château dans le Wiltshire, édifié à la fin du XVIII[e] siècle pour William Beckford, l'auteur réputé sulfureux du roman gothique *Vathek*. Ce fastueux chef-d'œuvre d'architecture néogothique vit sa tour centrale s'effondrer à maintes reprises, si bien qu'il finit par n'être plus qu'une ruine à l'abandon, rasée définitivement en 1825.

4. Grand coffre de bois peint du XV[e] siècle florentin.

5. Revue à trois tirages quotidiens qui parut de 1880 à 1905. D'orientation conservatrice (*Tory*), elle était cependant reconnue pour sa teneur intellectuelle et littéraire. Quand parut le premier *Portrait de Dorian Gray* en 1890, elle publia une série d'articles calomnieux à son sujet et, cinq ans plus tard, célébra la décision de justice qui condamnait Wilde à la prison.

6. Holborn est un quartier du West End londonien. Il s'y trouvait en effet un Royal Theatre, qui brûla en 1880.

7. « Le livre mentionné dans *Dorian Gray* est un des nombreux livres que je n'ai jamais écrits, mais il m'a été en partie suggéré par *À Rebours d'Huysmans* (…). C'est une variation imaginaire sur l'étude hyper-réaliste qu'Huysmans a faite d'un tempérament artistique dans une époque, la nôtre, qui ne l'est pas. » (Oscar Wilde, *Lettres*, Gallimard, 1994, p. 189.) Il fait peu de doute que ce soit le même livre dont Lord Henry disait, au chapitre II, qu'il avait bouleversé sa vie.

8. Le titre du livre comme le nom de son auteur sont des créations de Wilde. Catulle Sarrazin est composé du prénom et du nom de deux écrivains français, proches de Wilde : Catulle Mendès, poète parnassien et décadentiste, et Gabriel Sarrazin, encore plus oublié que le précédent, ayant pourtant contribué à faire connaître à toute une génération d'intellectuels français l'œuvre des préraphaélites et des poètes fin-de-siècle anglais. *Le Secret de Raoul* pourrait être une allusion au roman bien connu des décadentistes : *Monsieur Vénus* de Rachilde (nom de plume de Marguerite Eymery), racontant la subversive histoire d'amour entre Raoule de Vénérande, aristocrate dominatrice aimant se travestir en homme, et un jeune fleuriste efféminé dont elle fait sa « maîtresse ». Cette inconvenante référence est d'autant plus probable que la mention de ce titre a été censurée dès la première parution du roman, dans le *Lippincott's*.

---

1. Les docks de l’ancien port de Londres, et le quartier attenant, constituaient une zone à l’aura légendaire où proliféraient le crime et la débauche.

2. Cette citation n’est pas de Dante. Elle est donnée par Walter Pater, sans paternité précise, dans son roman *Marius l’épicurien*, que Wilde admirait : « [Marius comptait] au nombre de ceux qui, comme devait le dire un certain poète bien plus tard, sont destinés à “devenir parfaits par leur amour de la beauté visible”. » La perfection dont il est question ici n’est justement pas que physique : Pater, comme beaucoup d’esthètes de la génération de Wilde, reprenait à Platon l’idée d’une beauté capable de spiritualiser le sensible et d’élever l’homme à une perfection intellectuelle et morale.

3. On trouve cette citation de Gautier dans le journal des Goncourt, à la date du 1er mai 1857 : « Je suis un homme pour qui le monde visible existe. »

4. C’est à Pétrone, écrivain latin du Ier siècle après J.-C., qu’on attribue généralement la paternité du *Satiricon*, roman satirique et hédoniste dont l’action se situe en pleine décadence romaine. Pétrone était surnommé l’« arbitre des élégances » (*elegantiae arbiter*) à la cour de l’empereur Néron.

5. Anne de Joyeuse (1561-1587), « mignon » du roi Henri III.

6. Il est fait référence ici à l’empereur Héliogabale, mort assassiné à dix-neuf ans après avoir régné pendant quatre ans sur une Rome déclinante (de 218 à 222). On le disait vautré dans le stupre et on lui prêtait certains crimes monstrueux. Idéalisé et érotisé par Wilde, il est devenu un élément récurrent de sa mythologie homosexuelle. Cette phrase a été supprimée dès la publication en magazine. Au paragraphe suivant, le nom d’Héliogabale fut remplacé par la vague périphrase « prêtre du Soleil ».

7. La « fiancée du Christ » est une façon allégorique de désigner l’Église elle-même ; il est donc question ici des vêtements sacerdotaux.

8. Personnage historique inventé.

9. Apparus vers 1770 en Angleterre, les macaronis étaient de jeunes coquets affichant des styles vestimentaires extravagants, préfigurations des dandys du XIX e siècle.

1. Petit sac de voyage fabriqué à partir des années 1880 en Angleterre et nommé d'après le Premier ministre de l'époque, William Ewart Gladstone.

2. Galerie d'art installée dans l'Egyptian Hall de Londres, bâtiment d'exposition disparu depuis.

1. Comme d'autres avant lui, Nicholas Frankel pense que les menaces de Dorian ont trait à l'homosexualité de Campbell. Les chantages de ce genre étaient une pratique courante en Angleterre depuis la loi de 1885 criminalisant les relations entre hommes. On comprend mieux, s'il en était besoin, la nature des rapports que Dorian entretient avec ses « amis les plus intimes ».

1. Perdita est l'héroïne du *Conte d'hiver* de Shakespeare. Abandonnée à la naissance par son père, le roi de Sicile, elle est élevée par des bergers dans un « jardin rustique ». Elle tombera amoureuse de Florizel, le fils du roi de Bohême, et l'épousera.

2. Depuis le milieu du XIX e siècle, la société américaine Waterbury fabriquait en série des montres de médiocre qualité vendues à très bas prix, ce pourquoi précisément elles étaient appréciées. À sa sortie de prison, Oscar Wilde, déchu, en porta une. Lord Henry sous-entend ici que Hallward ne constituait pas un appât pour les voleurs.